

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LE SENS DE LA NATURE DANS LE DISCOURS
DU GUIDE EN CONTEXTE DE TOURISME NATURE :
UNE ÉTUDE DE CAS

MÉMOIRE PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN COMMUNICATION

PAR
SÉBASTIEN MARTINEAU

MAI 2007

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS ET DÉDICACE

Merci au Fond québécois de la recherche sur la société et la culture (FQRSC) ainsi qu'au Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSH) pour leur soutien financier et sans lesquels cette recherche n'aurait pas été menée à terme.

Merci à Gilles, tantôt mentor, tantôt partenaire de sake, tantôt thérapeute, tantôt directeur de maîtrise et, de plus en plus, ami...

Merci à Isis, Luce et Serge pour l'écoute et le support dans les questionnements...

Merci à tous ces touristes que j'ai rencontrés et qui m'ont fait vivre des moments si riches et pleins...

Merci à ma mère, à mon père et à mes deux sœurs, qui constituent le socle sur lequel je me hisse aujourd'hui. Merci à mon beau-papa, pour m'avoir aidé lorsque le socle vacillait...

Merci à Bernard pour m'avoir fait découvrir le Québec et ses beautés en si bas âge...

Merci grand-maman pour tout ce que tu es ; je souhaite tant te présenter un jour mes propres enfants...

Merci à la gang De Champlain pour une adolescence remplie de découvertes...

Merci à Serge et Richard sans qui les rituels de St-Michel ne seraient pas ce qu'ils sont...

Merci à Jean-Michel et Karine, mes amis, mes partenaires et mes modèles, chacun à leur façon. Merci pour votre confiance, dans la quotidienneté, dans les moments d'euphorie mais aussi dans les périodes troubles...

Merci à Pat, pour la durée dans l'amitié et pour le combat pour un monde meilleur...

Merci à Julie, pour l'amour, pour l'amour, pour l'amour, pour l'amour...

Je dédie cette recherche à la mémoire de Benoît et ce, même si je sais qu'il ne l'aurait certainement pas lu, trop occupé qu'il était à contempler la Nature sous toutes ses coutures...Repose en paix dans tes eaux glacées et dis bonjour aux sirènes de ma part.

TABLES DES MATIÈRES

LISTE DES FIGURES.....	viii
LISTE DES TABLEAUX	ix
LISTE DES GRAPHIQUES.....	x
RÉSUMÉ.....	xi
INTRODUCTION	1
Le tourisme et la communication.....	3
Notre expérience comme source de questionnement.....	4
Présentation de la recherche.....	6
1. PROBLÉMATIQUE DE LA RECHERCHE	9
1.1 Revue de la documentation et division du problème de la recherche.....	9
1.1.1 Le guide, la médiation et la relation.....	9
1.2 Le guide, le contexte et le pouvoir.....	12
1.3 Le thème de la recherche et sa pertinence sociale.....	16
1.4 L'« écotourisme » : un concept flou et idéaliste.....	19
1.5 Les questions de recherche, leur importance scientifique et leur pertinence sociale.....	21
1.6 Mise au point sur les motivations et sur la position du chercheur.....	23
2. CADRE D'ANALYSE	25
2.1 Le constructionnisme : épistémologie, ontologie et communication.....	25
2.2 La construction sociale de la Nature.....	29
2.3 L'Histoire de la Nature : le sens de la Nature au fil du temps.....	31
2.3.1 Remonter la rivière jusqu'aux Grecs.....	31
2.3.2 Dans le jardin de Dieu : la Nature moyenâgeuse.....	34
2.3.3 La Renaissance et l'âge classique : la vision cartésienne de la Nature et sa mise à mort philosophique.....	37
2.3.4 La modernité : l'asservissement de la Nature.....	42

2.3.4.1	La révolution industrielle et la vision utilitariste	43
2.3.4.2	Les Lumières et l'opposition Nature/Culture	45
2.3.4.3	Le Romantisme et le retour à la Nature	48
2.3.4.4	Un petit saut du côté de Darwin.....	55
2.4	Et aujourd'hui ? Quelle(s) vision(s) de la Nature ?	56
3.	MÉTHODOLOGIE DE LA RECHERCHE	61
3.1	Rappel de la question générale et des sous-questions de recherche.....	61
3.2	La compréhension	62
3.3	L'étude de cas et les situations micro sociales.....	63
3.4	L'échantillon à l'étude	65
3.5	Nature des données et des informations à recueillir et à analyser.....	67
3.5.1	Identification des dimensions et des indicateurs	68
3.6	Les instruments et outils de cueillette des données : leur description, leur validité et leur limite	71
3.7	Démarche et techniques de traitement des données	75
3.8	Considérations éthiques	76
4.	PRÉSENTATION DU CAS	78
4.1	Description contextuelle du cas à l'étude.....	78
4.1.1	Le guide.....	78
4.1.2	Le séjour et le groupe de touristes.....	79
4.1.3	L'activité : la conférence du trappeur.....	80
5.	ANALYSE ET INTERPÉTATION.....	87
5.1	Le <i>quoi</i> du sens de la Nature dans le discours du guide en contexte de tourisme Nature	87
5.1.1	Le discours technoscientifique	87
5.1.1.1	Mettre la table	87
5.1.1.2	La démystification	88
5.1.1.3	La distanciation et l'abstraction.....	91
5.1.1.4	Le contrôle des ressources dans une perspective utilitaire	92

5.1.1.5 Informer et influencer	94
5.1.2 Le discours romantique	96
5.1.2.1 Le fond.....	96
5.1.2.1.1 Le respect de la Nature et sa contemplation	96
5.1.2.1.2 Le caractère sacré des uns, le relativisme des autres	97
5.1.2.1.3 Imager pour comprendre.....	98
5.1.2.2 La forme.....	100
5.1.2.2.1 Les espèces vedettes	100
5.1.2.2.2 Le décor et les accessoires : un spectacle sensuel et des animaux virtuels	104
5.1.3 Synthèse.....	108
5.2 Le <i>comment</i> du discours du guide et de la réponse des touristes en contexte de tourisme Nature.....	109
5.2.1 Un spectacle d'humour où le public participe.....	109
5.2.2 L'émotion et les mises en scène	111
5.2.3 Par-delà la satisfaction des touristes : la quête d'une relation romantique au travail	114
5.2.4 Un moment clé : la chasse aux phoques.....	118
5.2.4.1 Quitter le spectacle pour entrer dans l'arène du politique	118
5.2.4.2 Le désenchantement des touristes et la confrontation	123
5.2.4.3 Quand le discours s'envenime : revenir au contexte touristique	127
5.2.4.4 Synthèse	129
5.3 La relation à la Nature.....	130
5.3.1 Le spectacle d'une Nature... absente	130
5.3.2 Une relation télévisuelle à la Nature	133
5.3.3 Un rapport au temps qui limite la réflexion.....	136
CONCLUSION.....	139
ANNEXE I.....	158
ANNEXE II	159

BIBLIOGRAPHIE.....	150
Livres.....	150
Article de journal.....	154
Articles de revues.....	154
Sites Internet.....	156
Vidéo.....	157

LISTE DES FIGURES

<u>Figure :</u>	<u>pages</u>
Figure 4.1 - Disposition physique de la conférence du trappeur	84

LISTE DES TABLEAUX

<u>Tableaux :</u>	<u>pages</u>
Tableau 3.1 - Indicateurs de la conception technoscientifique de la Nature (De la Renaissance jusqu'à Darwin).....	70
Tableau 3.2 – Indicateurs de la conception romantique de la Nature (de la fin du 18e siècle à la fin du 19e siècle).....	71
Tableau 4.1 - Les animaux de la conférence du trappeur.....	85

LISTE DES GRAPHIQUES

<u>Graphique :</u>	<u>pages</u>
Graphique 5.1 – Temps alloué (en minutes) à la présentation de chacun des animaux	102

RÉSUMÉ

Le tourisme constitue un des phénomènes socio-économiques les plus importants du début du XXI^e siècle. Jusqu'à maintenant, de nombreux chercheurs se sont attardés au rôle communicationnel du guide touristique. Cependant, si le tourisme Nature représente une part de plus en plus grande des activités touristiques à l'échelle mondiale, et en dépit du fait que plusieurs auteurs se veulent critiques à l'endroit des pratiques et des discours du tourisme Nature de manière générale, aucune recherche n'a été menée spécifiquement à ce jour sur le discours du guide en contexte de tourisme Nature. Notre recherche vise ainsi à répondre à la question générale suivante : quel est le sens de la Nature dans le discours du guide en contexte de tourisme Nature ? Notre recherche s'inscrit dans le paradigme du constructionnisme social et notre cadre d'analyse s'attarde aux différentes conceptions socio-historiques que l'Occident a entretenues face à la Nature, de la Grèce antique à nos jours.

Nous avons effectué une étude de cas en nous attardant au discours d'un guide touristique que nous avons enregistré à l'aide d'une caméra vidéo. Aussi, nous avons mené un entretien semi-dirigé avec ce guide afin d'approfondir notre analyse et pour confronter nos propres interprétations du discours du guide à celles de ce dernier.

Nous avons procédé à une analyse thématique afin de cerner à quelle(s) conception(s) socio-historique(s) le guide puise lorsqu'il se fait le représentant d'un discours contemporain sur la Nature. Notre analyse démontre qu'en terme de contenu, le guide est majoritairement influencé par une conception technoscientifique de la Nature et ce, bien qu'il ait aussi recours à des « espèces vedettes » et à l'exploitation de la Nature comme paysage, dans une perspective romantique. Néanmoins, nous constatons qu'en ce qui a trait à la forme, le discours du guide est soutenu par l'humour, les émotions et les mises en scènes de toutes sortes et se veut grandement influencé par une conception romantique de la Nature afin de satisfaire les touristes. Lorsque le guide quitte cette forme de discours afin d'emmener les touristes à une vision plus complexe de la Nature qui sous-tend des divergences d'opinions, il y revient rapidement afin de répondre aux exigences du contexte touristique dans lequel il travaille ; l'harmonie dans le groupe est plus importante qu'une réflexion sur la relation à la Nature. Puisque le discours du guide apparaît comme plus important dans l'expérience touristique que l'expérience de la Nature elle-même, le guide convie les touristes au spectacle d'une Nature absente et leur offre une relation télévisuelle à la Nature au cours de laquelle le rapport au temps limite les possibilités de réflexions sur la relation à la Nature. De ce fait, notre recherche vient confirmer en partie les propos des critiques du tourisme Nature.

Mots-clés : NATURE ; SENS ; DISCOURS ; GUIDE ; CONTEXTE ; TOURISME ; CAS

INTRODUCTION

Le tourisme est un phénomène relativement récent dans l'Histoire humaine. De fait, le tourisme regroupe une variété de types de voyage qui n'apparaissent dans aucun dictionnaire il y a de cela à peine vingt ans (Grenier, 2004). Historiquement, si l'expression tire son origine des *Tours*, voyages destinés à faire découvrir le continent européen aux jeunes bourgeois anglais du milieu du 19^e siècle, l'essor, la démocratisation et la massification du tourisme ne surviennent quant à eux qu'au cours des années 1950 (Boyer, 1995). C'est par l'amalgame d'un contexte économique florissant suite à la Deuxième Guerre mondiale, de l'institutionnalisation des périodes de vacances salariées dans la majorité des pays occidentalisés, mais aussi grâce au développement accéléré de certains moyens de transport et à leur plus grande accessibilité que le tourisme s'annonçait alors comme un nouveau secteur économique fort de promesses futures (Lanquar, 1985).

Aujourd'hui, dans la première décennie du 21^e siècle, les espoirs de jadis semblent exaucés puisque le tourisme représente le secteur économique le plus important du monde et occupe une place majeure dans la vie de nombreux êtres humains (ONU, 2003). En effet, le nombre de touristes a été en constante hausse depuis 1950 et ce, malgré les attentats du 11 septembre 2001 à New York, l'une des destinations les plus prisées du monde. Précisément, les touristes étaient 25 millions en 1950 alors que leur nombre atteignait 703 millions en 2002. En 2003, malgré la conjoncture de trois événements majeurs sur la scène internationale (le conflit en Iraq, le syndrome respiratoire aigu sévère (SRAS) et la persistance de la faiblesse de l'économie), la baisse du tourisme a à peine dépassé 1 %, ramenant le nombre de touristes à 694 millions de personnes (OMT, 2004). Aussi, en 2007, le tourisme devrait connaître sa quatrième année de croissance soutenue, selon les prédictions (*Le Devoir*, 7 novembre 2006). Par conséquent, il apparaît clairement que le tourisme est un phénomène d'une ampleur remarquable ; présent dans presque tous les pays du globe,

il met en contact une grande majorité de peuples et de cultures et touche par le fait même de nombreux écosystèmes, constituant ainsi un objet d'étude fort complexe pouvant être approché par de nombreuses disciplines scientifiques.

Une des caractéristiques qui contribuent à la complexité de ce phénomène est la difficulté de le définir tant les pratiques dites « touristiques » sont nombreuses et diversifiées. Si le sens commun tend à associer le tourisme au fait de voyager ou de se déplacer, nous croyons, avec Grenier, qu'une perspective académique sur le tourisme appelle à comprendre ces déplacements humains comme «...the sum of an infinity of motivations, expectations, dreams, actions, responses and therefore processes in constant changes which assemble and interact in an infinite number of combinations » (Grenier, Alain A., p. 48). Vu sous cet angle et dans une perspective communicationnelle, l'étude du tourisme nous semble non seulement très contemporaine mais aussi primordiale. De fait, si autant d'êtres humains se visitent depuis si peu de temps et sous un nombre considérable de formes, et si ces rencontres peuvent être comprises comme des processus en constants changements, il nous apparaît important de nous questionner sur le rôle de la communication dans ces récentes mises en relation engendrées par le tourisme.

Or, si le tourisme est un phénomène récent, il n'est pas étonnant de constater que son étude est, elle aussi, relativement jeune. Bien qu'il fût l'objet de statistiques et d'études économiques dès les années 1960, la sociologie et l'anthropologie furent les premières disciplines à en faire un objet de recherche au cours des années 1970. Par la suite, la psychologie sociale, la politique, l'histoire, la géographie, le marketing et la gestion ont vite fait d'ajouter leur regard et leur perspective analytique à l'étude de ce que Winkin (1996) qualifie de « fait social total », appliquant ici au tourisme la célèbre expression du fondateur de l'ethnologie, Marcel Mauss.

Historiquement, c'est à partir de 1973 que le tourisme devenait officiellement un champ d'études ouvert aux sciences humaines et sociales. C'est que cette date marque la première année de publication de *Annals of Tourism Research*, une revue scientifique anglo-saxonne s'attardant aux questionnements académiques face au tourisme et au développement de théories de toutes sortes face à ce phénomène (Elsevier, 2003). D'ailleurs, cette initiative faisait contrepoids aux différents rapports statistiques produits jusque-là par l'Organisation Mondiale du Tourisme (OMT). Plus près de nous, au Québec et depuis 1982, la revue *Téoros* fait la promotion du développement du tourisme en approfondissant les problèmes fondamentaux de celui-ci.

Le tourisme et la communication

Pour ce qui est de la discipline qui nous intéresse ici, la communication, nos recherches nous ont permis de constater que les théories de la communication se trouvent bien présentes dans plusieurs études mais souvent en arrière plan, comme toile de fond. Comme l'écrivent Leclerc et Martin : « Tourism provides a unique cultural context in which communication scholars can apply theoretical notions; and tourism scholars can benefit from insights gleaned from a focus on communication » (Leclerc et Martin, 2004, p. 182). Aussi, Cohen et Cooper (1986), des chefs de file des recherches touristiques, soulignent comment les descriptions du tourisme en termes sémiotiques, symboliques et discursifs ont beaucoup contribué au développement de la recherche et à la compréhension du phénomène touristique. En fait, si le tourisme n'a encore fait l'objet que de peu de recherches communicationnelles à proprement dites, c'est que les chercheurs qui se sont attardés au phénomène touristique jusqu'ici se sont réclamés de la discipline principale dans laquelle ils ont été formés (Echtner et Jamal, 1997). Ainsi, ces chercheurs ont majoritairement été formés dans d'autres disciplines, ce qui ne les empêche pas pour autant d'utiliser fréquemment dans leurs

propres travaux des cadres d'analyse, des notions et des concepts théoriques issus de la communication.

Dans la constellation des recherches effectuées à ce jour, un thème nous apparaît somme toute peu approfondi à la lueur de sa complexité : il s'agit de la place qu'occupe le guide dans les visites touristiques. Comme le mentionne d'ailleurs Pond:

Tour guides have always had a place - albeit at times on the lowest rung. History indicates that people [...] dislike uninformed and overzealous guides. And yet the same travelers acknowledged that competent guides were necessary and desirable [...] The work of the tour guide is vastly misunderstood [...] Guides have been aptly called the orphans of the travel industry, somewhat hidden as they are within the trade » (Pond dans Ap et Wong, 2001, p. 557).

Pourtant, des recherches tendent à prouver l'importance cruciale du guide. Geva et Goldman (1991) avancent pour leur part que les guides sont les acteurs principalement responsables de la satisfaction des clients face à un produit touristique et ce, bien au-delà de la prétention des compagnies pour lesquelles les guides travaillent d'offrir aux touristes un produit de qualité dont elles seraient elles-mêmes responsables.

Notre expérience comme source de questionnement

Ayant nous-mêmes œuvré pendant près de cinq ans dans l'industrie touristique québécoise à titre de guide animateur, nous partageons ces dernières perspectives théoriques. En effet, par-delà les brochures promotionnelles qui invitent les touristes à visiter le Québec, et malgré le rôle crucial des organisations touristiques avant et après le séjour, il nous est apparût que le guide est bien souvent l'unique responsable de ce qui se passe une fois sur le terrain. Durant le voyage, c'est le guide touristique qui conjugue les multiples demandes individuelles des membres à celles du groupe pris comme totalité ; c'est lui qui doit à la fois divertir mais aussi informer le groupe ;

c'est encore lui qui gère le quotidien tout en devant garder une vision d'ensemble du séjour touristique.

À la lueur de la complexité de cette activité, notre expérience professionnelle a fait naître en nous de nombreux questionnements. En effet, nous avons été surpris à maintes reprises de constater que les touristes que nous guidions ne voulaient pas nécessairement entendre parler de ce que nous désirions leur partager à propos de notre coin de pays. Lorsque cela se produisait, nous nous considérions comme les mieux placés afin de cerner ce qui devait être appris sur le Québec, étant membre natif de cette société. Pourtant, il nous est apparu que les touristes préféraient que nous leur parlions d'un Québec stéréotypé et folklorique, voir enchanteur, plutôt que d'entendre parler du Québec contemporain qui vit, comme toutes sociétés complexes, des bonheurs et des succès mais aussi des échecs, des problèmes et des questionnements face à son passé, à son présent et à son avenir. Il y avait donc parfois un certain décalage entre notre propre discours et les attentes des touristes.

Un exemple flagrant nous est apparu à l'hiver 2002 quand nous guidions un groupe en provenance de France. Profitant d'une période d'activité libre, nous avons pris l'initiative d'inviter les membres du groupe à la projection du documentaire *L'Erreur Boréale*, de Richard Desjardins et Robert Monderie (1999). Ce film dénonce les pratiques abusives des grandes compagnies qui effectuent des coupes de bois dans la forêt boréale du Québec, insistant sur le piètre état actuel des forêts québécoises et sur l'avenir plutôt sombre réservé tant à l'industrie forestière qu'à la forêt comme patrimoine commun de la société québécoise. À notre grande surprise, après environ 30 minutes de projection, la moitié des touristes s'étant déplacée a quitté la salle. Le lendemain, l'un d'entre eux m'a dit franchement : « On a assez de nos problèmes en France, on ne vient pas en vacances au Québec pour entendre parler des vôtres ! » En guise de soutien à ces propos, plusieurs autres touristes ont acquiescé en hochant de la tête.

Tout d'abord choqué par cette réponse qui se voulait néanmoins honnête, à la fois déçu et perplexe, nous y avons par la suite réfléchi longuement. Nous nous sommes attardés à la manière dont nous présentions le Québec aux touristes dans nos fonctions de guide. Qu'est-ce que nous leur disions et pourquoi privilégier certains sujets plutôt que d'autres ? Comment la réaction des touristes ou du moins la perception que nous avions de leurs attentes modifiait ou non notre propre discours ? Qu'est-ce que nous faisons et disions pour les satisfaire ou encore pour leur faire prendre conscience de certaines réalités contemporaines québécoises ?

Présentation de la recherche

C'est à partir de ces nombreux questionnements préliminaires que nous avons abordé notre démarche de recherche. Plus précisément, œuvrant toutes ces années à titre de guide dans le contexte du *tourisme Nature*¹, nous nous interrogeons sur le sens que nous donnions à la Nature² dans nos activités professionnelles. En effet, quelle vision de la Nature le guide désire-t-il transmettre aux touristes et quelles sont les contingences dans sa relation aux touristes qui favorisent ou nuisent à la transmission de cette vision ? Quelle est la signification de cette Nature que le guide fait découvrir à des étrangers qui, d'ailleurs, visitent précisément notre pays pour explorer cette Nature ? Ces premiers balbutiements nous ont amené à poser la question générale suivante pour notre démarche de recherche :

¹ Nous définissons l'expression *tourisme Nature* dans la problématique, chapitre I.

² Le terme *Nature* se veut très polysémique, comme nous le verrons au chapitre II.

Conséquemment et pour éviter toute confusion, à chaque fois que ce terme apparaîtra dans les pages qui suivent, nous ferons référence à la Nature comme réalité matérielle qui se veut soumise aux différentes interprétations des humains. Ainsi, la *Nature* peut être comprise comme le monde matériel dans lequel l'espèce humaine vit et sera écrite avec une lettre (N) majuscule, afin de rendre compte de l'importance et de la totalité de l'ensemble de ce monde matériel.

Quel sens le guide touristique donne-t-il à la Nature dans le contexte du tourisme Nature ?

Dans le chapitre I, la problématique nous permettra de faire la revue de la littérature qui s'est attardée jusqu'à ce jour au rôle du guide touristique dans une perspective communicationnelle. Aussi, nous y présenterons le thème de la recherche ainsi que sa pertinence sociale, pour ensuite exposer non seulement la question générale mais aussi les sous-questions qui animeront notre recherche. Enfin, nous y ferons une mise au point sur nos motivations et notre position à titre de chercheur face à cet objet.

Dans notre cadre d'analyse, le chapitre II, nous définirons le paradigme dans lequel s'inscrit l'orientation conceptuelle de notre recherche pour ensuite nous pencher sur différentes visions que l'humanité a cultivées envers la Nature au cours de l'Histoire. Cet exercice nous permettra de mieux saisir à quelles visions historiques de la Nature le guide puise lorsqu'il se fait le représentant d'une vision contemporaine de la Nature.

Dans le chapitre III, nous exposerons les aspects méthodologiques de notre recherche. Nous présenterons tout d'abord quelques caractéristiques de la démarche compréhensive de notre recherche qui se veut, conséquemment, qualitative. Ayant opté pour l'étude cas, nous définirons celle-ci pour ensuite nous attarder à la nature des informations à recueillir, aux instruments de cueillette de données ainsi qu'à la méthode d'analyse privilégiée pour traiter ces données. Pour terminer, nous exposerons les considérations éthiques qui ont guidé de notre recherche.

Dans le chapitre IV, nous ferons une description contextuelle du cas à l'étude en présentant le groupe de touristes, le guide ainsi que la conférence. Ce chapitre fournira une vision holistique du cas afin de permettre au lecteur de mieux saisir l'interprétation et la discussion qui s'ensuivent au chapitre suivant.

De fait, au chapitre V, l'analyse et l'interprétation des données recueillies nous permettra de répondre aux trois sous-questions qui guident notre recherche.

Finalement, notre conclusion sera l'occasion de faire une synthèse de notre démarche et d'établir quelques constats en ce qui a trait au sens de la Nature dans le discours du guide en contexte de tourisme Nature. Aussi, nous tenterons par le fait même de réfléchir aux possibilités de généralisation de ces résultats tout en exposant les limites de la recherche.

CHAPITRE I

PROBLÉMATIQUE DE LA RECHERCHE

Dans ce chapitre, notre revue de la documentation s'attardera aux études qui ont analysé le rôle du guide touristique dans une perspective communicationnelle. Ensuite, le thème de la recherche ainsi que sa pertinence sociale seront présentés. Aussi, nous apporterons des éclaircissements théoriques afin de distinguer l'écotourisme, terme fréquemment utilisé dans les médias, du tourisme Nature, contexte dans lequel s'inscrit notre recherche. Nous serons alors prêts à exposer nos questions de recherche tout en spécifiant leur importance scientifique et leur pertinence sociale. Enfin, nous croyons nécessaire de faire une mise au point sur nos motivations et sur notre position à titre de chercheur.

1.1 Revue de la documentation et division du problème de la recherche

1.1.1 Le guide, la médiation et la relation

Dans une perspective sociologique, Holloway (1981) qualifie le guide de *culture-broker*, en insistant sur le fait que le rôle de ce dernier consiste à faciliter et à enrichir d'un sens nouveau les liens, artificiels, qui unissent les touristes à leurs hôtes des pays visités. Dans cette vision, le guide joue un rôle d'interface entre les touristes et les membres du pays qu'ils visitent. Toute compréhension de l'Autre devient alors soumise à l'écran d'interprétation du guide et les possibilités d'interactions directes entre les touristes et les membres du pays visité deviennent quasiment nulles, ces derniers étant réduits à l'état d'objets observables et interprétables dans la lunette du guide touristique : «...it is the guide's dramaturgical skill and personal perspective of the attractions which becomes the focus of the touristic experience » (Holloway, 1981, p. 382). Il semble ici que la satisfaction des touristes et l'intensité de leur expérience reposent en grande partie sur les épaules du guide.

Trois ans plus tard, c'est par le biais de la psychologie sociale que Pearce (1984) aborde la question. S'attardant aux changements survenus chez des touristes suite à la visite guidée d'une caverne, il avance alors que l'information que le guide divulgue semble relativement peu importante aux yeux des touristes. En effet, questionnés tout

de suite après la fin de leur visite, les touristes soulèvent le degré d'excitation et les émotions vécues suite au discours du guide mais ont de la difficulté à nommer les connaissances qui leur ont été divulguées par celui-ci un peu plus tôt. En guise de conclusions, Pearce avance que la relation qui unit le guide aux touristes lors de la visite semble plus importante que le contenu du message livré.

Fine et Spencer (1985), à partir d'une perspective ethnologique, arrivent à des conclusions légèrement différentes bien qu'en partie semblables. Ils démontrent dans leur article qu'un site touristique acquiert un caractère sacré de manière proportionnelle au degré de performance du guide. En étudiant le langage utilisé par différents guides touristiques, les auteurs font un parallèle avec la description théorique de ce que se veut un rituel et y font correspondre les différentes étapes d'une visite touristique guidée. Par l'entremise du guide et de ses paroles, les touristes accèdent à un état émotionnel élevé de communion propre au rituel. Toutefois, contrairement à ce qu'avancait Pearce auparavant, il apparaît clairement que, par-delà les moyens utilisés par les guides pour transmettre leurs messages, le contenu même de ceux-ci apparaît aussi comme fondamental dans l'exécution du rituel touristique.

Cohen (1985) va ensuite proposer une synthèse des réflexions menées jusqu'alors en se penchant sur la professionnalisation de ce métier. L'auteur considère que le rôle du guide tend de plus en plus vers un aspect communicationnel, composé de quatre fonctions. Premièrement, le guide doit faire une sélection des lieux et des objets pouvant être intéressants pour les visiteurs et doit par le fait même s'assurer que ses choix répondent aux attentes du public. Deuxièmement, le guide doit informer. Troisièmement, en reprenant l'expression de *culture broker* proposé par Holloway (1981), Cohen croit que le guide doit être un interprétant de la culture locale pour les touristes. Il doit donc non seulement connaître sa propre culture d'origine mais aussi être capable de connaître suffisamment le bagage culturel des touristes pour leur

donner des interprétations de la culture visitée qui soient à la hauteur de leurs attentes. Souvent d'ailleurs, le guide aura à mettre en scène ces interprétations, à l'aide du langage approprié et d'expressions théâtrales, afin de plaire aux touristes. Enfin, le guide a aussi une fonction de fabrication : parfois, sa mise en scène va jusqu'à inventer des informations et des interprétations sur la culture visitée.

Pour Ryan et Dewar, c'est sous l'angle des compétences communicationnelles que le travail d'information du guide doit être évalué : « Competent communication is interaction that is perceived as effective in fulfilling certain objectives in a way that is appropriate to the context in which the interaction occurs » (Ryan et Dewar, 1995, p. 297). L'étude du travail du guide apparaît alors comme indissociable des objectifs de celui-ci et la satisfaction des touristes passe alors par l'atteinte de ces buts. Mais quels sont-ils ? Selon Ap et Wong, qui ont interviewé plusieurs guides de Hong Kong sur ce que représente le professionnalisme dans leur travail, il apparaît que le professionnalisme d'un guide touristique consiste en : «...the sense of making tourists happy ; helping tourists form a positive impression of Hong Kong; satisfying tourists with his/her services so as to encourage repeat travels/visits; obligation to provide quality service and meet guests' expectations; and providing necessary, updated and accurate information » (Ap et Wong, 2001, p. 553). C'est que, selon les auteurs, le travail du guide ne consiste pas seulement dans son essence à transmettre de l'information mais aussi à le faire d'une manière intéressante et sincère.

De ces premières études, il apparaît deux tendances. D'une part, la médiation opérée par le guide y semble un angle de recherche privilégié. Dans une perspective communicationnelle, le rôle qu'occupe le guide tend à être à la fois axé sur une fonction de transmission d'information et d'interprétation. Comme le résumera Winkin dans *Anthropologie de la communication*, au sujet de la relation qui unit ces deux protagonistes :

Elle a pour moi une valeur paradigmatique, à la fois parce que les guides sont des personnages clés de la scène touristique et parce que le touriste n'existe qu'au pluriel, le guide devenant son alter ego s'il s'avère être seul [...] Le point crucial est que le regard du touriste soit toujours médié. Le touriste n'est jamais seul, en face-à-face direct avec l'Autre (Winkin, 1996, p. 208).

D'autre part, la majorité des études suggère que la relation interpersonnelle qui découle des interactions entre le guide et les touristes est plus importante aux yeux de ces derniers que le contenu du discours du guide. La manière dont le guide transmet ses informations et ses interprétations devient alors la préoccupation première des touristes. Conséquemment, la satisfaction des touristes au niveau de la relation interpersonnelle semble un aspect essentiel pour comprendre le rôle du guide et ainsi, le contenu livré doit être soutenu par des compétences communicationnelles qui sachent répondre aux attentes des touristes. Est-ce à dire que tout a été dit sur le guide touristique ? Il semble que des apports théoriques récents, en provenance de paradigmes différents, soient venus enrichir ces premières perspectives.

1.2 Le guide, le contexte et le pouvoir

Bien qu'une étude des informations transmises par le guide et de la manière de les présenter soit un objectif en soit, il semble aussi significatif pour certains chercheurs de les aborder sous l'angle de l'analyse des discours et des pratiques qu'ils constituent. Dans cette perspective critique, l'étude du texte et des contextes apparaît essentielle afin de saisir les comportements humains et plus précisément, ici, les comportements touristiques : « Culture is constituted in language, and thus nothing is knowable outside of language. Language is the expression and determinant of the Gaze, and thus the expression of the text assumes overwhelming importance » (Ryan, 2002, p. 21). Ces auteurs, se réclamant tantôt du constructionnisme social ou du postmodernisme, croient que le tourisme se voit influencé par différents rapports de

force qui amènent ainsi les acteurs du contexte touristique à adopter un « regard touristique »³ :

...the attitude adopted by most tourism researchers; it describes the power and authority Western tourists hold and exercise over the inhabitants of the places they visit. The gaze, which has the potential to discipline and normalize the locals' behaviour, is said to lie within the power of the Western, well to do, heterosexual, capitalist, white male (Aramberri, 2001, Pritchard and Morgan, 2000, Urry, 1992). All the others, and especially the locals in Third World countries, are influenced by this power and are objects of the gaze (Maoz, 2006, p. 22).

Alors que plusieurs auteurs postmodernes accusent les touristes d'être responsables de leur « regard touristique » et ainsi d'exercer un pouvoir sur les membres des sociétés qu'ils visitent, Cheong et Miller, par le biais d'une analyse foucauldienne des rapports de pouvoir dans le tourisme, voient plutôt le rôle des intermédiaires comme primordial dans la formation de ce regard. De leur point de vue, ce sont ces derniers qui sont les véritables agents de pouvoir dans l'étude du tourisme, les touristes devenant la cible de ce pouvoir. Si différents acteurs de la scène touristique peuvent être considérés comme des intermédiaires (restaurateurs, chauffeurs d'autobus, commerçants, agents de voyages, etc.), les guides sont des intermédiaires d'une classe à part : « As to guides, everyone who has traveled has encountered one who dominate the touristic stage. Tourists see through their eyes, as they choose the objects of interest to be viewed and steer attention to the selected objects » (Cheong et Miller, 2000, p. 384).

Une fois de plus, et tel que présenté antérieurement chez des auteurs abordant la question à partir d'horizons théoriques différents, le guide occupe un rôle particulier dans les rapports touristiques en influençant les connaissances acquises par les

³ Le « regard touristique » est notre traduction libre du concept de *tourist gaze* introduit en 1990 par John Urry et ayant grandement influencé de nombreuses recherches en tourisme au cours des années successives. Pour plus de détails : URRY, John. *The Tourist Gaze*. (Londres : Sage Publications, 1990), 176 p.

touristes au cours de leur voyage. De plus, le processus d'influence n'est pas unidirectionnel. Plutôt, toujours selon Cheong et Miller, le pouvoir du guide est fonction de la réponse des touristes : « Of course, their success (and failure), like that of travel agents, lies in their ability to «read» tourists and to judge motivations and elicit attitudes. Guides are not always able to rely on repeat customers, but they do depend on the tips and word-of-mouth advertising of satisfied tourists » (Cheong et Miller, 2000, p. 384).

Pour les auteurs de cette deuxième perspective, la communication d'informations par le guide ne relève pas uniquement du simple fait d'informer et de rendre de façon objective un message. Plutôt, les discours et les pratiques du guide se voient non seulement influencés par le contexte dans lequel ils prennent place mais peuvent également se manifester comme un désir de transmettre des valeurs et de persuader les touristes : « Hence, the communication of information is not the communication of "objectivity" but a transmission of values and persuasions, and the subjectivities of those exercising various forms of power » (Ryan, 2002, p. 23). Le guide exerce ainsi une forme de pouvoir sur ces derniers, résultant des différents rapports de forces exercés sur son propre travail, et devient alors un acteur au discours subjectif. Le concept de *culture broker* apporté par Holloway (1981), tel que mentionné plus haut, sous-tendait d'emblée une appropriation personnelle par le guide du contenu qu'il a à transmettre. Toutefois, ici, c'est le pouvoir d'influence de cette perspective personnelle qui est abordée.

De leur côté, d'autres auteurs soulèvent différents facteurs contextuels qui, bien que périphériques à première vue, soient à même d'influencer la subjectivité des discours et des pratiques des guides touristiques. Ainsi, pour Ap et Wong (2001), la forte compétition entre les entreprises dans un marché en constante fluctuation, les objectifs et impératifs économiques de celles-ci, tout comme les standards élevés de qualité exigés par des touristes de plus en plus connaisseurs de la planète et des

produits touristiques sont des facteurs importants qui doivent être pris en compte dans l'analyse du travail du guide. Selon eux, les concepts traditionnels de «*culture broker*», «*information giver*» et «*environmental interpreter*» ne semblent plus appropriés pour décrire le travail du guide parce qu'ils ne témoignent pas de sa complexité : « From a political point of view on guiding, a clear perspective on power relations within which guides have to operate, has to be added to the often-quoted "mediation" role of guides » (Dahles, 2002, p. 785). À l'étude micro du travail du guide, un regard macro leur semble préférable.

Par exemple, Dahles (2002) démontre à quel point les discours des guides touristiques indonésiens furent fortement influencés par l'appareil propagandiste du gouvernement Suharto lors de son règne. L'auteure en arrive à la conclusion que les pressions indirectes du gouvernement (sur la formation des guides ainsi que sur leurs associations professionnelles) tout comme les pressions directes (exercées par les forces policières) ont grandement contribué à modeler et à contrôler le discours des guides, tant au niveau de la façon de se présenter aux touristes que dans la sélection des lieux à faire visiter. Ces pratiques touristiques imposées par le gouvernement autoritaire indonésien peuvent sembler très éloignées de ce qui se vit chez nous. Toutefois, il est intéressant de noter que l'auteure ajoute le manque de temps mais surtout la volonté de vouloir plaire à la fois aux employeurs et aux touristes comme des facteurs ayant un impact significatif sur les discours des guides indonésiens, ce qui apparaît plus près du contexte dans lequel s'inscrivent les pratiques touristiques en Occident.

Aussi, comme le soulève Salazar, si certains guides peuvent effectivement être soucieux et fiers de transmettre des informations sur leur héritage culturel et naturel, il n'en demeure pas moins que le fait d'être guide est un métier qui s'inscrit dans une logique économique, et que certains guides «...are much more business-oriented and merely interested in selling images, knowledge, contacts, souvenirs, access,

authenticity, ideology, and sometimes even themselves (through prostitution) » (Salazar, 2005, p. 630). Ici, l'étude du contexte et de ses composantes économiques peut permettre de mieux saisir le sens du discours du guide.

De cette deuxième série d'articles, il nous semble important de faire trois constats. Premièrement, le travail du guide, tant dans sa forme que dans son contenu, vu sous l'angle des pratiques et des discours, doit être compris comme placé dans un contexte économique et politique qui l'influence et ce, tout en étant influencé par la durée du voyage. Deuxièmement, il apparaît que le guide touristique exerce un grand pouvoir d'influence sur les touristes en transmettant l'information et en l'interprétant. Ainsi, malgré le paradigme auquel sont associés les auteurs de ces recherches, il s'avère que ceux-ci arrivent à des conclusions similaires aux chercheurs qui abordent la place du guide sous l'angle de la médiation, tel que présenté plus tôt. Enfin, la perception des motivations et des besoins des touristes joue inévitablement sur ce que dit et fait le guide.

1.3 Le thème de la recherche et sa pertinence sociale

Ce tour d'horizon nous a permis de cerner quelques approches afin de saisir la place qu'occupe le guide dans les visites touristiques. En somme, la revue de la littérature a démontré que le guide possède un grand pouvoir sur la manière dont les touristes comprendront les lieux visités. En revanche, les touristes exercent une grande influence sur ce que dit le guide et sur sa manière de la dire car il désire en retour les satisfaire. Par-delà les oppositions et les complémentarités, il paraît étonnant de constater qu'aucune d'entre elles n'aborde le travail communicationnel du guide dans une branche bien particulière du tourisme, pourtant fort prisée et en pleine explosion : le tourisme Nature. En effet, si le guide est un acteur clé de la médiation du regard sur l'autre culture, si un certain «regard touristique» peut être porté sur différentes cultures et que le guide contribue à sa construction par ses discours, il semble tout à

fait justifié de s'interroger sur la manière dont le guide aborde aussi la Nature dans les activités dites « écotouristiques ».

Ce qui est important ici, ce n'est plus la relation d'un peuple à un autre ou d'une nationalité à une autre, via l'intermédiaire du guide, mais bien la façon dont ce dernier va unir les touristes à cet Autre qui leur est étranger : la Nature. De fait, pour ces touristes en provenance des pays riches et industrialisés, et en cette époque contemporaine à laquelle la grande majorité d'entre eux vivent en villes, l'altérité de la Nature semble on ne peut plus d'actualité, constitue un *Désir d'Ailleurs* (Michel, 2000) qui est le moteur même du développement de l'écotourisme (Bourdeau, 1994). Puisque la Nature ne peut se dire d'elle-même et ce, malgré sa réalité objective, nous désirons cerner de quelle façon le guide présente la Nature et comment il parle de celle-ci, comprendre ses intentions et saisir l'influence qu'il exerce sur les touristes dans la formation de leur regard sur cette Nature étrangère. A l'inverse, et en regard de notre revue de la littérature, les touristes influencent-ils le discours du guide sur la Nature ?

La pertinence sociale de ce thème se situe dans le fait que l'intérêt que les touristes portent à la Nature semble de plus en plus présent et, comme toutes formes de tourisme, celles regroupées sous l'appellation « écotourisme » engendrent des conséquences multiples. Prise de manière globale, l'industrie touristique permet le contact de différentes populations inconnues les unes des autres, regroupe des individus possédant jusque-là peu de choses en commun, en met d'autres en compétition ou en situation d'affront, et ainsi, elle crée un « monde du tourisme » (Tribe, 1999). Cependant, le monde du tourisme n'implique pas uniquement les acteurs de l'industrie touristique à proprement dits, mais aussi des individus, des communautés, des gouvernements et des environnements physiques où sont mis en scène les activités et le langage de ce monde. Ainsi, si le tourisme peut être considéré comme moyen pour améliorer la compréhension de l'Autre, s'il agit comme agent de

promotion de la paix et qu'il représente un moyen pour de nombreux pays pauvres de se sortir de leur précarité économique, l'écotourisme peut, quant à lui, permettre de conserver certaines régions rurales ou sauvages et ainsi, contribue au développement durable et à la préservation de la biodiversité (ONU, 2003).

Néanmoins, le tourisme, pris dans la multitude de ses pratiques, n'est pas garant que de bienfaits, d'où l'urgence de le penser, de l'analyser et de le théoriser en raison du nombre considérable de personnes et d'environnements qu'ils touchent. En ce sens, Tribe (2002) rappelle les nombreuses maladies pulmonaires dont sont morts des milliers de travailleurs dans les mines de charbon, au 19^e siècle. En invitant à tirer des leçons de cet exemple historique, il considère que l'industrie du tourisme peut pour sa part éviter de tels écueils si la réflexion fait partie intégrale de son développement. Toujours d'un point de vue humain, les dangers qui menacent les cultures autochtones, l'exploitation des travailleurs, le tourisme sexuel organisé ainsi que le tourisme à caractère pédophile ne redorent certainement pas l'image du tourisme (ONU, 2003). Quant à lui, l'écotourisme protège-t-il nécessairement la biodiversité ou n'expose-t-il pas un peu plus certains milieux naturels à la pression du développement, aussi durable soit-il ?

Pour l'instant, il apparaît que les pratiques qui entrent sous l'appellation «écotourisme» se veulent très disparates et sont pour la très grande majorité incapables d'atteindre leurs désirs d'offrir des produits durables tant sur le plan environnemental que socioculturel. En effet, si l'écotourisme peut être considéré comme étant « a special form of nature-based tourism --special in that it endeavors not only to provide an enjoyable experience for the visitor, but to do so in a way that is ecologically and culturally responsible » (Weiler et Ham, 2000 : sans pagination), Weaver (2005) considère pour sa part que la recherche de la simplicité et la limitation des coûts sont deux facteurs qui orientent fortement le discours sur la Nature et le type d'activités offertes en écotourisme :

Superficial learning opportunities focused on charismatic species, for example, are easier to provide and may be thought by managers to engender greater satisfaction. Many tourists to certain destinations, shaped by media imagery and the longstanding publicity efforts by the marketers themselves, may be predisposed to focus their visits on featured iconic species (Weaver, 2005, p. 446).

Dans la même lignée, Ryan, Hughes et Chirgwin (2000) croient que les gens qui se considèrent comme écotouristes cherchent une expérience affective de la Nature d'abord et avant tout. Associée principalement à une recherche de plaisir axée sur la consommation de la Nature en tant que spectacle, l'expérience écotouristique apparaît selon ces auteurs comme très sélective et ne permet pas une transmission d'informations adéquate afin d'acquérir un réel savoir sur la Nature. De même, selon Rojek : « There are heavy questions to entertain, particularly for a group of people who are seeking a pleasurable, in some measurable educational, but overall unproblematic experience - they are engaged after all in a practice of leisure » (Rojek dans Harrison, 2003, p. 221). Enfin, selon Wang (2000) l'écotourisme serait le fruit d'un retour romantique à la Nature qui se veut illusoire et les pratiques et les discours en écotourisme seraient par le fait même de type romantique. Faut-il se fier à ces critiques plutôt virulentes de l'écotourisme ?

1.4 L'« écotourisme » : un concept flou et idéaliste

Il apparaît difficile de répondre à cette question puisqu'un problème semble résider dans la difficulté à définir l'écotourisme et ce, tant chez les chercheurs favorables aux pratiques écotouristiques que chez les penseurs critiques. C'est que si une définition du concept de «tourisme» se veut ardue quant à la tâche d'englober l'ensemble des pratiques et des discours qui le composent, tel que présenté plus haut, l'«écotourisme» n'est pas pour sa part plus facile à conceptualiser. Au contraire, nous dit Grenier (2004), l'écotourisme est un des aspects les moins bien définis des recherches sur le tourisme, tout comme l'appellation «tourisme durable» lui étant

souvent associé. Il semble, selon l'auteur, que ces deux appellations témoignent davantage d'un idéal quasi utopique de respect de la Nature et de l'environnement qui ne tiennent pas compte des réalités du contexte touristique dans lequel elles s'inscrivent. Dans le même sens, Fenell (2004) croit que les promoteurs qui s'enorgueillissent d'offrir des voyages «écotouristiques» sont souvent bien loin dans la pratique des principes qu'ils prétendent défendre. Néanmoins, l'auteur se fait le défenseur d'un *deep ecotourism* qui se voudrait un idéal éthique vers lequel l'écotourisme devrait tendre.

À la lumière de ces nombreux débats et pour le travail de recherche qui nous concerne, nous avons donc décidé d'utiliser l'expression de *tourisme Nature*⁴ proposée par Grenier et inspirée de Wang (2000) : « What all forms of nature tourism have in common, is the romantic vision which makes the combination 'nature + tourism' a "cultural demonstration against but also a cultural compensation for artificial and technological environments" » (Grenier, 2004, p. 67). Ainsi, ce concept a l'avantage d'englober les notions d'écotourisme et de tourisme durable tout en n'excluant pas d'autres formes de tourisme ne visant pas ou ne défendant pas les mêmes idéaux éthiques face à la protection ou la conservation de la Nature. Par exemple, le concept de *tourisme Nature* inclut aussi bien les activités qui se déroulent en Nature, comme l'observation de baleines ou les safaris photos, que celles dont l'attrait principal consiste en une connaissance de la Nature, comme les zoos ou les aquariums.

⁴ Note : Traduction libre de l'expression de langue anglaise *nature tourism*.

1.5 Les questions de recherche, leur importance scientifique et leur pertinence sociale

Suite aux éléments avancés jusqu'ici et en fonction de nos intérêts de recherche, nous posons donc la question générale suivante :

Quel sens le guide touristique donne-t-il à la Nature dans le contexte du tourisme Nature?

Cette question générale soulève des sous-questions qui guideront notre recherche :

- Quel est le contenu du discours du guide sur la Nature ? Ici, nous entendons cerner le *quoi* du sens de la Nature dans le discours du guide.
- De quelle manière le guide présente-t-il son discours aux touristes et comment ceux-ci influencent-ils le discours du guide ? Ici, nous tenterons de cerner le *comment* des discours des guides et de la réponse des touristes à ces mêmes discours.
- À quelle relation à la Nature le guide convie-t-il les touristes ? Ici, nous tenterons de saisir dans quelle mesure le *quoi* et le *comment* du discours des guides permettent ou non une expérience qui soit à la fois agréable mais aussi écologiquement et culturellement responsable.

D'un point de vue scientifique, la pertinence de ces questions présente un double aspect. Premièrement, nous désirons cerner de quelle Nature parle le guide aux voyageurs ; nous voulons donc nous pencher sur le *quoi* de la Nature dans le discours du guide. Toutefois, il nous apparaît que l'étude du contenu du discours ne pourra pas être appréhendée de façon adéquate sans saisir comment le comportement du guide se veut aussi une mise en scène qui s'ancre dans le contexte touristique, tel que l'a démontré notre revue de la littérature. À l'instar de Gellereau (2005), nous désirons

donc saisir la relation entre le *comment* du travail du guide et le *quoi* de son propos, en nous limitant toutefois à la mise en scène du discours du guide sur la Nature en regard du contenu de ce discours. Comme le soulignent Watzlawick, Beavin et Jackson : « Toute communication présente deux aspects, le contenu et la relation, tel que le second englobe le premier et par suite est une métacommunication » (Watzlawick, Beavin et Jackson, 1972, p. 54). Ainsi, notre recherche vise à saisir cette métacommunication qui unit le guide aux touristes à propos de la Nature.

Aussi, il s'agit de contribuer au développement de la littérature scientifique de langue française concernant le tourisme. Nombre d'articles et de livres sont écrits par des chercheurs d'Angleterre, des États-Unis, d'Israël, du Canada anglais, d'Australie et même de Chine. Cependant, comme le souligne Winkin, et en dépit des efforts récents de certains chercheurs de France, de Belgique et du Québec : « Assez curieusement, alors que le tourisme est un phénomène économique et social de toute première importance, la littérature scientifique de langue française sur la question est encore fort maigre » (Winkin, 1996, p. 206).

La pertinence sociale de ces questions se présente sous plusieurs aspects. Comme Ateljevic et Doorne (2002), nous croyons que les voyages guidés constituent un moyen stratégique dans la représentation d'une destination et influence la qualité de l'expérience touristique. Cependant, il semble que les différentes formes de tourisms chapeautées par le concept de tourisme Nature n'englobent pas le travail du guide. Par exemple, les participants du Sommet Mondial de l'Écotourisme, tenu à Québec en mai 2002, se sont attardés à l'élaboration de ce concept en se penchant sur des thématiques bien précises : l'organisation de l'écotourisme, sa politique, sa planification et sa réglementation, ainsi que la nécessité que son développement se fasse dans le respect de l'environnement, des écosystèmes et des populations (ONU, 2002). Quant à nous, par le biais de cette recherche, nous espérons enrichir les connaissances acquises jusqu'ici et ce, en tentant de cerner de façon pratique l'impact

et le pouvoir du guide dans ce désir de respect de l'environnement, des écosystèmes et des populations.

1.6 Mise au point sur les motivations et sur la position du chercheur

Après bientôt quarante ans de cris de détresse lancés par les écologistes et les environmentalistes, il semble que le discours sur la Nature ne soit pas encore assez puissant, juste ou parlant pour engendrer l'action sociale élargie. Aussi, si «...le premier acte libre du chercheur consiste à en dire le plus possible sur sa position de croyance...», qu'il «...s'agit d'une position qui s'assume en se racontant...» et que «...cela lui permet de se mettre à distance de ses croyances, mais aussi de donner aux autres la possibilité de comprendre son cheminement, ses entêtements, ses passions, ses motivations, ses idées, et bien sûr, le fruit de son travail...» (Jefrey et Maffesoli, 2005, p. 154) et bien, il nous apparaît important de souligner ici, à titre de chercheur, que notre démarche scientifique s'inscrit dans un désir de compréhension des différents discours et pratiques visant la défense et la protection de la Nature et des environnements physiques, si précieux au développement des différentes cultures humaines. Cet effort de mise à jour des processus complexes qui unissent les discours sur la Nature au rôle du guide vise donc un éclaircissement théorique qui permettra, nous le souhaitons, une amélioration des pratiques.

Il s'agit ici d'une entreprise critique qui vise à comprendre le sens que prend la Nature dans le discours du guide ainsi que la relation à la Nature qui en découle. Toutefois, nous ne proposerons pas un idéal éthique de ce que se voudrait le travail des guides en tourisme Nature et notre travail ne se consiste pas en un procès à leur égard. Comme le rappelle Soper : «The philosopher's task, suggested Wittgenstein, was not to prescribe the use of terms in the light of some supposedly "strict" or essential meaning, but to observe their usage in "ordinary" language itself ... »

(Soper, 1995, p. 20). Plutôt, notre question de recherche tente de contribuer au développement théorique d'un aspect spécifique du tourisme Nature tout en appuyant le projet éthique de respect de l'environnement que défendent et promeuvent certaines des pratiques qui le composent. C'est qu'avec Gergen, nous croyons que : « Reflection on our forms of understanding is vital to our future well being » (Gergen, 1999, p. 49).

CHAPITRE II

CADRE D'ANALYSE

Dans ce chapitre nous définirons en premier lieu le paradigme dans lequel s'inscrit l'orientation conceptuelle de notre recherche, le constructionnisme social, pour ensuite décrire comment la Nature peut être considérée comme une construction sociale. En deuxième lieu, nous nous pencherons sur différentes visions que l'humanité a cultivées envers la Nature au cours de l'Histoire. En outre, ce survol historique nous donnera les outils conceptuels nécessaires afin d'analyser ultérieurement à quelle(s) période(s) historique(s) puise le guide dans son discours sur la Nature lors des visites guidées.

2.1 Le constructionnisme : épistémologie, ontologie et communication

Le constructionnisme est d'abord et avant tout un paradigme chapeautant différentes théories et ne doit pas être confondu avec le constructivisme. Ce dernier se veut une méthodologie spécifique de recherche qui exige des techniques et des outils particuliers de cueillette de données tout comme certaines méthodes spécifiques de construction d'un objet de recherche⁵. Pour sa part, le paradigme constructionniste se veut porteur pour l'étude de la communication tout en se distinguant des autres paradigmes dominants car il est à la fois un regard théorique et épistémologique.

D'une part, le constructionnisme, issu de la tradition de la sociologie interprétative, est une perspective théorique à partir de laquelle différents chercheurs peuvent comprendre la réalité, toujours de façon partielle selon les postulats mêmes de ce paradigme. D'autre part, le constructionnisme se veut aussi une manière de comprendre la façon dont les êtres humains accèdent à la connaissance et comprennent le monde dans lequel ils vivent. Ainsi, les humains n'ont jamais accès à

⁵ Pour une explication approfondie de cette division théorie/méthodologie, voir l'explication qu'en donnent Muchielli et Noy : MUCCHIELLI, Alex et Claire NOY. *Études des communications : Approches constructivistes*. (Paris : Armand Colin, 2005), Introduction : *Constructionnisme et constructivisme*, p. 11-12. Pour sa part, Hacking fait la distinction entre le *constructionnalisme* (de Russel, Carnap, Goodman et Quine), le *constructivisme en mathématique* et le *constructionnisme* qui nous intéresse ici : HACKING, Ian. *The social construction of what ?* (Londres : Harvard University Press, 1999), chapitre 2, *Too many metaphors*, p. 35-62.

la réalité de façon directe car celle-ci est toujours le fruit d'interprétations de leur part. La réalité sociale n'apparaît pas comme un constat donné et défini qui pourrait être saisi de façon objective par l'humain mais est plutôt le fruit de l'interaction entre les êtres humains qui s'entendent sur la notion de ce qu'est la réalité, de manière intersubjective. En ce sens, nous dit Muchielli : « La réalité n'est pas une réalité-vérité. Elle est la réalité «perçue-analysée» quotidiennement par un groupe d'acteurs » (Muchielli, 2005, p. 30). C'est donc dire que la relation entre les individus prend une place bien importante dans la manière dont ils arrivent à concevoir le réel : « Our modes of description, explanation and/or representation are derived from relationship » (Gergen, 1999, p.48).

Si la réalité-vérité des choses et des personnes n'existe pas en soi mais dépend plutôt des interactions entre les individus d'un groupe et de la définition commune qu'ils arrivent à partager sur le monde dans lequel ils vivent, le constructionnisme se veut non seulement une épistémologie, nous rappelle Burr, mais aussi une ontologie : «...as soon as we begin to think or talk about the world, we also necessarily begin to represent...Talk involves the creation or construction of particular accounts of what the world is like »(Burr, 2003, p. 437). Ainsi, le monde existe et ne prend sens pour les humains que dans la mesure où ceux-ci construisent conjointement l'existence et le sens du monde. Il ne s'agit ici pas de nier le fait qu'il puisse y avoir un monde matériel par-delà le regard que posent les humains sur celui-ci, comme le soulignaient déjà Berger et Luckmann dans leur livre fondateur *The social construction of reality : a treatise in the sociology of knowledge* (1966). Plutôt, l'adhésion au constructionnisme implique de comprendre que les objets du monde et les autres êtres humains ne peuvent acquérir de signification pour l'humain que par le prisme des interprétations qu'ils posent sur eux. En prenant sens, le monde et les autres humains en viennent à l'existence, à une existence «sensée».

Or, ce qui est de toute première importance, pour nous qui étudions la communication, se situe dans le fait que les tenants du paradigme constructionniste considèrent le langage comme le moyen privilégié afin de construire et partager cette réalité commune aux êtres humains : « The linguistic turn encourages scholars to take language as a primary subject, to acknowledge language as a carrier of power, and to use language as a mean for clarifying social issues » (Allen dans May et Mumby, 2005, p.50). La réalité sociale est par définition le fruit de l'interaction symbolique entre les individus ; par l'outil qu'est le langage, les humains tentent de faire sens du monde qui les entoure, font des choix pour eux-mêmes et les gens qui les accompagnent, créent, exercent du pouvoir. Par le langage, ils négocient, coopèrent, luttent, créent du sens à leur existence. La construction sociale de la réalité pose donc que le sens ne peut être produit que via l'interaction symbolique des humains, que la réalité existe grâce au langage, lequel n'est alors pas considéré comme un moyen de représenter la réalité mais bien de la construire : le langage est constitutif plutôt que représentationnel. Ainsi, plusieurs auteurs se pencheront sur l'analyse des discours qui forment la réalité dans des groupes humains particuliers.

Toutefois, le langage n'est pas le seul outil qui permet de saisir la construction sociale de la réalité. En effet, et tout aussi intéressant pour le champ de la communication, certains constructionnistes se penchent sur la signification des constructions matérielles et iconiques qui contribuent à créer le sens. Cette ouverture appelle donc à un regard pluriel afin d'étudier les nombreux moyens non langagiers par lesquels les différentes cultures humaines en viennent à naître, à se construire et à se perpétuer :

Thus, by considering a broader concept of discourse we can differentiate symbolic, iconic, and enactive forms of symbolic interaction, although in reality they are inseparable from the other material and symbolic practices. One can call this cultural discourse. In this view, 'discourse' is not identical with 'language'; hence, its analysis cannot be reduced to a study of language only (Brockmeier, Harré et Mühlhäusler, 1999, p.4).

En fait, comme le souligne Burr (2003), le constructionnisme n'est rien de vraiment bien défini et chapeaute de multiples courants théoriques, allant de l'analyse de discours à la pragmatique, en passant par l'analyse conversationnelle, par l'étude de la rhétorique, des pratiques narratives, et des répertoires interprétatifs. Certains penseurs se pencheront sur les constructions macro sociales, considérant que les discours déterminent et disciplinent les individus de façon inconsciente, engendrant et perpétuant l'ordre social, alors que d'autres choisiront des situations micro sociales, considérant l'individu comme un acteur pourvu d'intentionnalité et pouvant contribuer à la construction de la réalité de la vie quotidienne. Si plusieurs étudient le *quoi* des constructions, se penchant sur le contenu, les structures, les répertoires et les formes de ces constructions, d'autres s'attardent plutôt sur le *comment*, en mettant à jour les moyens et les processus sociaux qui permettent la construction sociale de la réalité. Malgré tout, les penseurs adhérant à ce paradigme ou pouvant y être associés partagent des *airs de famille*⁶ qui les unissent de manière souple, Burr empruntant ici l'expression de Wittgenstein.

⁶ Pour une description complète de ces *airs de famille* décrit par Burr (2003), mais aussi pour prendre connaissance de ce qui unit les constructionnistes selon Gergen (1999) voir l'annexe I.

2.2 La construction sociale de la Nature

*«...the idea of nature contains, though often unnoticed,
an extraordinary amount of human history »*
(Williams, 1980, p. 6)

Se voulant les défenseurs non seulement d'un paradigme théorique mais aussi d'une philosophie sur la façon dont les êtres humains accèdent à la connaissance, les constructionnistes soutiennent que ces derniers utilisent les mêmes méthodes pour connaître le monde naturel dans lequel ils naissent, vivent et meurent que pour donner de la signification à tout autre objet du monde social. La construction sociale de la Nature doit donc ici être comprise comme la construction sociale *de la réalité* de la Nature, ou comme la construction *de la réalité sociale* de la Nature, réalité qui se veut toujours, tel que mentionné plus haut, une réalité «perçue-analysée» quotidiennement par un groupe d'acteurs plutôt qu'une réalité-vérité (Muchielli, 2005). Encore, la construction sociale de la Nature peut être comprise comme la construction de l'*idée* de la Nature : « Now, nature [...] is only an idea. When we use the word "nature", we assert a unity, a set of relations, and a common identity that involves all the things humans have not made » (White dans Cronon, 1995, p. 183).

C'est que selon Eder (1996), si le monde matériel existe *a priori* des interprétations qu'en font les humains, chaque société possède ses règles qui régissent la manière dont ses membres vont percevoir la Nature et en faire l'expérience : « An objectifying sociological analysis [...] starts from the fact that societal relationships to nature are based on historically recognized and transmitted cultural patterns which determine communication on nature » (Eder, 1996, p. 30). Dans cette perspective, la Nature ne peut être considérée comme un donné objectif. Ainsi, les chercheurs qui se penchent sur la construction sociale de la Nature sont anti-essentialistes, en ce sens où ils ne croient pas que la Nature puisse avoir une essence en soi qui ne serait pas le fruit

d'une construction humaine. Cette perspective analytique amène donc ces chercheurs à scruter différents discours sur la Nature afin d'en dégager les tendances essentialistes et en comprendre les impacts dans l'organisation du monde social : « Much of the moral authority that has made environmentalism so compelling as a popular movement flows from its appeal to nature as a stable external source of nonhuman values against which human actions can be judged without much authority » (Cronon, 1995, p. 26). De leur côté, Macnaghten et Urry (1998) résument cette pensée en deux postulats : il n'y a pas *la* Nature mais plutôt *des* Natures ; la Nature n'est jamais séparée de la culture, et la compréhension de la première se fait toujours à partir du prisme de la deuxième.

Toutefois, si la culture peut déterminer le sens que prend la Nature d'un point de vue macro sociologique, ceci n'élimine pas la possibilité pour les acteurs sociaux de remettre en question cette signification dans leurs interrelations. Cronon (1995) suggère que la Nature peut être perçue comme un terrain de contestation, terrain sur lequel chacun défend sa vision de la Nature en fonction de ce qu'il croit juste et bon. La réalité matérielle de la Nature existe par-delà la perception que l'humain en fait mais sa manière de la décrire et de le comprendre est profondément liée à ses valeurs et ses croyances ; c'est par le biais de ses idées et de son imagination que le mot *Nature* prend forme. Conséquemment, le choc des différentes significations de la Nature engendre des conflits et des débats autour du sens que doit prendre la Nature. Pour Hajer : « Any understanding of the state of the natural (or indeed the social) environment is based on representations, and always implies a set of assumptions and (implicit) social choices that are mediated through an ensemble of specific discursive practices » (Hajer, 1995, p.17).

2.3 L'Histoire de la Nature : le sens de la Nature au fil du temps

« Parler de la Nature, quelle témérité ! »

(Weil, 1999, p. 11)

Après avoir abordé la Nature sous l'angle de la construction sociale et dans la perspective où nous désirons analyser le sens que prend la Nature dans le discours du guide, nous nous pencherons ici sur différentes visions que l'humanité a cultivées envers la Nature au cours de l'Histoire. Pour ce faire, nous survolerons une période s'échelonnant de la Grèce antique à nos jours. Puisque la Grèce antique est perçue comme le berceau de la civilisation occidentale et que les phénomènes touristiques qui nous intéressent ici en sont une expression toute récente, il nous semble intéressant de reculer dans le temps et d'y commencer notre voyage pour saisir la manière dont les Grecs concevaient la Nature. Ensuite, notre survol nous amènera à constater de quelle manière nous en sommes arrivés à notre compréhension contemporaine de la Nature, qui se veut ambivalente et parfois problématique, par l'étude du rapport que l'humain a entretenu face à la Nature au cours du Moyen-Âge, de la Renaissance et au fil de la Modernité. Cet exercice se veut inévitablement réducteur et ne nous permettra pas de décrire toute la richesse des conflits et des nuances reliant ou divisant les innombrables penseurs de chacune de ces périodes historiques. Néanmoins, il nous permettra de saisir les principales caractéristiques et la pensée dominante qui distinguent chacune de celles-ci à propos de leur conception de la Nature.

2.3.1 Remonter la rivière jusqu'aux Grecs

Tout d'abord, il importe de dire que les Grecs habitaient un cosmos, un monde dans lequel tous les éléments du monde matériel, vivants comme inertes, étaient liés ensemble et soumis aux mêmes lois, créant un ordre, un arrangement méthodique et

harmonieux (Noske, 1997). Les éléments de ce grand Tout, qu'Aristote nomma la Grande Chaîne des Êtres (Grenier, 2004), étaient catégorisés en fonction des caractéristiques qui les unissaient ou les différenciaient, étaient considérés comme des maillons distincts tout en demeurant unis dans une continuité sans fin de par leur existence terrestre. Aussi, chaque chose du monde occupait une place qui lui était naturelle et visait à conserver cette place afin de maintenir l'équilibre de l'ensemble dont elle faisait partie. Il est à noter que, parmi les éléments terrestres, la sphère humaine était considérée comme la partie la plus importante du grand Tout et ce, en étant toutefois soumise aux lois générales du cosmos. Pour Berman (1981), il n'y avait donc pas de division nette entre l'humain et le monde qui l'entourait au cours de cette période.

Par-delà les catégorisations du monde physique et étrangement aux yeux des modernes que nous sommes, l'ensemble des éléments matériels du cosmos participait à l'Esprit (*Mind*) de celui-ci. En effet, comme le démontre Collingwood (1945), le cosmos était à la fois *physis* et *anima*, à la fois matériel et esprit, vivant et intelligent. Cet Esprit de la Grande Chaîne des Êtres se voulait en mouvement perpétuel de par les déplacements des différentes âmes des éléments qui la composaient. C'est ce mouvement de l'Esprit du cosmos qui animait le monde physique, l'ordre de ce dernier pouvant alors être étudié. Dans cette perspective animiste, les objets de la Nature se comportaient pour des « raisons » qui leurs étaient propres : « If things fall to the ground it's because they seek their "natural place", the earth's center, and we can see why they would accelerate as they approach it. They are excited, they are coming home, and like us they speed up as they approach the last leg of the journey » (Berman, 1981, p. 37). C'est donc dire que les phénomènes du monde naturel ne se limitaient pas à leur aspect matériel selon les Grecs mais étaient toujours animés par un principe spirituel et essentiel qui reflétait l'action sacrée de l'Esprit du cosmos (Grenier, 2004) ; les Grecs vivaient une expérience panthéiste de la réalité, les dieux et esprits possédant un caractère immanent à la matière (Ganoczy, 1995). Ainsi, les

activités «intellectuelles» des animaux, des plantes, des minéraux, de l'air, de l'eau ou du feu, étaient à l'*Esprit* du cosmos ce que leurs corps individuels étaient au grand Corps matériel de ce dernier.

Nous remarquons, avec Collingwood (1945), que les Grecs de l'Antiquité ont fait une analogie entre la compréhension qu'ils avaient alors de leur propre condition humaine et le monde naturel dans lequel ils vivaient. Se voyant formés à la fois d'un corps et d'un esprit qui l'animait, ils ont alors établi un rapport de ressemblance entre ces deux composantes leur étant propres et le reste du monde, divisant ce dernier en corps (*physis*) et en esprit (*anima*). Cette analogie s'est par la suite établie en système de pensée, au fil des travaux des nombreux penseurs, et s'est transformée en métaphore utile à la connaissance du monde, de façon spéculative.

De fait, cette définition de la Nature impliquait une relation de l'humain à celle-ci qui apparaît mystérieuse aujourd'hui. À la fois *physis* et *anima rationalis*, possédant à la fois un corps et une forme d'esprit supérieure, l'humain se devait d'utiliser son propre esprit dans l'objectif de comprendre les buts et finalités de l'esprit de la Nature animée. Dans cette optique, il adoptait une attitude contemplative face aux phénomènes de la *physis*, afin de saisir l'*anima* du cosmos (Noske, 1997). Dès lors, la connaissance du monde ne relevait pas d'une action directe sur la Nature, action qui viserait à en faire l'expérimentation ou la transformation physique. À l'opposé d'une connaissance scientifique et technique de la Nature, les Grecs se limitaient à une activité de l'esprit, philosophique, afin de saisir, par la pensée, le *pourquoi* de l'Esprit du cosmos. En faisant des associations, des analogies et des métaphores entre les différents éléments du monde physique, ou en utilisant les mêmes procédés pour expliquer les comportements des humains dans le monde social, ils tentaient de découvrir le cosmos dans ses principes téléologiques (Berman, 1981).

En somme, puisque le monde physique était habité d'esprits qui amenaient chaque chose à y maintenir sa place naturelle ou à la regagner le plus vite possible, puisque que le cosmos se voulait en équilibre sacré, et puisque l'humain se voulait un des maillons de cette Grande Chaîne des Êtres dont il faisait partie, les Grecs de l'Antiquité croyaient qu'ils devaient interférer le moins possible dans cet ordre naturel et spirituel de la Nature, contraint par des préceptes moraux.

2.3.2 Dans le jardin de Dieu : la Nature moyenâgeuse

La vision de la Nature au Moyen Âge s'inscrit en ligne directe avec la pensée de la Grèce antique. Assurément, la Nature formait toujours une totalité dans laquelle les actions de chacun des éléments avaient des répercussions sur l'ensemble. Néanmoins, les penseurs de cette époque, dont l'illustre Saint-Thomas d'Aquin, avaient pour intention d'unir les écrits grecs à la doctrine judéo-chrétienne. Les animaux, les végétaux et l'ensemble des éléments matériels non humains (feu, minéraux, eau, air, etc.) faisaient encore partie de ce qui constituait anciennement le cosmos grec, mais sont venus s'y joindre progressivement différents éléments propres à la pensée judéo-chrétienne : les anges, l'enfer, le paradis et, bien-sûr, Dieu lui-même (Soper, 1995). Alors soumis et animés par l'Unique Maître de cette Grande Chaîne, par le Dieu Créateur, les éléments de la Nature se voyaient tout à coup dépourvus de l'intelligence propre que leur attribuait jadis la pensée animiste grecque : « Using this perspective, the Judeo-Christian traditions contributes to the desacralisation of nature » (Grenier, 2004, p. 100). Cette dernière obéissait toujours à des lois qui lui assuraient un ordre, divin cette fois, mais seul l'humain y possédait encore l'esprit et ce, en demeurant à tous coups dans un cosmos qui le dépassait : « Within this grand design people too had their precise and pre-ordained place in the scheme of things, a place distinct yet bounded and connected to that of nature » (Macnaghten et Urry, 1998, p. 9).

La division entre l'Humain et la Nature, introduite par les Grecs avec l'idée de la *physis*, s'accroissait donc ici, bien que modérément en comparaison aux changements qui suivront ultérieurement. Malgré tout, la Nature était bel et bien privée d'un esprit propre et du même coup, les êtres inanimés comme animés étaient relégués au rang de matière dont l'esprit provenait de Dieu. Cette division n'était cependant pas toujours très claire, car les animaux étaient jugés par moments pour leurs crimes, au même titre que les humains, alors qu'en d'autres occasions, ils étaient considérés comme de purs objets : « "Nature" is in this sense both that which we are not *and* that which we are within » (Soper, 1995, p. 21). De même, les divisions à l'intérieur même de la sphère humaine n'étaient pas bien nettes, les autorités ne s'entendant pas à savoir si les femmes possédaient ou non une âme, ces dernières étant plutôt associées au reste de la Création de par leur imprévisibilité (Noske, 1997).

C'est dire que malgré cette nouvelle hiérarchisation du monde, il n'en demeurait pas moins que ce dernier représentait toujours un mystère. L'humain, dans son désir de connaissance, devait lire la présence et la signification divine dans les moindres signes de son entourage. En ce sens, la Nature constituait le grand livre, aux côtés de la Bible, auquel les croyants s'abreuyaient de la signification de la vie par une « conscience participative »⁷ (Berman, 1981). C'est qu'encore une fois (comme à l'époque de la Grèce antique), et par résonances, associations et métaphores, les humains se comprenaient en saisissant le monde par une attitude empathique envers celui-ci dans laquelle les divisions corps/âme et raison/émotions, ne pouvaient faire de sens (Evernden, 1992). Assurément, la connaissance de la Nature procédait de l'être en entier. En ce sens, l'ordre de la Nature demeurait un mystère spirituel et son enquête se maintenait selon une forme d'investigation par l'esprit suite à son observation : «...the Scholastics inadvertently established the foundation for today's physical science in successfully arguing for *natural* philosophy, which insisted that

⁷ Traduction libre du concept de *participating consciousness*.

since God's mind was revealed in nature, the laws of nature (God, to the medieval mind) could be revealed by observation of the natural world » (Nothcutt et McCoy, 2004, p. 11).

Face à cette conception, comme nous le rappelle Evernden (1992), l'attitude contemplative demeurait en effet le moyen privilégié de comprendre le *pourquoi* des variabilités dans l'ordre divin du monde. Les humains se devaient d'importer la signification de l'extérieur, des objets du monde vers eux-mêmes, saisissaient les ressemblances qui les rapprochaient de la Nature et minimisaient ce qui les en séparait, et ce pour atteindre une fusion qui permettrait de tendre temporairement vers le mystère de Dieu. Temporairement, à n'en pas douter, puisque Dieu échappait constamment à l'humain et que l'accès à la Vérité constituait dans ce cas un jeu perpétuellement renouvelé d'interprétations par associations (Evernden, 1992). Conséquemment, cette posture épistémologique procurait à l'Église un pouvoir ultime, étant la mieux placée pour interpréter les signes de Dieu dans le monde naturel. Comme le précise Berman (1981), si le Moyen Âge avait l'inconvénient d'être très hermétique à tout changement et à toute pensée extérieure ou alternative, l'emprise de l'Église avait néanmoins l'avantage d'être rassurante psychologiquement pour les habitants car elle livrait des interprétations « toujours véridiques » sur la présence et la volonté de Dieu dans l'ordre du monde naturel et social.

Dans ces conditions et comme chez les Grecs, la science et la technique se voulaient toujours bien divisées. La première était réservée à l'élite alors que la deuxième, limitée et peu développée en raison du manque de connaissances, était dévalorisée et restait le lot des classes inférieures. Cet état de fait s'explique selon Macnaghten et Urry (1998) par la position ambiguë de l'humain face à la Nature, à la fois à l'intérieur et à l'extérieur de celle-ci, et par la morale religieuse qui limitait son action. Dans son désir de découvrir le monde, l'humain du Moyen Âge se devait de

respecter et de ne pas contrevenir à l'ordre divin, ce qui lui imposait certaines règles éthiques dans ses conduites face à la Nature. La réflexion pure constituait en ce sens un moyen sûr, contrairement à l'expérimentation ou la transformation matérielle. Ce qui était considéré comme de la «science» au Moyen Âge ne peut donc pas être associé à son acception moderne mais correspond plutôt à ce que nous considérons aujourd'hui comme de la philosophie.

Par-delà les nombreuses similitudes qui unissent le monde grec et le Moyen Âge, la pensée judéo-chrétienne a introduit quand même une nouvelle métaphore dans la relation de l'humain à la Nature, accentuant cette division. Tout comme l'humain y était le serviteur de Dieu et s'employait à l'étude du monde afin de dévoiler son mystère, la Nature, animée alors par l'Esprit divin, voyait en l'humain son maître, son gardien et se trouvait à son service dans ce travail d'interprétation. L'humain bien que toujours membre de la famille de la création, se voyait donc posséder un rôle particulier et un pouvoir accru face au reste de la création (Collingwood, 1945). Bientôt, ce pouvoir symbolique de l'humain sur la Nature lui permettrait de posséder un pouvoir matériel sur celle-ci. De fait, ayant été désacralisée, la Nature deviendra vite un réservoir de ressources qui seront exploitées pour le profit et le plaisir des humains plutôt que de constituer comme autrefois une communauté à laquelle ils appartenaient et envers laquelle ils avaient des obligations morales (Grenier, 2004).

2.3.3 La Renaissance et l'âge classique : la vision cartésienne de la Nature et sa mise à mort philosophique

C'est avec le développement des mathématiques, de la physique, de l'astronomie et de la logique que le rapport à la Nature s'est vu changé de manière drastique à partir du 15^e siècle. D'une part, certains scientifiques ont questionné en profondeur les fondements même de l'organisation du monde, amenant des explications qui ont bouleversé la compréhension que l'humain avait de celui-ci et de lui-même ; ici, nous n'avons qu'à penser aux travaux révolutionnaires de Galilée (1473-1543), de

Copernic (1564-1642) et de Newton (1643-1727). D'autre part, c'est via l'entremise des travaux de nombreux philosophes dont ceux de Francis Bacon (1561-1626) que seront remis en question les fondements mêmes qui prévalaient jusque-là dans la relation entre l'humain et la Nature (Wang, 2000). De plus, avec René Descartes (1596- 1650), une systématisation de la méthode scientifique verra le jour, constituant un moyen révolutionnaire de la connaissance du monde. L'ensemble de ces bouleversements dans le monde des idées, nous le nommerons *la vision technoscientifique de la Nature*. En plus de décrire cette vision, nous nous attarderons ici aux changements sociaux en profondeur qui en ont découlé.

Au cours de cette période, les premiers balbutiements de la division entre l'humain et la Nature, entamés au Moyen Âge, sont accentués par la séparation complète entre Dieu et le monde. Effectivement, Dieu n'anime plus de son esprit le monde des êtres et des choses. Précisément, Dieu a mis en place des lois et des mécanismes qui engendrent l'ordre du monde, et est maintenant placé à l'extérieur de celui-ci, au-dessus de lui, en l'observant sans y intervenir (Noske, 1997). À ce sujet, les écrits de Descartes joueront un rôle très important. De fait, la Nature y est dépeinte comme une machine qui fonctionne de façon analogue à une horloge, ayant été mise en marche par son créateur divin qui se contente de l'examiner de l'extérieur. De la vision d'un Dieu immanent à la Nature, on passe à la conception d'un Dieu transcendant.

À première vue, ce regard détaché de Dieu et la fin de son interventionnisme dans les choses du monde apparaissent comme illogiques : comment saisir l'existence d'un être suprême qui ne se trouverait nulle part ? Ceci s'explique de différentes façons. D'une part, les travaux de plusieurs scientifiques viennent remettre en question le pouvoir de l'Église à expliquer l'ordre du monde et des choses. De fait, celle-ci a de plus en plus de difficulté à interpréter de manière «véridique» certaines manifestations «divines» sur Terre, telles les catastrophes naturelles de l'ordre des maladies, des tremblements de terre ou des tempêtes (Grenier, 2004). D'autre part, en

acceptant que les scientifiques prennent de plus en plus de place et de poids dans l'explication de la Nature, l'Église catholique faisait contrepoids aux accusations d'ésotérisme que lui lançait l'Église protestante à l'époque. Aussi, par ce geste, elle condamnait officiellement l'engouement montant pour l'alchimie et les croyances ésotériques, ces dernières menaçant elles aussi le pouvoir de l'Église catholique au même titre que l'Église protestante (Berman, 1981). Décision politique, donc, qui permet le développement de la science comme projet neutre.

Cette absence de Dieu du monde matériel a pour conséquence directe que le milieu dans lequel vit l'être humain est réduit à l'état de matière morte. Puisque les scientifiques rejettent la croyance précédente voulant que la Nature soit un organisme pourvu d'intelligence et de vie, animé par Dieu, il appert qu'il n'y a pas de manière rationnelle dans l'ordre du monde, celui-ci ne pouvant pas s'ordonner lui-même par un quelconque Esprit (Collingwood, 1945). Pour la première fois dans son aventure sur la Terre, l'humain ne fait plus partie d'un cosmos, d'un monde naturel sacré. Au contraire, la Grande Chaîne des Êtres de jadis semble brisée, le monde étant maintenant considéré comme une collection d'entités séparées, indépendantes les unes des autres, qui n'interagissent qu'en fonction de lois fixes et de façon déconnectée (Grenier, 2004). Pour Berman (1981), le monde se voit alors tout simplement désenchanté.

Parallèlement, le développement de la science, endossé par l'Église, donne à l'humain un tout nouveau visage. Si Dieu devient un observateur externe au monde et n'en fait plus partie, si la Nature n'est plus animée de l'Esprit comme jadis mais constitue au contraire un gigantesque bassin d'objets sans âme, tous les droits sont maintenant permis au seul représentant de Dieu sur terre : l'humain. Ainsi, les limites de jadis en ce qui concerne le rapport à la Nature sont levées, pour autant que les travaux des scientifiques se contentent de préoccupations physiques et matérielles et qu'ils laissent à l'Église le soin des choses de l'esprit (Grenier, 2004). En s'attardant

au *comment*, la fusion de la science et de la technique devient chose possible et même souhaitable, afin non pas de contempler le monde, mais bien de l'expliquer, de le prédire et ainsi de contrôler ses comportements : « Nous assistons à la naissance d'une attitude ou mentalité scientifique qui non seulement s'oppose à toute forme de révélation mais qui cherche à s'y substituer » (Scott, 1998 : sans pagination). En effet, avec Francis Bacon se développe l'idée que l'application des connaissances sur la Nature pourrait bénéficier au bien-être matériel de l'être humain. De la sorte, contrôler la Nature permettrait de créer sur Terre le Jardin d'Éden biblique. Par le fait même, l'imprévisibilité de la Nature devait être enrayée et la contemplation de naguère s'avérait une méthode désuète.

Du coup, la question du *pourquoi* du monde qui stimulait jusqu'alors les penseurs fera place au *comment* du fonctionnement de la Nature. La recherche de la finalité de l'ordre n'a soudainement plus de sens, les scientifiques s'occupant préférentiellement de la mécanique interne et des causes du déroulement des choses, suite à l'invitation convaincante de Descartes. Il s'en suit que les questionnements téléologiques et moraux se voient devenir la chasse gardée des hommes de l'Église et des philosophes (Evernden, 1992). D'ailleurs, à cette époque, ces derniers accorderont toujours à Dieu une place privilégiée afin d'apaiser l'Église et de s'attirer ses faveurs (Noske, 1997).

L'abstraction de la Nature est la première étape du projet de contrôle de la Nature. Elle est maintenant vue comme objective, comme tout ce qui est dénué de subjectivité et de présence humaine. Alors que jusque-là, les humains cherchaient des résonances entre leur propre condition (corps, esprit et émotions confondus) et le monde extérieur, alors que leur existence prenait sens par une attitude empathique, les voilà devant un monde vide de signification qui ne peut être saisi que par une attitude de détachement, à l'aide de cet outil puissant que sont les mathématiques (Evernden, 1992). Cette nouvelle posture épistémologique, que Berman (1981) qualifie de

« conscience non participative »⁸, fonctionne par un mode de raisonnement critique et par la pensée rationnelle dans lesquels les émotions n'ont plus leur place. Élaborée en système mathématique, en ensemble de forces et de lois établies à l'origine par Dieu, la Nature est dépourvue de sens immanent.

Non seulement l'humain refuse-t-il maintenant un sens externe au monde qui l'entoure, non seulement a-t-il devant lui une Nature morte, mais encore, le langage mathématique se présente comme la seule lecture possible de la Nature et ce, en raison de sa forme objective prétendument privée de subjectivité. Cependant, comme le souligne Evernden, : « Our assumptions are most boldly revealed when we don't even realize we are using them, and for us the realm of nature is populated by literal, not symbolic, objects » (Evernden, 1992, p. 63). Voilà tout le contrôle du projet scientifique initié au cours de la Renaissance : priver (car il y a seulement « se dénuer » dans dictionnaire) la Nature de sens propre et lui appliquer un sens exclusif, humain, qui se voudrait l'unique Vérité. Conséquemment, les seules vérités valables concernant la Nature doivent se traduire par ce langage mathématique ou par un souci d'objectivité et de distanciation et ce, dans tous les domaines confondus. Dans cet esprit, souligne Evernden (1992), la Renaissance artistique se donnera comme mission elle aussi de *représenter* objectivement sur un tableau une réalité perçue dans le monde extérieur ; ainsi naîtra le paysage, les lois de la mathématique et de la géométrie étant importées en peinture. C'est que :

Dans le mécanisme, on est fasciné par l'ordre des choses, par les forces agissant d'une chose vers une autre, en ne regardant pas la vision d'ensemble. Les projections géométriques doivent être prises comme absolues et laissent peu de place au changement. Dans la conception physicaliste de l'univers, le déterminisme s'exerce de proche en proche, selon le réseau des causes et des effets ; l'action à distance n'est pas possible ; les relations du mécanisme séparent les termes qu'elles unissent (Gusdorf, 1993, p. 437).

⁸ Traduction libre de non-participating consciousness.

Mise à mort d'une méthode de connaissance basée sur la métaphore afin de dévoiler le monde, certes. Explication de la mécanique de la Nature plutôt que compréhension de sa finalité, par la raison plutôt que par les émotions, certes. Mais lorsque l'on regarde de façon macroscopique, nous réalisons que l'humain de la Renaissance et de l'âge classique procède encore une fois à une compréhension analogique de la Nature. Tel qu'il réussit lui-même à faire des progrès techniques par l'invention de différentes machines (moulin à vent, horloge, poulie, brouette, etc.), il fait une liaison entre sa propre situation et l'ordre de la Nature (Colligwood, 1945). En effet, sous le regard d'un Dieu distant, la Nature est maintenant considérée comme une simple machine, conçue comme un objet dépourvu de pouvoir sacré, et l'action de l'humain sur elle semble alors ne plus poser de problème éthique comme auparavant. Possédant maintenant des fondements philosophiques justifiant un nouveau rapport à la Nature, l'humain moderne allait développer de nouveaux principes sur ces bases solides et ce, tout en les appliquant de façon concrète sur le monde naturel qui l'entourait.

2.3.4 La modernité : l'asservissement de la Nature

La modernité est le résultat de cette nouvelle conception philosophique que constitue ce que nous avons nommé la *vision technoscientifique de la Nature*. Plus précisément, la modernité forme la période au cours de laquelle cette vision s'imposera comme socle de la civilisation occidentale, du point de vue de son développement scientifique et technique. S'il est possible de situer le début de cette époque approximativement vers 1750, en Angleterre, Grenier (2004) nous rappelle que les périodes historiques ne sont pas tant une question de dates que de changements technologiques et/ou philosophiques importants. Nous survolerons deux éléments essentiels à la compréhension de la modernité, la révolution industrielle et les Lumières, pour ensuite nous attarder au mouvement de contestation que représente le Romantisme. Enfin, nous tenterons de dégager notre conception contemporaine de la Nature dans laquelle s'inscrivent les discours des guides qui œuvrent dans le contexte du tourisme Nature.

2.3.4.1 La révolution industrielle et la vision utilitariste

Le 18^e siècle européen se voit le lieu de profondes transformations sociales qui ont eu un impact direct sur la relation à la Nature. C'est que la vision mécaniste de la Nature, par-delà les croyances qu'elle sous-tend et la vision du monde qu'elle propose, permettait tout à coup à la nouvelle bourgeoisie naissante d'accomplir ce qu'elle désirait : faire du profit (Berman, 1981). Si la Renaissance avait déjà vu apparaître ses premiers riches, l'argent permettant soudainement le salut qu'offrait jusqu'alors le christianisme, c'est grâce à l'invention de la machine à vapeur en Angleterre (vers 1750) que la production, jusque-là artisanale, se verra accrue drastiquement. Ce nouveau type de production engendre le passage d'une société féodale à une société organisée autour du travail et de sa division, et basée sur des échanges de biens et de services. La révolution scientifique, amorcée sous la Renaissance, se met alors au service de la technique et permet l'accumulation de richesses jusque-là inégalées, la révolution industrielle étant le lieu de l'essor marqué du capitalisme de type laisser-faire (Grenier, 2004).

Cette croissance est d'ailleurs sous-tendue et légitimée par le développement concomitant du discours théorique des économistes utilitaires, nous rappellent Macnaghten et Urry (1998), pour qui les rapports humains sont maintenant traduits en termes de marché fonctionnant sur les lois mécaniques de la Nature. En effet, l'application du modèle mécanique de Descartes à l'analyse économique est venue bouleverser la manière dont les êtres humains commerçaient jusqu'alors. De fait, les échanges économiques étaient compris jusqu'au 18^e siècle comme des contrats ou des ententes conclus entre deux êtres humains faisant partie d'un monde naturel, concret. Or au contraire, nous dit Noske (1997), avec la création d'un marché abstrait, les valeurs ne sont plus fixes dans un contrat entre personnes mais fluctuent plutôt en fonction des opérations impersonnelles dans ce marché. Conséquemment, la terre n'est plus conçue uniquement sous sa forme matérielle mais devient aussi quelque chose d'achetable de façon abstraite. L'exploitation des plus pauvres par les plus

riches devient aussi possible et les besoins illimités de l'humain justifient ainsi l'usage de ce qui est maintenant considéré comme des *ressources naturelles*, permet une exploitation effrénée d'une Nature désacralisée et dépossédée de sens immanent et ce, au profit de l'idéologie bourgeoise : « In early modernity, nature was no longer a primarily religious but became a primarily scientific or primarily economic requirement » (Luhmann, 1989, p. 97). Aussi, nous dit Grenier (2004), cette perspective économique de la Nature a ouvert la porte à son exploitation sans limites outre-mer, les empires extirpant les ressources de leurs colonies au profit des métropoles.

Ainsi, selon Wang (2000), cette vision utilitariste amène les humains à favoriser le développement d'une civilisation commerciale et industrielle dont la foi se fonde sur la science, les machines et les inventions de toutes sortes. Le progrès apparaît alors possible et souhaitable tout comme l'accès au confort via l'accumulation du profit et du pouvoir. Conséquemment, l'utilisation de la Nature s'est intensifiée durant cette période afin d'en tirer les diverses ressources économiques nécessaires à la production puis à la consommation. En somme, face à l'ancienne vision sacrée de la Nature, celle-ci se voit maintenant réduite à l'état de commodité exploitable de façon illimitée pour que l'être humain puisse satisfaire ses besoins matériels. Dans les faits toutefois, ce ne sont que certaines classes d'êtres humains qui pourront satisfaire leurs besoins, qui pourront accumuler profit et pouvoir, engendrant des inégalités économiques et des problèmes sociaux endémiques qui auront tôt fait de soulever des contestations virulentes. Aussi, la Nature se voit de plus en plus altérée par l'action des machines et les dettes amènent de plus en plus de gens à aller travailler dans les usines et à vivre dans les villes, les coupant par le fait même de la relation directe qu'ils avaient jadis à la Nature via le travail de la terre (Noske, 1997).

2.3.4.2 Les Lumières et l'opposition Nature/Culture

Simultanément à l'exploitation de la Nature entamée sous la révolution industrielle, c'est aussi au 18^e siècle que se systématisera la division entre la Nature et l'esprit développée par Descartes plus d'un siècle plus tôt. C'est lors de cette époque qui a vu passer un lot impressionnant de scientifiques et de philosophes, et que l'on nomme Les Lumières (1715-1815), que s'élaborent les concepts de Culture et d'humanisme. Chasse gardée formée de l'ensemble des propriétés exclusives aux sujets humains, ces concepts sont développés en opposition à l'objet que constitue maintenant la Nature, lui sont *contraires* et *antithétiques* (Ganoczy, 1995). Avec le développement accéléré de la technique, l'humain en vient ainsi à se créer symboliquement une deuxième Nature à laquelle lui seul peut avoir accès et se référer à sa guise, un système de référence indépendant de l'environnement naturel : la Culture (Wang, 2000). Également, tel que nous le fait remarquer Evernden (1992), pour que l'humanisme apparaisse il fallait qu'il y ait un humain, et donc qu'il se dégage totalement de la Nature pour que celle-ci soit soumise à ses règles et à ses lois. Cette coupure conceptuelle entre la Nature et la Culture viendra donc diviser systématiquement l'humain et le reste du monde naturel, les polarisera, l'humain n'envisageant plus la Nature qu'en référence à ce qui est externe à la Culture. Ainsi, le développement des centres urbains aidant, la Nature deviendra de plus en plus considérée comme ce qui est *sauvage* et *lointain*, comme ce qui n'a jamais été altéré par l'intervention humaine. Par conséquent, les habitants des villes ne se considèrent plus comme faisant partie de la Nature, les villes constituant l'achèvement le plus complet du développement de la culture technique (Wang, 2000). L'idée que l'humain fasse partie d'un cosmos apparaît donc ici comme une chimère.

Afin de s'assurer une connaissance de cette Nature objective, la subjectivité humaine, les sentiments, les émotions et les valeurs envers la Nature apparaissent encore plus comme une pollution du monde physique. Préférentiellement, au cours de cette période, c'est par le développement accru de la pensée rationnelle et de la science positiviste,

dite libre de jugement de valeurs, que l'humain arrivera à expliquer et prédire le monde de plus en plus, tout comme il réussira inévitablement à s'expliquer lui-même, se réduisant à un objet de connaissance : «Tôt ou tard toute activité humaine sera justiciable du libre examen de la raison, seul arbitre universel, et recevra indispensablement son «explication raisonnée» » (Scott, 1998 : sans pagination). C'est que le projet de conquête de la Nature se sécularise de plus en plus. D'évidence, la chute drastique du pouvoir de l'Église contribue à cette laïcisation de la pensée et ce, suite aux nombreuses révolutions politiques au cours desquelles elle voit ses alliés des régimes monarchiques se faire remplacer par des démocraties naissantes (Noske, 1991). En fait, les penseurs des Lumières se dressent systématiquement contre le pouvoir de l'Église :

Bien plus, cette haine de la religion s'étendit de façon très naturelle et logique à tout ce qui peut être objet d'enthousiasme et condamna l'imagination et le sentiment, la morale et l'amour de l'art, l'avenir et le passé ; on en vint à placer tout naturellement l'homme au sommet de l'échelle des êtres et à faire de la musique éternelle et inépuisable de l'univers le tic-tac monotone d'un immense moulin, mû et porté par le torrent du hasard, un moulin en soi, sans architecte ni meunier, un véritable *perpetuum mobile*, un moulin qui se moule soi-même (Novalis dans Gusdorf, 1993, p. 175).

Dieu n'étant définitivement plus la mesure de toutes choses, dans la pensée comme dans l'exercice du pouvoir, c'est l'humain lui-même et par lui-même qui le devient grâce à l'utilisation de sa raison objective et ce, afin de déterminer lui-même sa position, ses aspirations futures et ses propres fins dans cet univers : « In modernity, problems are solved by reasoning and scientific laws [...] If humans solved their problems through scientific thinking, the place of God and spirituality in this new modern world was also bound to shrink » (Grenier, 2004, p. 29). Cependant, si l'Église n'a plus l'autorité de jadis pour expliquer le *pourquoi* monde, ce sont les philosophes qui prendront avec l'avènement des Lumières.

De fait, la division entre scientifiques et philosophes entamée à la Renaissance semble s'accroître davantage ici. Tel que nous le fait remarquer Berman (1981), d'un côté, la majorité des scientifiques ne se demandent plus «*est-ce bon ?*», les réponses à de telles questions représentant inévitablement des jugements de valeurs, mais s'interrogent plutôt afin de savoir «*est-ce que ça fonctionne ?*». Ainsi, chaque fois qu'une théorie, une expérimentation, un système technique ou une machine *fonctionne*, ces découvertes scientifiques et techniques apparaissent aussitôt synonymes de progrès, semblent d'emblée garantes d'un avenir toujours meilleur.

De leur côté, les philosophes sont divisés en regard de cette nouvelle relation à la Nature. De fait et contrairement aux scientifiques, plusieurs se questionnent systématiquement sur la finalité de l'existence et plus particulièrement sur le sens que doit prendre la vie en société. D'une part, un Hobbes (1588-1679) voit la Nature comme dangereuse, inhospitalière et impropre à la vie humaine, légitimant du même coup le projet de mainmise à son égard et de développement de la Culture via la science et la technique. Ainsi, certains voient dans la Culture un moyen de pallier aux manques ou aux mauvais côtés de la Nature, à son aspect barbare et injuste, la Culture représentant ici l'achèvement de l'humain, le progrès sur la Nature (Macnaghten et Urry, 1998). D'autre part, Locke (1632-1704) et Rousseau (1712-1778) considèrent que le fait d'être en contact avec la Nature permet au contraire un état de sociabilité bienfaiteur pour le devenir commun. La Nature est alors vue comme un moyen de retourner à quelque chose d'essentiel que la Culture a perverti, représente la source morale du Bien comme solution aux multiples maux engendrés par la Culture, source du mal. Dans cette dernière vision, la Culture n'apparaît plus comme une victoire sur la Nature mais plutôt comme un regret de la Nature (Soper, 1995). Le *bon sauvage* de Rousseau témoigne d'ailleurs de cette admiration pour le monde naturel et aura tôt fait de susciter de vives contestations face à la vision utilitariste de la Nature que proposait jusqu'alors la modernité. Ainsi, tout en faisant partie des Lumières, Rousseau sera considéré comme le père du Romantisme.

2.3.4.3 Le Romantisme et le retour à la Nature

Le Romantisme est un mouvement qui a pris forme dans de nombreux pays d'Europe et y a atteint son apogée entre 1785 et 1830 environ, pour ensuite se transporter sur le continent américain⁹ (Grenier, 2004). Il se veut «...le dernier mouvement à définir un mode de vie et à englober philosophie, littérature, l'art, la science et la musique » (Cornu, sans date : sans pagination) et constitue ainsi autant une nouvelle expression artistique qu'une nouvelle manière de penser. Si le mouvement romantique n'a pas réussi à s'imposer comme culture dominante, tant en ce qui a trait à ses aspirations face au monde social que naturel, il propose un nouveau rapport au monde qui «...commence véritablement à se manifester à partir du second tiers du XVIII^e siècle » (Gengembre, 1995, p. 10), pour ensuite s'effacer tranquillement au cours du 20^e siècle.

Le Romantisme se veut un terme vague et difficile à définir. De fait, il a pris moult formes dans les nombreux pays d'Europe et d'Amérique où il s'est manifesté et ce, à la lumière des conditions sociales et politiques particulières de ces pays. Pourtant, un certain nombre de caractéristiques communes peuvent être dégagées afin de le définir. Pour Wang (2000), il peut être compris comme une réaction culturelle négative en opposition à l'âge de la machine. Plus précisément, c'est vis-à-vis l'organisation de la vie sociale en tant que machine et contre les conséquences qui en découlent que se dressent les romantiques (Grenier, 2004). Ainsi, le Romantisme s'oppose ouvertement et vigoureusement au rationalisme défendu au siècle des Lumières. C'est que la raison, y ayant été systématisée comme la mesure de toutes choses, apparaît maintenant aux yeux des romantiques comme la grande coupable des

⁹ C'est via le développement et l'engouement pour le Transcendentalisme que le Romantisme s'est manifesté aux États-Unis, à partir des années 1830. Parmi les plus célèbres représentants du Transcendentalisme, soulignons l'importance de Ralf Waldo Emerson, David Thoreau et John Muir. Pour plus de détails : FENELL, David A. *Deep Ecotourism : Seeking Theoretical and Practical Reverence*, p. 109-120 dans SINGH, T.V. (Éd.) *New Horizons in Tourism. Strange experiences and stranger practices*. (Cambridge : CABI Publishing, 2004), 221 p.

problèmes encourus par le développement de la culture technoscientifique. Bien que la raison avait effectivement permis de se sortir du dogmatisme, des superstitions et des promesses d'un bonheur futur dans un au-delà céleste, elle déçoit au sujet du bonheur terrestre qui ne semble pas s'installer assez rapidement (Lewi, 1992). Pour retrouver l'essence perdue du monde sous les Lumières, les romantiques militeront pour le retour de la conscience via la passion, les sentiments et l'imagination. Du coup, ils défendent une idée de la Nature, un mode de connaissance et une relation à celle-ci qui se veulent radicalement différents de ceux de leurs prédécesseurs.

Jusqu'à la fin du 18^e siècle, nous dit Cronon (1995), la Nature sauvage (*wilderness*) signifiait *désertée, désolée, stérile, gaspillage, perte, déchet*, était associée à la *terreur*, à l'*égarement*, à la *peur*. La Nature sauvage, désordonnée, se voulait l'antithèse de l'harmonie entre l'humain et la Nature, idéalisée dans le mythe du jardin d'Éden. Bien que les humains puissent être attirés par cette Nature sauvage, leurs désirs de rapprochement envers elle étaient réprimés face aux craintes que suscitait son caractère incontrôlable (Wang, 2000). Toutefois, les changements encourus au cours du 18^e siècle ont vite fait de changer la donne. Avec le succès grandissant du projet initié par Francis Bacon, visant à contrôler et à dominer la Nature afin de servir les intérêts humains et pour leur assurer une sécurité ontologique, les peurs de jadis face à la Nature sauvage s'effacent. Pourtant, le développement des villes apparaît bien différent de l'Éden promis. Si le commerce s'y développe rapidement, les inégalités sociales et économiques ainsi que la vie artificielle, pernicieuse et corruptrice qui s'y déroulent amènent de plus en plus de gens à perdre la foi dans l'idée du progrès tant défendue sous les Lumières (Gengembre, 1995).

Ainsi, la division Nature/Culture qui avait été systématisée au 18^e siècle se trouve radicalisée sous le Romantisme, le rejet des valeurs rationnelles engendrant cette fois un renversement complet puisque les romantiques privilégient maintenant la Nature

au détriment de la Culture. Conséquemment, la ville, achèvement et temple de la Culture, représente maintenant la source du Mal et de l'impureté. À l'opposé, la Nature sauvage, véritable refuge, fournit sa paix, son silence et ses beautés aux humains et représente ainsi le Bien et la pureté (Eder, 1996).

Si le projet scientifique avait tenté précédemment de réduire la Nature à l'état de matière morte et objective, dans laquelle ni Dieu ni démon n'avaient sa place, les croyances plus anciennes d'une Nature animée redeviennent subitement plus répandues, le démon étant maintenant associé à la ville et la Nature sauvage devenant la cathédrale de Dieu. À ce sujet, il semble, selon Couprie (1985), qu'il n'y avait pas consensus chez de nombreux romantiques célèbres. Si un Rousseau tente de fournir des descriptions les plus exactes possibles à propos de ses observations de la Nature, évitant tout recours au merveilleux, il n'en demeure pas moins pour lui que la beauté et la complexité du monde fournissent la preuve d'une création divine. Pour sa part, Musset considère que la Nature constitue l'incarnation même de la Divinité, s'inscrivant en ligne directe avec le panthéisme grec pour lequel la forme matérielle de la Nature et l'*Esprit* ne faisaient qu'un.

C'est que les croyances communes et les dogmes d'autrefois sont maintenant délaissés au profit d'une relation directe et immédiate à Dieu, fruit d'une interprétation personnelle et laissant place à une multitude de formes de croyances. Néanmoins : « Quelles que soient leurs convictions religieuses, presque tous les poètes romantiques confèrent à la nature un rôle mystique. Qu'elle manifeste la puissance et la gloire d'un Dieu Créateur ou qu'elle se confonde avec la divinité elle-même, elle incite à une réflexion sur le mystère du monde » (Couprie, 1985, p. 38). Pour d'autres romantiques, ce mystère prendra forme dans la croyance en une Nature non pas animée par Dieu mais plutôt par des forces occultes et surnaturelles, engendrant le retour d'une Nature fantastique et enchantée. Par-delà les différentes interprétations des sources de cette Nature animée, il n'en demeure pas

moins qu'elle représente le lieu où les romantiques tenteront de retrouver le sens de la totalité du monde ainsi que le plein sentiment de leur être.

Cette réflexion sur le mystère du monde est loin de demeurer la chasse gardée des poètes ou des philosophes. Il apparaît plutôt que les romantiques rejettent les frontières entre science et philosophie qui furent établies et solidifiées au cours des derniers siècles. De fait, certains scientifiques romantiques se donneront pour projet de rétablir les aspects essentiels et organiques de la vie qui, selon eux, ont été supprimés de façon intentionnelle dans la vision mécaniste de la science et du développement de la technique (Wang, 2000). Contre la métaphore de la Nature en tant qu'horloge et afin de contrer le désenchantement et l'éclatement du monde, les scientifiques romantiques proposeront l'image de la Nature en tant qu'organisme. Utiliser l'entendement apparaît alors une vision beaucoup trop étroite et vaine afin de saisir la totalité de ce que se veut la Nature puisque cette dernière ne peut être réduite et appréhendée de façon totalement objective et détachée. Conséquemment, les savants romantiques ne célèbrent pas, à l'instar de Galilée et Newton, le triomphe de la connaissance physico-mathématique.

Au contraire, nous dit Gusdorf (1993), l'épistémologie romantique, qui porte le nom de *philosophie naturelle*, reconnaît et redonne toute sa place à la subjectivité dans le processus de connaissance. En accord avec les propositions de nombreux philosophes de l'époque, les scientifiques romantiques croient que tout savoir humain sur la Nature est considéré comme analogie entre le monde de l'humain et le monde naturel. Une projection, donc, de l'intérieur sur l'extérieur, une résonance, de l'extérieur vers l'intérieur :

...l'homme n'est pas maître d'un savoir qui trouverait en lui son origine et sa fin ; la conscience humaine, organe de l'organisme universel, est traversée par des influx de sens, dont elle se fait l'interprète, sans être capable de les déchiffrer parfaitement ; ces significations, venues d'ailleurs et qui vont vers ailleurs, peuvent prendre forme de poésie ou de théorie

scientifique. Le discours humain demeure ouvert, comme une configuration symbolique de l'immensité (Gusdorf, 1993, p. 438).

En résumé, c'est une connaissance de la Nature via un retour à la métaphore et à l'interprétation des signes que propose le Romantisme, à l'instar de la Grèce antique et du Moyen-Âge. Conséquemment, selon Gengembre (1995), c'est aussi bien le scientifique, le philosophe, le prêtre ou le poète qui peut arriver, chacun à sa façon, à interpréter la présence du Tout dans chacune de ses parties. Dans cette vision, la sensibilité donne accès à une authenticité supérieure à l'entendement.

Ce grand retour des métaphores et des analogies pour comprendre le monde naturel a ainsi conféré à l'imagination une place essentielle qu'elle avait perdue au XVII^e siècle (Scoot, 1998). Car la vérité n'apparaît plus comme étant fixe et objective aux yeux des romantiques mais plutôt comme le fruit d'un processus intuitif d'interprétation sans fin. Dans ce travail herméneutique, le savant, l'artiste ou le croyant vise à saisir les sympathies et les correspondances des différentes parties de la totalité du monde, afin d'en saisir l'essence unitaire :

La substance apparaît déjà comme émergeant d'une profondeur insondable dans les plantes ; dans chaque fleur qui étale ses pétales, on croit appréhender le principe non d'une seule chose, mais d'une multitude de choses, jusqu'à ce que, hypostasiée dans l'organisme animal, l'essence, qui était d'abord si profonde et si lointaine, finisse par se rapprocher et ouvrir, pour ainsi dire, devant le spectateur ses yeux pleins de signification. [...] Car la Nature ne nous parle pas que pour autant que nous restons nous-mêmes muets (Jankévélitch dans Gusdorf, 1993, p. 421).

S'il s'agit de demeurer muet afin de connaître la Nature, les romantiques suivront alors les traces de Rousseau et de Châteaubriant pour qui, nous dit Courpie (1985), toute connaissance rime nécessairement avec solitude. C'est seul devant la Nature que le Romantique saisit le monde tout en tentant d'y trouver des résonances avec ses états d'âme et ses sentiments intérieurs. Ainsi, seul avec lui-même, le Romantique peut contempler la Nature plutôt que de se limiter à l'admirer : «La démarche

contemplative, plus mystique, consiste à tenter de s'intégrer au paysage que l'on admire, à se fondre en lui pour en sentir fortement la respiration, la vie » (Lewi, 1992, p. 11).

Ce désir de solitude témoigne d'ailleurs du rejet de l'universalité des normes et des concepts que proposaient auparavant les Lumières ainsi que du sentiment de déception, de désillusion et de contestation du monde social qui habite les romantiques. En effet, déçus par le projet de société raisonnable des Lumières dans lequel chaque citoyen devait s'inscrire, chacun à sa place à la façon des pièces d'une grande machine, ils chercheront maintenant à exprimer les passions, les rêves et l'imagination qui les habitent. Tout à coup, le bonheur passe par l'individu, seul (Lewi, 1992). Pour oublier leur désarroi existentiel et pour échapper à leur propre société, ils seront attirés par l'exotisme des lieux lointains et des cultures étrangères, voyageant seuls à la découverte de l'Autre (Gengembre, 1995). Aussi, pour lutter contre ce *mal du siècle* qui les trouble et pour célébrer les sentiments qui les habitent, les romantiques désireront vivre pleinement, intimement et personnellement leur relation à la Nature qui sera à la fois connaissance du monde et connaissance du soi naissant.

Selon Couprie (1985), les romantiques se réfugient dans la Nature car celle-ci représente un grand miroir dans lequel ils tentent de trouver le reflet de leur sensibilité ou dans lequel les artistes puisent leur inspiration. Véritable appel à la création, la Nature cesse d'être un simple décor, se voulant parfois consolatrice et protectrice telle une confidente, parfois cruelle, âpre et redoutable. En ce sens, la nature appelle à des attitudes de respect, de déférence, d'admiration et de crainte (Gadbois, Gravel, Paquin et Reny, 1997). Pour Wang (2000), cette relation complexe à la Nature se résume dans un sentiment issu justement du Romantisme : le sublime. Seul devant le spectacle grandiose d'une Nature intense, loin des manifestations de la culture technoscientifique, l'humain a le sentiment d'entrer en contact direct avec

Dieu et se sent dépassé par la création, se sent insignifiant face aux forces de cette Nature sauvage, se considérant soudainement mortel.

Ce désir de solitude en Nature ou à l'étranger est corollaire à une exaltation du moi jusque-là inconnue et à un encensement de la subjectivité qui n'auront pas que des bienfaits. Premièrement, puisque l'expression de la sentimentalité se veut à la fois une expansion joyeuse et une souffrance, «[a]u point même où l'âme peut éprouver du plaisir à se sentir malheureuse » (Gengembre, 1995, p. 11), elle contribue à l'anarchie des sentiments et au maintien du *mal du siècle*. Deuxièmement, nous dit Lewi (1992), les romantiques croient que leurs propres désirs individuels sont le reflet de la nature du monde extérieur, leur mode de connaissance se fondant sur les résonances entre leur propre monde intérieur et le monde extérieur. De ce fait, la raison et les normes universelles présentées sous les Lumières se voulaient non seulement rejetées mais de plus, aucune contrainte extérieure ne semblait valable et digne d'être acceptée. Aussi, les désirs individuels devenaient soudainement la mesure de toutes choses, le moi atteignant une conception quasi divine et chacun devenant son propre maître. Troisièmement, selon Wang (1995), cette attitude de rejet systématique de tout ce qui provenait des Lumières se voulait erronée. Selon l'auteur, les romantiques n'ont pas su départager d'une part les éléments contribuant à la détérioration de la vie sociale et de la Nature et, d'autre part, les normes et les concepts des Lumières qui favorisaient leur amélioration. Par suite, la posture radicale romantique se voulait davantage un mouvement de fuite qu'un mouvement afin d'améliorer la vie sociale et le rapport à la Nature.

Pour conclure, si le Romantisme propose au cours du 19^e siècle un retour à la Nature via une manière de connaître fondée sur le sentiment, via l'imagination et la métaphore, il n'arrivera pas à s'imposer comme une épistémologie suffisante afin de remplacer la vision dominante de la Nature, technoscientifique, fondée sur la raison : « Jusqu'au milieu du siècle cette raison raisonnante triomphe et atteint même un

prestige qu'en réalité elle a rarement perdu depuis. Le rêve cartésien d'une description mathématique de la réalité persistera encore au dix-neuvième et bien au-delà » (Scott, 1998 : sans pagination). Néanmoins, certaines idées avancées sous le Romantisme n'ont jamais complètement disparu et continuent certainement d'influencer la manière de concevoir la Nature de nos jours ; nous n'avons qu'à penser à l'influence de ce courant sur notre engouement contemporain pour le tourisme en Nature.

2.3.4.4 Un petit saut du côté de Darwin

Il nous est impossible d'aborder les conceptions occidentales de la Nature sans s'attarder, aussi brièvement cela soit-il, à l'impact de la théorie de l'évolution de Darwin. Si une toute nouvelle idée de la Nature fût alors proposée, il semble bien que les nombreuses interprétations successives de cette théorie ont eu tendance à l'inscrire dans la lignée de la vision technoscientifique de la Nature.

Tout premièrement, Grenier (2004) vient nous rappeler que la deuxième révolution scientifique initiée par la théorie de l'évolution (proposée par Darwin en 1859) viendra complètement s'opposer à la vision mécaniste et utilitaire de la Nature héritée de la première révolution scientifique. En effet, la Nature n'y apparaissait plus comme une simple ressource au profit de l'humain, la créature spéciale de Dieu, et n'y était plus comparée à une horloge qui fonctionnait sur un modèle mécanique. Au contraire, la théorie de l'évolution pose l'environnement naturel comme un élément essentiel du développement et de la survie des espèces. De ce fait, la Nature redevient la somme de ses parties et un Tout en interaction, retrouve son titre d'organisme, confirmant en ce sens la *philosophie naturelle* romantique. Malgré tout, il semble que la vision cartésienne de la Nature l'emportera à ce sujet sur la vision darwinnienne : « If human and nature were 'biologically' connected, they would remain, however, separated at least within the human mind in the western culture » (Grenier, 2004, p. 103).

Il semble en effet que ce ne soit pas cette conception de la Nature comme totalité qui ait su s'imprégner dans la conscience occidentale. Néanmoins, cette dernière sera marquée de façon indélébile par l'aspect évolutif de la théorie darwinienne. De façon plus précise, Collingwood (1945) nous rappelle qu'avec la théorie de la sélection naturelle (1859), une fois de plus, l'humain fait un parallèle entre la compréhension de sa propre condition et le monde naturel qui l'entoure. Tel que les philosophes et historiens étudient les changements dans l'histoire humaine depuis la fin du 18^e siècle, développant l'idée de progrès au cours des Lumières, les scientifiques étudient de leur côté les processus de la Nature, amenant l'idée de progrès dans le monde naturel. Noske (1997) soulève pour sa part qu'avec la théorie de la sélection naturelle, Darwin donne une perspective utilitaire à la Nature : ce qui est utile s'adapte et survit alors que ce qui ne l'est pas se fait tout simplement éliminer. Ainsi, l'interprétation des théories de Darwin permettent une explication rationnelle de l'idée de progrès, l'évolution engendrant un but, une direction, et l'humain constituant par le fait même la forme la plus avancée de la Nature. Subséquemment, l'humain y trouvait une justification à son projet de contrôle, de domination et d'exploitation des formes «inférieures» de la Nature.

2.4 Et aujourd'hui ? Quelle(s) vision(s) de la Nature ?

Après avoir effectué ce retour en arrière, depuis la Grèce antique jusqu'à Darwin, il apparaît important de nous questionner sur l'idée contemporaine de la Nature avant d'étudier le sens que le guide touristique donne à la Nature dans le contexte du tourisme Nature. Il apparaît que notre représentation contemporaine se veut nourrie par deux visions opposées de la Nature, engendrant une ambivalence dans notre relation à celle-ci.

Tout premièrement, l'exode rural et le dépeuplement des campagnes constituent un mouvement mondial qui modifie le rapport à la Nature qu'entretient la majeure partie de la population mondiale. Ainsi, suite au mouvement amorcé sous la révolution

industrielle, de moins en moins de personnes se considèrent comme habitant la Nature, la majeure partie de leur existence se déroulant dans ces lieux où la culture technoscientifique se déploie dans toute sa force : les villes. À ce sujet, Giddens (1991) souligne justement qu'une des caractéristiques de la modernité est bien de séquestrer les humains de leur expérience quotidienne de la Nature. Nous précisons ici, avec Cronon (1995), que cette séquestration se fait face à l'*idée* de la Nature en tant que Nature *sauvage*, opposée à la culture. En effet, encore aujourd'hui, fruit d'un héritage des Lumières, la Nature est pensée comme l'antithèse de la culture, comme un refuge face à la civilisation, comme le dernier lieu non pollué par l'humain et son humanité ; quand nous disons Nature, nous pensons Nature *sauvage*. Alors, la Nature correspond maintenant à des endroits où l'humain délimite ce qui a les caractéristiques de ce qui est sauvage, souvent pour des raisons de loisirs (Giddens, 1991).

Deuxièmement bien que paradoxalement, il y a une socialisation grandissante de la Nature, toujours selon Giddens (1991). C'est qu'au cours de la modernité, l'humain s'est doté de systèmes complexes, par le développement de la science et de la technique, afin de réduire les risques que comportait la Nature et pour se mettre à l'abri de ses aléas. Cependant, par le fait même, l'humain moderne a introduit de nouveaux risques, parfois plus grands, que les générations précédentes n'avaient pas à affronter. Ainsi, l'action de l'humain sur la Nature a créé des problèmes environnementaux (le réchauffement de la planète, la multiplication des ouragans, la pollution de l'air, la dégradation des fonds marins et des cours d'eau, etc.) et cette Nature socialisée apparaît plus imprévisible que « la vieille Nature », est pour ainsi dire plus insécurisante d'un point de vue ontologique. Conséquemment, les discours environnementaux qui soulignent l'état problématique de notre planète se sont multipliés au cours du 20^e siècle et ont atteint un apogée en ce début de 21^e siècle. Nous résumons avec Macnaghten et Urry (1998) en avançant que deux visions de la

Nature sont mises de front aujourd'hui : la Nature *mise en danger* et la Nature comme *expression de pureté et de pouvoir moral*.

Cette séquestration au quotidien de l'expérience de la Nature ainsi que les innombrables problèmes environnementaux nous amènent à être ambivalents quant à l'idée que nous nous faisons de la Nature. Selon Eder (1996), cela s'explique par le fait que nous avons hérité d'une double structure, formée des visions romantique et technoscientifique de la Nature et qui se veulent par définition à l'opposé l'une de l'autre. Cette double structure face à la Nature est d'ailleurs en relation directe avec la double structure de la vision que nous entretenons face à la société technologique, selon Wang :

Hence, there are basically two different ideal-typical cultural orientations towards, and cultural transformations of, technological civilization [...] : the idealistic/romantic orientation, and the materialistic/hedonistic orientation. The former tends to focus on the negative/depressing consequences of technological civilization, particularly the urban environment, built in the modern technologies associated with industrialization. Conversely, the latter focuses on the positive/liberating aspects of technology. In short, from a cultural perspective, technological civilization is ambivalent (Wang, 2000, p. 74-75).

D'une part donc, tel que le proposent Macnaghten et Urry (1998), il y a moralisation de la Nature, celle-ci apparaissant comme une expression de pureté et de pouvoir moral, devenant un système de référence infaillible, par-delà les erreurs humaines dans le domaine du social et du politique, donc en opposition à la culture et à la société technoscientifique. Ainsi, tout ce qui est caractérisé de naturel ou relié à l'idée de la Nature sauvage semble nécessairement bon pour l'être humain, le rapport de l'humain à la Nature se voulant fondé sur l'esthétique et sur un désir de proximité renouvelée avec celle-ci. Ici, notre idée de la Nature s'inscrit en ligne directe avec la vision élaborée sous le Romantisme. En effet, nous utilisons les outils de critique du projet technoscientifique développés sous le Romantisme, soit l'art, l'appréciation esthétique et les sentiments envers la Nature, afin de développer une relation

empathique à celle-ci. Aussi, dans les discours environmentalistes actuels, les connaissances rationnelles et objectives sont jugées coupables de l'état actuel de mise en danger dans lequel se trouve la Nature, la vision technoscientifique étant synonyme de domination, d'exploitation et de contrôle.

Toutefois, si le Romantisme a offert au 19^e siècle un discours alternatif à la vision technoscientifique de la Nature, et tel que présenté plus haut, il n'a pas su s'imposer comme discours dominant (Fennel, 2004). Plutôt, le discours romantique est généralement associé à la Nature sauvage dans une perspective de loisir, de plaisir ou de tourisme. Aussi, le discours romantique n'engendre pas une manière d'être et d'entrer en relation à la Nature qui soit majoritaire dans nos activités quotidiennes. Plutôt, selon Giddens (1991), la séquestration de l'expérience quotidienne de la Nature implique que toute référence à la morale ou à l'esthétique se voit la grande majorité du temps supplantée par la connaissance technoscientifique de la Nature. Aussi, pour Eder : «Cultivated nature serves the increase of wealth. Wild nature serves *plaisir* » (Eder, 1996, p. 148).

En effet, à l'opposé de l'idée romantique de la Nature, il semble que le projet scientifique de conquête de la Nature influence toujours grandement l'idée que nous nous faisons d'elle. La Nature est quotidiennement réduite à l'état d'objet, à l'aide de la raison, et est le fruit d'innombrables statistiques, de calculs. Cette idée dominante de la Nature se traduit conséquemment par la production de biens et de services, par l'impératif du travail et par la consommation de la Nature dans une perspective utilitaire, celle-ci se voyant exploitée sans fin à titre de bassin de ressources naturelles. Cette emprise de la vision technoscientifique de la Nature se répercute d'ailleurs jusque chez les environmentalistes qui désirent améliorer le sort de la planète et la condition humaine sur celle-ci. Par-delà les sentiments et les émotions envers la Nature, c'est à coups de statistiques et d'argumentaires scientifiques, dans

une vision raisonnable de la Nature, que s'élaborent les discours, les militantismes et les politiques environnementales.

Finalement, pour Eder (1996), l'idée contemporaine de la Nature se veut inévitablement fondée sur cette double structure héritée des visions technoscientifique et romantique de la Nature. Le problème, nous dit l'auteur, c'est que ces deux visions se font continuellement de l'interférence puisque les sentiments que nous éprouvons envers la Nature sont très influencés par les connaissances techniques et scientifiques que nous avons de la Nature, et vice-versa. Il semble ainsi que, bien que l'idée romantique de la Nature se soit développée en opposition à sa conception technoscientifique, les deux visions se nourrissent tout de même l'une et l'autre. Cette synthèse complexe nous laisse par le fait même en constante ambivalence, face à ce paradoxe que l'humain a développé au fil des siècles et des millénaires, par le développement de ses idées face à la Nature.

CHAPITRE III

MÉTHODOLOGIE DE LA RECHERCHE

Dans ce chapitre, nous présenterons la démarche retenue afin de répondre à nos questions de recherche, que nous rappellerons tout d'abord. Deuxièmement, nous exposerons quelques caractéristiques de la démarche compréhensive dans laquelle s'inscrit notre recherche qualitative. Troisièmement, la méthode de l'étude de cas ainsi que l'échantillon à l'étude seront présentés. Quatrièmement, nous discuterons de la nature des données à recueillir ainsi que des instruments et outils de cueillette privilégiés. Après avoir exposé notre démarche et nos techniques de traitement des données, nous nous attarderons enfin aux considérations éthiques relatives à notre recherche.

3.1 Rappel de la question générale et des sous-questions de recherche

Quel sens le guide touristique donne-t-il à la Nature dans le contexte du tourisme Nature ?

Cette question générale soulève des sous-questions qui guideront notre recherche :

- Quel est le contenu du discours du guide sur la Nature ? Ici, nous entendons cerner le *quoi* du sens de la Nature dans le discours du guide.
- De quelle manière le guide présente-t-il son discours aux touristes et comment ceux-ci influencent-ils le discours du guide ? Ici, nous tenterons de cerner le *comment* du discours du guide et de la réponse des touristes à ce même discours.
- À quelle relation à la Nature le guide convie-t-il les touristes ? Ici, nous tenterons de saisir dans quelle mesure le *quoi* et le *comment* du discours des guides permettent ou non une expérience qui soit à la fois agréable mais aussi écologiquement et culturellement responsable.

3.2 La compréhension

Notre démarche de recherche vise à comprendre le sens que le guide donne à la Nature dans le contexte du tourisme Nature. Il nous semble alors que la méthode qualitative soit le moyen privilégié afin d'atteindre cet objectif. De fait, selon Deslauriers et Kérisit, les données qualitatives sont : «...les données d'expérience, les représentations, les définitions de la situation, les opinions, les paroles, le sens de l'action et des phénomènes » (Deslauriers et Kérisit dans Poupart et al., 1997, p. 105). De plus, nous ne prétendons pas aborder l'objet de notre recherche à l'aide d'un regard purement détaché et objectif, adjectifs dont se prévaut la méthode quantitative, mais visons plutôt une compréhension qualitative limitée bien qu'approfondie.

A fortiori, nous nous appuyons sur nos propres intuitions de chercheur suite à nos nombreuses expériences professionnelles à titre de guide touristique, l'intuition étant considérée comme un élément caractéristique et intrinsèque à toute recherche, aux dires des défenseurs de la recherche qualitative (Lapointe, dans Bouchard, 1994). C'est que nos propres expériences teinteront inévitablement notre analyse et nous aurons à exposer cette influence afin d'en mesurer la portée. Ainsi, il ne s'agit pas pour nous de nier nos propres perspectives *a priori* sur l'objet de recherche, mais de les inclure dans l'ensemble de ce qui donnera sens à notre analyse, tel que le propose la démarche compréhensive : «Thus reaching an understanding is not a matter of setting aside, escaping, managing, or tracking one's standpoint, prejudgments, biases, or prejudices. On the contrary, understanding requires the *engagement* of one's biases » (Schwandt dans Denzin et Lincoln, 2000, p. 195).

3.3 L'étude de cas et les situations micro sociales

Afin de répondre à nos questions de recherche, nous avons choisi la méthode de l'étude de cas pour différentes raisons. Pour Stake (dans Denzin et Lincoln, 2000), l'étude de cas se veut une tension constante entre la recherche du particulier et de ce qui pourrait être généralisable. Notre première sous-question de recherche se pose ainsi : *Quel est le contenu du discours du guide sur la Nature ?* Nous croyons que la signification socio-historique du discours du guide dans le cas à l'étude peut être généralisable à l'ensemble de la population : «...since the basic structures of social order are to be found anywhere, it does not matter where to begin our research. Look at *any* case and you will find the same order » (Silverman, 2000, p. 108).

Néanmoins, il semble que le métier de guide touristique prenne de multiples formes et qu'il soit difficile d'en donner une définition claire, tant les pratiques des guides sont éparées (Holloway, 1981 ; Perce, 1984). Aussi, le cas devra être étudié dans ce qu'il a de plus particulier afin de répondre à notre deuxième sous-question de recherche : *De quelle manière le guide présente-t-il son discours aux touristes et comment ceux-ci influencent-ils le discours du guide ?* Conséquemment, nous n'entendons pas obtenir des résultats qui auraient la prétention d'être généralisables à l'ensemble de *ce que sont* les processus d'interaction entre les guides et les touristes à l'échelle de tout le contexte du tourisme Nature québécois. Plutôt, tel que le spécifie Peräkylä (dans Silverman, 1997), la validité d'une recherche se mesure à sa capacité à générer des données qui peuvent généraliser ce que *peuvent être* des pratiques et des discours dans un contexte donné. Si certains penseurs considèrent ainsi que la validité externe des recherches conduites à partir de cas se veut inévitablement faible, cette méthode « ...permet, en revanche, de mettre à l'épreuve une théorie ou des propositions en dégagant des pistes de généralisations théoriques. De même, si le chercheur désire décrire un phénomène dans toute sa complexité, selon une approche

dite « compréhensive », en prenant en compte un grand nombre de facteurs, alors la méthode de cas est tout indiquée » (Giordano, 2003, p. 43).

Enfin, selon Creswell (1998), la méthode de cas peut parfois viser à résoudre un problème ou à répondre à une interrogation particulière. Ainsi, telle que présentée dans notre problématique, cette méthode nous permettra de mieux saisir le travail du guide afin de répondre à notre troisième sous-question de recherche : *À quelle relation à la Nature le guide convie-t-il les touristes ?* Nous entendons donc faire une étude de cas instrumentale, tel que la qualifie Stake : « I call it instrumental case study if a particular case is examined mainly to provide insight into an issue or to redraw a generalization. The case is of secondary interest, it plays a supportive role, and it facilitates our understanding of something else » (Stake dans Denzin et Lincoln 2000, p. 437).

Il s'agit aussi pour nous de privilégier l'étude des phénomènes micro sociaux, de la vie quotidienne et en situation ordinaire (Goffman, 1973), comparativement à certaines recherches liant communication et tourisme à l'échelle macro sociale. Toutefois, nous croyons, à l'instar d'Andrea, que : « La dichotomie micro/macro, qui est au centre des querelles perpétuelles en sociologie, perd ainsi de son sens, parce que les deux dimensions se révèlent liées par un réseau qui les rend également productrices de connaissance » (Andrea dans Jeffrey et Maffesoli, 2005, p. 76). En effet, en étudiant des situations micro sociales dans lesquelles les guides sont en action avec les touristes, nous croyons être à même de saisir ce double mouvement.

C'est que, d'une part, nous ne sommes pas insensibles aux arguments des penseurs qui considèrent que le langage a effectivement un pouvoir sur les individus et que ceux-ci en sont souvent inconscients. Subséquemment, nous considérons qu'un regard approfondi de la construction sociale de la Nature issue du discours du guide nécessite un regard sur la signification socio-historique de ce discours. D'autre part,

nous croyons que l'être humain possède effectivement un pouvoir sur les constructions sociales qu'il met en œuvre dans la vie quotidienne et dans les situations ordinaires, qu'il est un acteur et un créateur capable de changement sur le monde dans lequel il vit. Il s'en suit que nous croyons que la construction sociale de la Nature est aussi le fruit d'actes conscients et de l'interaction entre le guide et les touristes. Avec Flick et afin de saisir la complexité de la communication, nous considérons que «...different research perspectives may be combined and supplemented. Such a triangulation of perspectives enlarges the focus of the phenomenon under study » (Flick, 2002, p. 25).

3.4 L'échantillon à l'étude

Nous avons choisi de limiter notre étude à un seul cas et ce, afin de mettre en lumière l'aspect représentatif et typique de cette situation, des personnes qui y prennent place et des activités qui s'y déroulent. De fait, Giordano (2003) souligne que la force de la validité interne des études de cas est fonction de la proximité avec les phénomènes choisis, un nombre trop élevé de cas réduisant l'approfondissement de chacun de ceux-ci. Face à cette affirmation, il semble de toute évidence que nous soyons très près de la situation à l'étude, ayant nous-mêmes œuvré dans l'industrie touristique à titre de guide *animateur* durant de nombreuses années. Aussi, comme le relève Silverman (2000), la recherche qualitative appelle à un type d'échantillonnage différent de celui de la recherche quantitative, échantillonnage qui devrait être jugé en fonction de son utilité théorique à illustrer des caractéristiques ou des processus du phénomène à l'étude.

Puisque nous nous intéressions en premier lieu au discours du guide sur la Nature, notre recherche nous a appelé à suivre ces guides sur leur terrain de travail, afin de saisir leur interaction avec des groupes de touristes. Une première embûche nous est alors apparue. Comme le souligne Anzieu et Martin : «...un groupe est fait pour être

vécu totalement ; il n'est pas fait pour qu'on l'étudie, c'est-à-dire pour qu'un de ses membres prenne une distance par rapport à lui ou pour qu'un étranger s'y introduise par pure curiosité » (Anzieu et Martin, 2003, p. 22). Or, si plusieurs chercheurs réussissent à réduire ou à contourner cette résistance en utilisant des outils de cueillette de données à même de plaire aux membres du groupe, ou si certains chercheurs sont mandatés par les dirigeants des groupes afin d'obtenir l'autorité et/ou la légitimité de les étudier, les données à recueillir pour notre recherche s'inscrivent dans un contexte de tourisme Nature, de vacances. Le tourisme, par essence, se veut l'opposé du travail : « Understood as the opposite of work [...] tourism becomes a chance to escape in search of a new reality » (Grenier, 2004, p. 8). Dans cette optique, peu de contraintes sont désirées et tolérées par les touristes car ils ont payé pour un produit et /ou un service qui doit leur apporter détente, plaisir, distraction ou repos. Ainsi, l'étude d'un guide et ce qui en découle nous a semblé opposée aux désirs et attentes des touristes.

Favorablement, nous avons réussi à atteindre nos objectifs en sélectionnant une situation dans laquelle notre présence a eu peu d'impact. Nous avons étudié un groupe que nous avons nous-mêmes suivi à titre de guide *animateur* au mois de février 2005. Toutefois, ce n'est pas notre propre discours sur la Nature à titre de guide *animateur* qui nous intéressait pour notre recherche. Aussi, nous avons analysé le discours d'un guide *interprète* que ce groupe a rencontré au cours de sa visite. En effet, le programme du séjour incluait une conférence sur la trappe et la chasse au Québec¹⁰.

Le discours de ce guide nous apparaissait avantageux pour notre cueillette de données et ce, pour différentes raisons. Premièrement, nous avons déjà entendu cette

¹⁰ Nous présenterons le guide *interprète*, décrirons sa conférence et nous arrêterons plus en détails sur le groupe de touristes au chapitre IV, *Présentation du cas*. Aussi, afin de faciliter la lecture pour le reste du document, nous utiliserons le terme *guide* afin de référer au guide *interprète*.

conférence à maintes reprises auparavant, ayant accompagné de nombreux groupes, et son contenu nous semblait adéquat à l'étude du sens du discours du guide sur la Nature et donc à la nature des données que nous désirions recueillir et analyser afin de répondre à notre première sous-question de recherche. Deuxièmement, nous savions que le guide allait inviter son public à interagir sur différents sujets abordés durant sa conférence. Cette situation était alors propice à l'étude de la manière dont le guide présente son discours afin de satisfaire les touristes et à l'étude de l'influence de ceux-ci sur le discours du guide ; ainsi, nous pourrions répondre à notre deuxième sous-question de recherche. Troisièmement et de façon pratique, cette conférence se faisait à l'intérieur et sans déplacement physique, ce qui favorisait la cueillette des données par la prise de notes et l'enregistrement vidéo. De plus, cette situation permettait de réduire les risques de problèmes techniques reliés à la saisie du son et de l'image en période hivernale.

3.5 Nature des données et des informations à recueillir et à analyser

Les données à recueillir et à analyser dans la méthode de l'étude de cas semblent très variées. En fait, cette situation s'explique par le caractère polysémique de ce que se veut une étude de cas. De façon générale, toutefois : « In essence, we see the primary defining features of case study as being a multiplicity of perspectives which are rooted in a specific context. Those multiple perspective may come from multiple data collection methods, but they may also derive from multiple accounts » (Ritchie et Lewis, 2003, p. 52). Pour s'assurer d'un regard multiple sur le cas à l'étude, la nature des données a été de trois types.

Premièrement, en ce qui concerne le contenu du discours du guide, nous nous sommes penchés sur le *langage* utilisé afin de décrire la Nature, aux *mots*, et ce, dans l'intention d'en saisir le sens en regard de leur contexte socio-historique.

Deuxièmement et pour répondre à notre seconde question de recherche, nous nous sommes attardés aux interactions entre le guide et les touristes et ce, tant du point de vue des *paroles* échangées que des *comportements non-verbaux* qui les accompagnent. Notre étude s'est alors attardée aux relations interpersonnelles qui unissaient le guide et les touristes. Troisièmement, tel que présenté dans le cadre d'analyse (chapitre II), il semble que nombre de constructionnistes s'attardent à la construction matérielle de la Nature. Tout comme Rossman et Rallis (2003), nous croyons que l'expérience humaine ne peut être réduite au langage ou à l'interaction et que l'étude de la culture matérielle est elle aussi appropriée afin de saisir le sens des actions des membres d'un groupe. De même, pour Hodder, il apparaît nécessaire de s'attarder à la culture matérielle d'un phénomène ou d'un groupe afin de s'assurer d'informations de nature alternative : « The study of material culture is thus of importance for qualitative researchers who wish to explore multiple and conflicting voices, differing and interacting interpretations » (Hodder dans Denzin et Lincoln, 1998, p. 114). Conséquemment, nous avons pris soin d'interpréter la place que prend la culture matérielle dans le cas à l'étude.

3.5.1 Identification des dimensions et des indicateurs

Afin d'orienter notre cueillette de données et pour donner des balises à l'analyse qui s'en est suivie, nous avons fait l'exercice d'élaborer une liste d'indicateurs pour les deux conceptions qui nourrissent principalement notre relation contemporaines à la Nature.

**Tableau 3.1 - Indicateurs de la conception technoscientifique de la Nature
(De la Renaissance jusqu'à Darwin)**

- Division et opposition des concepts de Nature et de Culture, la Culture étant considérée comme supérieure à la Nature
- La ville est supérieure, représente le génie humain alors que la Nature suscite la crainte, de par son imprévisibilité
- Séparation nette entre Dieu et la Nature
- Dieu est transcendant à la Nature
- La Nature comme une machine, comme une horloge, formée d'entités séparées et déconnectées les unes des autres (la vision cartésienne l'emporte à ce niveau sur la vision darwinienne) et soumises à un ensemble de lois et de forces physiques
- La Nature comme matière morte, désenchantée
- La Nature doit être étudiée de façon objective, par la pensée rationnelle
- Distanciation et expression de neutralité face à la Nature
- L'explication de la Nature passe par son abstraction via les mathématiques
- Explication, prédiction et contrôle de la Nature
- Action sur la Nature via l'expérimentation plutôt que contemplation de la Nature
- Attention portée au *comment* du fonctionnement de la Nature, sur les liens de causalité *plutôt* qu'au *pourquoi*, à la finalité de la Nature
- La division entre science et philosophie se veut marquée, la division entre physique et métaphysique se veut essentielle
- La Nature est considérée comme un bassin de ressources économiques et comme objet de consommation
- Rapport à la Nature dans une vision utilitaire
- L'Humain ne fait plus partie de la Nature, il est au-dessus de la Nature
- Pour les darwiniens, l'humain est la forme la plus évoluée de la Nature et lui est donc supérieur

**Tableau 3.2 - Indicateurs de la conception romantique de la Nature
(de la fin du 18e siècle à la fin du 19e siècle)**

Indicateurs généraux du Romantisme

- Perte de la foi dans le progrès et dans l'organisation sociale en tant que machine et désillusion face à la culture technoscientifique
- Rejet des normes sociales universelles, les désirs individuels devenant la mesure de toutes choses
- Contre le rationalisme et pour l'expression des sentiments, des passions et de l'imagination
- Mal du siècle, mal de vivre
- Goût de l'exotisme, du voyage, du lointain, de l'Autre

Indicateurs de la conception romantique de la Nature

- Division et opposition des concepts de Nature et de Culture, la Nature étant considérée comme supérieure à la Culture
- La Nature sauvage comme source du Bien et de la pureté versus la ville, source du Mal et de l'impureté
- La Nature est animée par Dieu ou par des forces occultes
- La Nature mystique, mythique, fantastique, enchantée
- La Nature est considérée comme un organisme, comme une totalité formée de l'interaction de ses parties
- La connaissance subjective et sensible de la Nature est privilégiée à une connaissance objective et rationnelle, impossible à atteindre
- La compréhension de la Nature est le fruit d'interprétations des signes et des symboles présent dans la Nature
- Tentative de faire des résonances, des métaphores et des analogies entre la condition de l'Humain et ce qu'il voit dans la Nature
- Les frontières entre science et philosophie s'estompent

- L'imagination a une place importante dans le rapport à la Nature
- Rapport solitaire, intime et personnel à la Nature
- Contemplation de la Nature comme paysage, pour sa valeur esthétique
- La Nature comme le miroir de la sensibilité de l'Humain et comme source d'inspiration de l'artiste
- La Nature comme refuge face au monde des humains mais qui se veut aussi parfois cruelle, impitoyable
- Respect, déférence, admiration, crainte et sentiment du sublime face à la Nature

Bien que ces listes d'indicateurs puissent sembler exhaustives de prime abord, nous sommes bien conscients qu'elles ne traduisent pas toutes les tonalités des nombreuses voix qui ont contribué au développement des conceptions technoscientifique et romantique de la Nature. Néanmoins, cette opérationnalisation des concepts, bien qu'en partie réductrice, nous a permis d'atteindre les objectifs de notre étude de cas : « The case is expected to be something that functions, that operates; the study is the observations of operations » (Stake dans Denzin et Lincoln, 2000, p. 444).

3.6 Les instruments et outils de cueillette des données : leur description, leur validité et leur limite

Tout d'abord, nous avons pratiqué l'observation pour saisir l'interaction et le discours d'une perspective extérieure. Comme nous le rappelle Creswell (1998), le chercheur doit initialement définir son rôle à titre d'observateur et ce, préalablement à son arrivée sur le terrain. Si l'observation participante appelle à une immersion complète dans le milieu, méthode propre à l'ethnographie et qui nécessite inévitablement une exposition prolongée dans le temps, le chercheur peut aussi agir à titre de complet observateur, demeurant à l'extérieur du groupe étudié. De notre côté, selon la typologie de Gold, telle que présentée chez Flick (2002), nous avons agi à titre de *observer-as-participant*. Nous n'avons pas participé à proprement dit aux échanges

entre le guide et les touristes mais notre présence à titre d'observateur était connue de part et d'autre, par le guide comme par les touristes observés. Nous avons enregistré la totalité des 2 heures 15 minutes de la durée de la conférence du guide à l'aide d'une caméra vidéo, le 5 février 2005. Par le fait même, nous avons archivé les faits, gestes et propos du guide, les réactions des touristes, verbales comme non-verbales, ainsi que la culture matérielle de la situation à l'étude. Car l'observation que nous entendons pratiquer se rapproche de la définition qu'en donne Laperrière : « Ses objectifs dépassent la seule description des composantes d'une situation sociale et insistent sur l'importance d'en repérer le sens, l'orientation, la dynamique » (Laperrière dans Gauthier, 2003, p. 274). Ces observations ont ainsi été menées dans les décors où prennent habituellement place ces activités.

L'utilisation de la caméra vidéo n'a malheureusement pas que des avantages. C'est que de part son objectif restreint, cet outil ne permet pas de capturer l'ensemble des interactions entre le guides et les touristes, certaines choses nous ayant ainsi échappé. Puisque notre intérêt se dirigeait de prime abord aux activités du guide et non pas à celles des touristes, nous avons dirigé majoritairement l'objectif de la caméra sur celui-ci. Si notre caméra vidéo ne nous permettait ainsi pas de filmer l'ensemble des touristes, leurs paroles, réponses ou réactions au discours du guide ont été captées par l'enregistrement audio qui accompagne la caméra vidéo.

Dans un deuxième temps, le 20 avril 2005, nous avons mené une entrevue de 1 heure 30 minutes avec le guide. Selon Goffman, « ... nul observateur n'est mieux placé pour percevoir à jour le jeu d'un acteur que cet acteur lui-même » (Goffman, 1973, p25). Le point de vue subjectif du guide nous intéressait principalement afin d'élucider l'impact de la relation aux touristes sur le travail du guide. Nous voulions explorer différents thèmes découlant des études abordées dans notre problématique et dans notre cadre d'analyse et désirions aussi approfondir nos premières intuitions analytiques faites suite à l'écoute de nos enregistrements vidéo.

Avant de nous lancer dans le choix des thèmes à explorer et pour que nos expériences passées à titre de guide prennent une place de second ordre au cours de la cueillette des données, nous avons cru bon de mettre « entre parenthèses » nos connaissances préalables sur le sujet. En nous inspirant de la méthode proposée par Deschamps (1993), nous avons mis par écrit l'ensemble des préconceptions que nous avions sur l'objet d'étude afin de les reconnaître comme les nôtres et pour éviter de les projeter inconsciemment dans nos questions. De la sorte, nous voulions donner au point de vue du guide la place qui lui revient.

Nous avons donc mené un entretien semi-structuré, nous laissant la possibilité de demeurer ouvert à ce que le répondant allait nous faire découvrir au cours de l'entretien, en nous permettant de poser des questions spontanées qui n'étaient pas prévues d'emblée. Dans une perspective constructionniste, les chercheurs « ...tend to view the interview as an interactional event in which both researcher and participant coconstruct meaning » (Rossman et Rallis, 2003, p. 191).

Nous avons complété les périodes d'observation et d'entretien par la prise de notes dans notre journal de bord : «...field notes provide an opportunity to record what researchers see and hear outside the immediate context of the interview, their thoughts about dynamic of encounter, ideas for inclusion in latter fieldwork and issues that may be relevant at the analytical stage » (Ritchie et Lewis, 2003, p. 133). Au cours de l'observation, des nombreuses écoutes du vidéo et suite à l'entrevue, nous avons pris soin d'inscrire à notre journal de bord l'ensemble de nos notes méthodologiques et descriptives. Les notes méthodologiques consistent à l'écriture de ce qui s'est passé au niveau des opérations tentées et planifiées, à la synchronisation des événements et aux problèmes rencontrés et ce, afin ultérieurement de critiquer les tactiques employées et de les évaluer. Pour leur part, les notes descriptives

représentent l'ensemble des informations recueillies sur les lieux, les acteurs et les événements à l'étude (Deslauriers, 1991).

Cette triangulation méthodologique de notre démarche a atténué les risques de biais associés à l'utilisation d'un seul outil ; ce ne sont pas deux mais trois outils de cueillette que nous avons utilisés. Parallèlement, le fait que les périodes d'observation et l'entretien soient filmés sur caméra vidéo a permis d'avoir accès à des informations riches et détaillées sur le discours du guide, compensant la durée relativement courte de notre implication sur le terrain de recherche. Les paroles du guide, ses comportements non-verbaux ainsi que les affects y étant associés ont donc été accessibles à volonté tout au long de l'analyse et de l'interprétation des données. Par le même procédé, les propos, questions et réactions des touristes ont été archivés.

Pour ce qui est des limites de ces outils de cueillette, nous aurions aimé suivre des guides afin de saisir le contenu de leurs propos directement sur le terrain et en plein air avec les touristes. Comme le relevait déjà Pearce en 1984 : « Clearly, the environmental setting can be described as occupying a very central role in our understanding of the tourist-guide interaction » (Pearce, 1984, p. 140). Toutefois, un obstacle majeur nous gêna dans cette démarche. C'est que le tourisme Nature implique souvent des activités de déplacements physiques ; participer à de tels déplacements aurait certes été riche pour notre analyse mais aurait rendu inadéquats nos outils de cueillette de données. En effet, ces activités de déplacements physiques rendent problématique la prise de notes dans un journal de bord ou complexifie le fait de filmer les activités du guide et du groupe qu'il accompagne.

3.7 Démarche et techniques de traitement des données

Une fois les données recueillies, nous avons analysé la masse d'informations issues des enregistrements vidéo de la conférence et de l'entrevue. Dans un premier temps, comme le suggère Creswell (1998), nous avons fait une description chronologique des éléments les plus importants du cas tout en présentant le guide ainsi que le groupe de touristes à qui la conférence du trappeur s'adresse. Cette première étape favorise une vision contextuelle du cas afin de permettre au lecteur de mieux saisir l'interprétation et la discussion qui s'ensuivent.

Par la suite, afin de répondre à notre première sous-question de recherche, et puisque nous croyons que le discours du guide se veut déterminé en partie par des conceptions socio-historiques de la Nature, nous avons procédé à une analyse thématique de la situation observée. Sans pouvoir décrire l'ensemble du cas, nous avons procédé à une analyse holistique du discours du guide pour saisir les indicateurs de la conception technoscientifique qui y reviennent le plus fréquemment ; nous avons fait de même pour les indicateurs du discours romantique. Ce choix d'une analyse thématique nous a permis d'aller vérifier de façon tangible si les critiques du tourisme Nature ont raison d'associer ce type de tourisme à une conception romantique de la Nature : « Because the critical issues are following disciplinary expectations, such a design can take greater advantage of already developed instruments and preconceived coding schemes » (Stake dans Denzin et Lincoln, 2000, p. 439). Néanmoins, ce va et vient entre la théorie et l'observation de notre cas nous a amené à maintes reprises à nous questionner sur la justesse de nos indicateurs des deux conceptions de la Nature. Nous avons donc dû préciser ceux-ci quelques fois et avons même dû en ajouter quelques-uns, notre compréhension de la théorie se raffinant par sa mise en parallèle avec une situation micro sociale.

Ensuite, en revenant sur le rôle du guide et sur la relation qui l'unit aux touristes, tels que présentés dans la problématique, nous avons tenté de répondre à notre deuxième sous-question de recherche. Cet exercice s'est fait cette fois dans une perspective herméneutique. D'une part, nous nous sommes attardés globalement à la manière dont le guide présentait son discours afin de satisfaire les touristes et avons noté comment ceux-ci l'influençaient en retour. Par la suite, nous avons confronté ces impressions générales à différentes parties du discours du guide. À notre étonnement et tel que présenté plus loin, ce regard nous a amené à constater que plusieurs indicateurs du contenu du discours sur la Nature permettaient une analyse de la forme de la conférence du guide. Aussi, afin d'ancrer l'analyse, nous nous sommes attardés sur un aspect spécifique de la conférence concernant la chasse aux phoques. Ce moment-clé, analysé lui aussi à l'aide de nos indicateurs, fut utile de par la brisure qu'il constitue face à l'ensemble de la conférence.

Enfin, en regard des résultats obtenus jusqu'alors aux deux premières sous-questions, nous avons tenté de répondre à notre troisième sous-question de recherche et ce, toujours dans une perspective herméneutique.

3.8 Considérations éthiques

Un des objectifs du chercheur qui s'engage dans une démarche qualitative, selon Maxwell (2005), devrait être de faire preuve de réflexivité afin de réduire la réactivité, c'est-à-dire être capable de réfléchir sur les impacts de sa présence sur les individus et les situations étudiées. Nous nous questionnons donc ici spécifiquement sur les aspects éthiques de cet *art de la rencontre* qu'est la recherche qualitative (Jefrey, dans Jeffrey et Maffesoli, 2005).

Pour le cas à l'étude, en ayant nous-mêmes guidé ce groupe de touristes au cours des jours précédents, une relation s'était établie entre nous, à titre de guide *animateur*, et

le groupe. Ainsi, il nous apparaissait que la résistance du groupe à se faire filmer serait moins grande une fois nos motivations, à titre de chercheur cette fois, leur ayant été exposées. En ce qui a trait au guide, nous le connaissions déjà depuis quelques années, ce qui a réduit sa propre résistance à se faire observer. Une fois leur consentement obtenu, le guide et les touristes ont été informés que les enregistrements vidéos allaient servir à une recherche scientifique et qu'ils allaient être détruits une fois la rédaction de la recherche terminée. De plus, nous avons assuré à chacun que leur identité allait demeurer anonyme.

Enfin, par-delà les considérations de confidentialité, nous avons pris soin de témoigner au guide qu'une copie de notre recherche allait être à sa disposition une fois celle-ci terminée. En effet : « Interviewees want to know that what they say matters. They want to know what will become their words » (Miller et Glassner dans Silverman, 1997, p. 104).

CHAPITRE IV

PRÉSENTATION DU CAS

Dans ce chapitre, nous ferons une description contextuelle du cas à l'étude en présentant le groupe de touristes, le guide ainsi que la conférence. Cette première étape favorise une vision holistique du cas afin de permettre au lecteur de mieux saisir l'interprétation et la discussion qui s'ensuivent au chapitre suivant.

4.1 Description contextuelle du cas à l'étude

4.1.1 *Le guide*

Le cas à l'étude met en lumière un discours et certaines pratiques d'un guide dans le contexte de tourisme Nature et, plus précisément, du point de vue des promoteurs privés. Le guide, Roger Dubois¹¹, vaque chaque année pour le compte d'un grossiste en voyages et ce durant une période s'échelonnant du début janvier à la mi-avril. Au moment de notre observation, il en était à sa sixième année de travail pour cette compagnie. Au cours de cet intervalle, il présente une activité à répétition pour différents groupes de touristes. Cette activité, nommée la conférence du trappeur, se veut sensiblement la même dans son contenu et dans sa forme pour tous les groupes mais varie quelque peu en fonction de l'interaction spécifique qu'il a avec chacun de ceux-ci.

Si les conférences du trappeur sont espacées les unes des autres au tout début de la saison touristique hivernale, rapidement, elles se répètent de façon intensive. De fait, lorsque l'achalandage touristique atteint son summum, Roger peut répéter la conférence jusqu'à dix fois dans la même semaine de travail, cette situation lui causant parfois de l'ennui. Nous verrons plus loin que le guide trouve toutefois des stratégies afin de lutter contre la monotonie engendrée par cette situation.

¹¹Nous avons changé volontairement les prénom et nom authentiques du guide et utiliserons le pseudonyme *Roger Dubois* tout au long de la présentation et de l'interprétation des données. De cette façon, nous serons à même de respecter notre engagement à garder anonyme l'identité de notre participant, tel que décrit dans la section sur les considérations éthiques.

Bien que le rôle de guide prenne une place importante dans la vie de Roger durant l'hiver, il s'affaire à d'autres activités professionnelles le restant de l'année. D'une part, il a aussi le titre de technicien forestier et a sa propre entreprise de foresterie urbaine, qui consiste à l'émondage et à l'élagage des arbres, au cours de l'été et de l'automne. Aussi, à temps perdu, il fabrique différents bijoux et objets artisanaux à l'aide d'os et de peaux d'animaux ainsi que de plumes d'oiseaux, objets qu'il tentera de vendre aux touristes qui assisteront à sa conférence une fois l'hiver venu.

4.1.2 Le séjour et le groupe de touristes

Les groupes qui participent à la conférence du trappeur séjournent habituellement au Québec pour une période pouvant varier de 7 à 21 jours, afin de vivre une expérience de tourisme en Nature liant aventure, plein air et culture¹². L'activité de Roger Dubois s'inscrit dans une liste de plusieurs activités offertes aux touristes au cours de leur séjour. Par-delà leur rencontre ponctuelle d'environ 3 heures avec Roger Dubois pour la conférence du trappeur, chaque groupe se voit assigner un guide *animateur* qui l'assistera dans tous ses déplacements, de son arrivée à l'aéroport, au tout début du séjour, et jusqu'à son départ, une fois le séjour terminé. Le guide *animateur* se veut ainsi la référence principale des touristes, l'accompagnant dans la gestion de la vie quotidienne (repas, couchers, déplacements), dans les visites de villes (Montréal, Québec) et dans différentes activités intérieures comme extérieures sur une base de plein air à Rawdon, dans la région de Lanaudière. Au nombre de celles-ci, notons les ballades en traîneaux à chiens, les randonnées à raquettes, le pêche sur la glace, le ballon-balais, les glissades sur tubes, la construction d'igloos, les projections de films et les discussions autour du feu.

¹² Encore une fois, toujours afin d'assurer l'anonymat de notre guide, nous ne nommerons pas l'organisation pour laquelle il travaille et ne donnons ici que des explications générales sur le séjour offert afin de mettre en contexte la conférence avant de nous y attarder en profondeur.

Le groupe de touristes était formé de 14 adultes de France, clientèle principale de la compagnie pour laquelle travaille Roger, en visite pour une période de 15 jours au Québec. La vie du groupe se limitait à cette période puisque la plupart des touristes y prenant part ne se connaissait pas au préalable et n'a donc pas interagi par-delà la durée du voyage¹³. Les membres de ce groupe semblent d'ailleurs le reflet d'une fraction importante des touristes qui visitent le Québec¹⁴.

4.1.3 L'activité : la conférence du trappeur

L'activité observée a eu lieu le 5 février 2005 et a duré approximativement 3 heures. La conférence du trappeur porte sur la faune, la chasse et la trappe au Québec et elle est divisée en deux sous-parties : l'une se fait à l'intérieur (la conférence du trappeur à proprement dite, d'une durée de 2h15) et l'autre se déroule à l'extérieur (la visite du sentier de trappe qui suit la conférence, d'une durée de 30 minutes environ).

Avant le début de l'activité et antérieurement à l'arrivée des touristes, Roger place les objets qui vont accompagner son discours dans une grande salle, ici la salle à manger d'une cafétéria¹⁵. Certains de ces objets sont à vendre alors que d'autres servent d'illustration de ses propos ou de support à ceux-ci¹⁶. Les touristes arrivent par petits groupes dans ce qui tient lieu de salle de conférence et Roger attend que tous soient

¹³ Le groupe était formé des employés d'une compagnie française de grande envergure qui ne se connaissait pas nécessairement a priori et qui étaient accompagnés de leur conjoint/e. Aussi, cette compagnie étant de taille et se déployant sur de nombreux milieux physiques, les membres du groupes ne se reverront pas nécessairement par la suite.

¹⁴ Selon Tourisme Montréal, les Français représentaient 26,6 % de touristes internationaux au Québec en 2004, soit le marché international le plus important en termes de volume. Pour plus de détails : TOURISME MONTRÉAL. *Informations statistiques sur les marchés touristiques. Les marchés géographiques. France*. [En ligne], <http://www.tourisme-montreal.org/Download/France2006.pdf>. (Page consultée le 4 juillet 2006)

¹⁵ L'activité de Roger Dubois peut être présentée dans différents environnements physiques, en fonction des paramètres du lieu où se trouvent les touristes.

¹⁶ Nous analyserons plus en détails la culture matérielle qui accompagne la conférence de Roger la chapitre V, *Interprétation et discussion*.

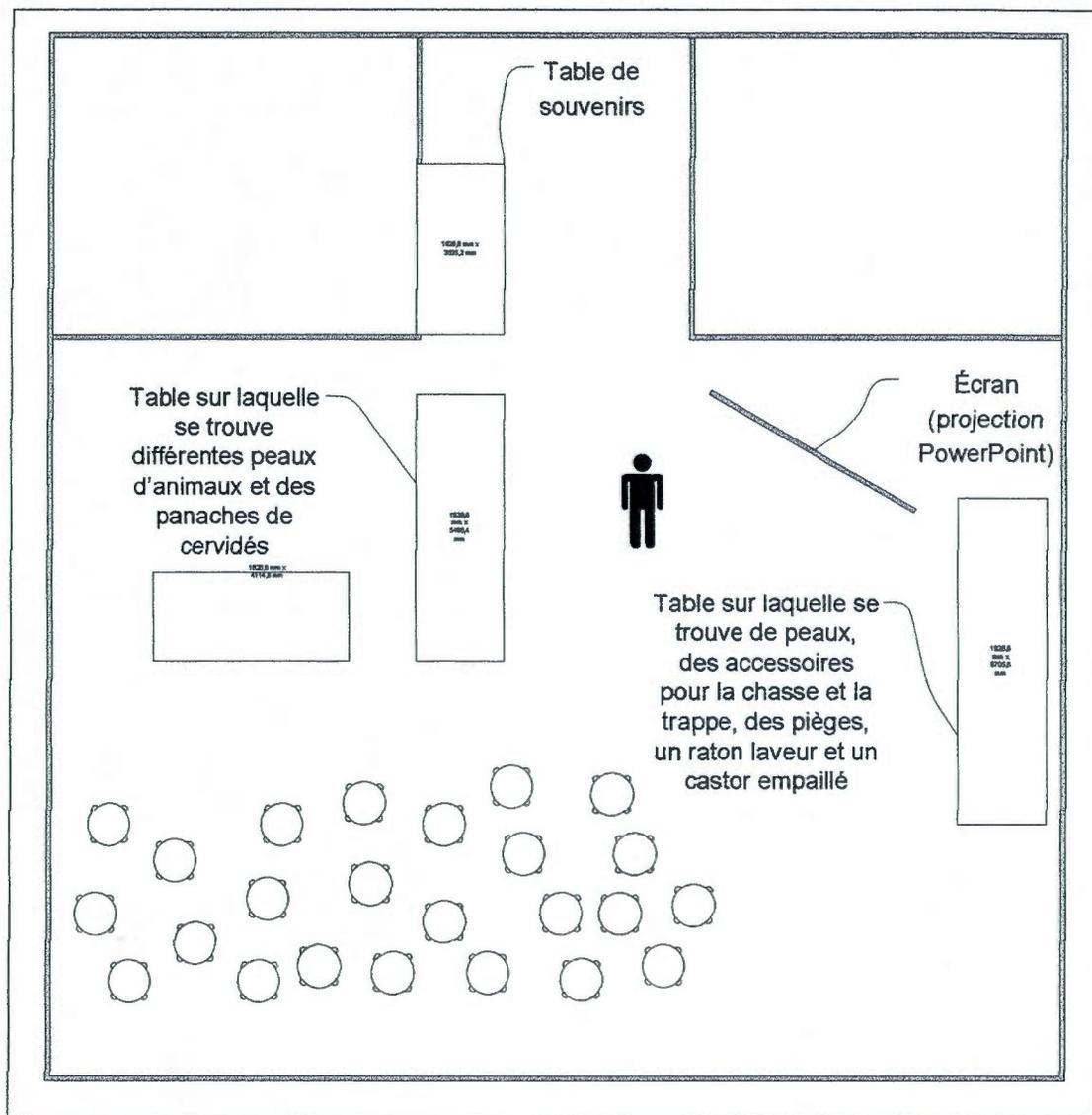
présents avant de débiter et ce, tout en répondant à quelques questions des touristes déjà présents, intrigués par les différents objets disposés ça et là.

Une fois le groupe réuni, Roger introduit sa conférence qui est structurée autours de quatre thèmes principaux, soit la faune, la chasse, la trappe et la conservation. Ceux-ci sont liés les uns aux autres, en fonction d'un objectif qu'il annonce sommairement bien que clairement dès le départ : «...on va parler bon, de la chasse, de la faune, et comment que la chasse, la trappe, jouent un rôle de conservation. Ça a l'air paradoxal mais oui, la chasse, la trappe jouent un rôle prédominant de conservation ici au Québec. Donc on se doit de continuer de pratiquer ces activités et on va voir pourquoi lors de la conférence ». De même, en entrevue, le guide réitère le but de son activité : «...sensibiliser au fait du trappage, de la chasse versus la protection de la faune, c'est des liens que le monde font pas, facque moi c'est faire des liens via la conservation parce que je veux que mes groupes, après, aient un intérêt pour la conservation tout en ayant l'optique de la chasse, la trappe, c'est pas un moyen de destruction des ressources ».

Après cette brève introduction d'une minute, Roger enchaîne pendant près de 17 minutes avec son premier thème, la trappe, en développant sur les nombreuses techniques afin de piéger les animaux, en présentant différents types de pièges et en décrivant leur évolution dans le temps. À ce sujet, il se fait le défenseur des techniques contemporaines de trappe puisque les pièges tuent instantanément les animaux et ne les font ainsi plus souffrir. Roger explique aussi le processus de traitement de la peau afin de le rendre propre à sa vente et développe en insistant sur le fait que la trappe, pratiquée de façon éthique, se veut une activité essentielle afin de permettre un équilibre des populations animales, dans une vision de développement durable.

Pour accompagner sa communication orale, Roger a à sa disposition un écran sur lequel sont projetées des diapositives *power point*. Sur ces diapositives, les touristes peuvent regarder des dessins illustrant des techniques de trappe ou encore des photos représentant les étapes afin d'enlever la peau d'un animal mort. Aussi, il fait la démonstration du fonctionnement du piège à patte en l'actionnant et en le faisant déclencher à l'aide d'une patte de chevreuil naturalisée.

Figure 4.1 : Disposition physique de la conférence du trappeur



Dans un deuxième temps, Roger aborde le thème le plus important de sa conférence, soit les différents spécimens de la faune québécoise qui sont trappés ou chassés. Durant près de deux heures, il présente une série de 20 animaux qu'il décrit un à un au niveau de leur taille et de leur poids approximatif ; de leur pelage et des utilisations faites de leur peau ; de leurs habitudes de gestation, de leurs comportements

groupaux ; de la relation que l'homme entretient avec chacun d'eux ; des anecdotes hors de l'ordinaire sur leurs comportements ; de certaines de leur caractéristiques physiques ; d'expériences particulières vécues entre un humain et un de ceux-ci, etc. Lorsqu'il enchaîne avec l'animal suivant, Roger présente une diapositive *power point* sur laquelle se trouve le nom ainsi que des photos de l'animal. Les photos représentent l'animal, vivant, dans son milieu naturel. Par la suite ou simultanément, il prend la peau de l'animal en question dans ses mains et la manipule, la flatte, la fait bouger comme si elle était animée et comme si l'animal était toujours vivant, la déploie afin que tous les touristes puissent bien la voir, tant dans sa couleur, dans sa forme que dans la taille, le tout en parlant de l'animal.

Tout au long de l'exposé de Roger et malgré le fait qu'il soit en train de transmettre ses explications, il est fréquent que les touristes se lèvent, quittent la salle et reviennent par la suite¹⁷ et ce, sans s'excuser ou demander la permission de s'absenter auprès de Roger. Ceci tant à démontrer le caractère décontracté et informel de la relation entre le guide et les touristes, relation qui s'inscrit, nous le rappelons dans un contexte touristique.

Tableau 4.1 - Les animaux de la conférence du trappeur

Ordre de présentation	Les animaux	Durée de la présentation de chacun des animaux (en minutes)
1	Chevreuil	8,0
2	Orignal	18,0
3	Caribou	5,5
4	Castor	12,0
5	Rat musqué	1,5

¹⁷ Afin d'aller aux toilettes ou pour aller chercher de la nourriture en guise de collation.

6	Ours noir	22,66
7	Ours polaire	5,0
8	Renard arctique	0,5
9	Renard roux	0,5
10	Lynx	1,8
11	Couguar	2,5
12	Lièvre	1,5
13	Gélinotte/tétras/perdrix	3,0 (pour les 3 espèces)
14	Mustélidés (belette/loutre/pékan/ martre/vison/moufette)	9,5 (pour les six espèces)
15	Porc-épic	1,0
16	Coyote	1,33
17	Loup	6,0
18	Phoque	9,0
19	Carcajou	6,0
20	Boeuf musqué	1,5

Une fois l'exposé de Roger concernant la trappe et la chasse terminé, la partie intérieure de l'activité se clôt par une période au cours de laquelle les touristes quittent leur siège d'auditeurs pour entrer dans une participation plus active physiquement. Roger propose de faire une pause d'environ 15 minutes au cours de laquelle il les invite d'une part à s'approcher des peaux d'animaux afin de les toucher, de les manipuler et de les prendre en photos (ce que Roger leur a interdit plus tôt au cours de l'exposé afin de garder l'attention des touristes sur ses propos) et, d'autre part, à jeter un coup d'œil à l'artisanat et aux peaux d'animaux qu'il a à vendre. Il les informe aussi qu'ils devront par la suite aller s'habiller afin d'entamer la dernière partie de son exposé, la visite du sentier de trappe, à l'extérieur.

De fait, pour clore l'activité, Roger amène les touristes pour une période variant généralement entre 15 et 45 minutes (30 minutes en ce qui concerne la période que nous avons observée) afin de leur montrer différents signes de la présence des animaux sur la base de plein air où le groupe séjourne (pistes d'animaux sur la neige, marques de griffes d'ours sur les arbres). Une incursion dans un sentier de trappe aménagé pour la visite touristique permet à Roger de poursuivre sur les sujets de la trappe et de la chasse tels qu'abordés plus tôt à l'intérieur. Ainsi, les touristes le suivent à la queue leu leu dans un sentier enneigé et étroit, balisé par de petits arbres. Il leur montre les endroits où circulent généralement les animaux et, conséquemment, les endroits et la façon dont les pièges devraient être mis afin de les attraper. Aussi, il leur parle des différentes essences des arbres avoisinants tout en spécifiant certaines de leurs caractéristiques. Enfin, Roger choisit un endroit qu'il apprécie afin de permettre aux touristes de cadrer leur appareil photos et d'y saisir le paysage d'une Nature qu'il qualifie de « sauvage », c'est-à-dire absente de construction ou de signe de la présence humaine.

CHAPITRE V

ANALYSE ET INTERPÉTATION

Dans ce chapitre, nous tenterons d'apporter des réponses aux trois sous-questions qui guident notre recherche par l'entremise de l'analyse et de l'interprétation des données recueillies. Nous nous attarderons premièrement au *quoi* du discours du guide en contexte de tourisme Nature, deuxièmement au *comment* de ce même discours et de la réponse des touristes, pour enfin cerner à quelle relation à la Nature le guide convie les touristes.

5.1 Le *quoi* du sens de la Nature dans le discours du guide en contexte de tourisme Nature

Afin de débiter notre interprétation, nous cernerons le *quoi* du sens de la Nature dans le discours du guide en déterminant à quelle(s) vision(s) socio-historique(s) de la Nature le guide puise lorsqu'il se fait le représentant d'une vision contemporaine de la Nature. Tel que décrit dans notre problématique, Wang (2000) et plusieurs critiques du tourisme Nature considèrent que ce type de tourisme ainsi que les discours et les pratiques qui y prennent place constituent un retour romantique à la Nature qui se veut illusoire. Notre cadre d'analyse à quant à lui démontré, par l'entremise des réflexions de Eder (1996), que toutes visions contemporaines de la Nature semblent s'abreuver à la fois à une conception technoscientifique et romantique de la Nature. Qu'en est-il donc du *contenu* du discours de Roger lors de la conférence du trappeur ?

5.1.1 *Le discours technoscientifique*

5.1.1.1 **Mettre la table**

Au tout début de sa conférence, Roger aborde premièrement le groupe en se nommant et en spécifiant son statut : «... je vais me présenter : Roger Dubois, je suis technicien forestier donc je travaille à l'aménagement et à l'aménagement des forêts également pour la faune, je vais chasser et je vais trapper à l'occasion donc je suis là pour répondre à vos questions, tout ce qui est en matière de chasse, trappe et faune ». Il apparaît, par-delà le fait que le guide juge utile de présenter sa personne aux touristes

qu'il rencontre pour la première fois (ce qui semble un rite d'interaction commun), qu'il considère aussi important de nommer : son statut, son expériences professionnelles ainsi que son expérience pratique de la chasse et de la trappe. Ces trois éléments le rendent « donc » apte à répondre aux questions des touristes.

Nous interprétons cette brève introduction du guide comme un indicateur du discours technoscientifique sur la Nature et comme un élément très révélateur de l'importance que celui-ci occupera dans l'ensemble de la conférence. En effet, c'est par le fait qu'il possède des connaissances techniques et scientifiques sur la Nature et par une expérience empirique de celle-ci que le guide justifie son pouvoir de parole sur la Nature et non pas parce qu'il est sensible à celle-ci, qu'il est apte à interpréter ses symboles ou encore qu'elle est une source d'inspiration pour lui. Le pouvoir du discours sur la Nature prend ici sa source à une conception technoscientifique de la Nature.

5.1.1.2 La démystification

Après cette brève introduction, Roger entame la conférence à proprement parler en spécifiant qu'il va « démystifier » la trappe. Alors que le rapport romantique à la Nature se voulait mythique, le but avoué du guide se veut au contraire de démystifier cette relation à la Nature qu'est la trappe et en profite pour écorcher au passage certaines conceptions romantiques qu'ont les touristes face à la Culture qu'ils visitent. En entrevue, il explique qu'il désire donner une vision contemporaine du rapport à la Nature au lieu de nourrir l'imaginaire des touristes :

...je ne suis pas pour dire : « OK, c'est des touristes français, je fais à croire que je suis toujours en traîneau à chiens pis en raquettes, pis euh...moi, c'est la cabane en bois rond quand je trappe, pis c'est cinq mois (par année), pis je quitte ma femme »...non, non, c'est pas ça là. Dans le temps oui c'était ça, maintenant là, tu t'en vas à ton chalet, tu trappes à ton chalet [...] tu pognes (prends) ta motoneige, ton quatre roues [...] je veux dire, il y a le monde occidental maintenant [...] les technologies sont arrivées là [...] dans le fond on a évolué au Québec, on n'est pas en 1740.

Face à leur vision légendaire du Québec et plus précisément à leur conception du trappeur et de « l'Indien », que le guide croit être le fruit des « émissions » télévisées telles que « Lucky Luke », il entend « ramener le pendule » car la trappe est souvent considérée comme « arriérée ».

Aussi, le guide entend corriger certaines idées des touristes face au monde animal. Par exemple, à propos du cerf de Virginie, il nous témoigne en entrevue :

Oui, le cerf de Virginie c'est beau, le syndrome Bambi, Walt Disney, bon...Le cerf de Virginie il est beau, il parle dans Walt Disney mais...le cerf de Virginie il fait des dégâts à la forêt là parce qu'il est trop, il est en surpopulation. Puis si on (ne) le chasse pas, si on arrête la chasse au Québec bien, on est fait, dans dix ans on n'a plus de cerfs là, parce que la maladie, la famine va pogner (prendre).

Ainsi, il semble que l'objectif de Roger via sa conférence ne soit ni de nourrir une vision imaginaire de la Nature, dans laquelle les animaux parlent à la manière du personnage de Bambi dans les films de Walt Disney, ni de s'attarder à leur beauté. De même, il ne s'agit pas de susciter un capital de sympathie aveugle envers ces animaux en raison d'une supposée gentillesse qui les caractériseraient. Au contraire d'une fusion romantique avec la Nature, Roger milite pour la chasse et la trappe comme moyen de conservation et remettra en question les croyances populaires qui habitent certains des touristes. Il leur dit par exemple que le pékan est « bien *cute* » (bien mignon) lorsqu'on le regarde sur une photo mais qu'en fait il s'agit d'un animal très agressif. Également, il insiste sur le fait que les loups ne mangent pas les humains et qu'au contraire ils en ont peur, et qu'ils se tiennent loin des camps et des autres habitations humaines.

Un autre exemple très parlant de cette démythification apparaît lorsqu'une touriste demande au guide si certaines personnes ont déjà réussi à apprivoiser un ours : « Moi, quand je dis apprivoiser, c'est genre, tu habites un chalet dans la forêt et puis il y a un ours qui vient... ». Par le billet de cette question, la touriste exprime un désir

romantique qui est celui d'entrer en relation avec les animaux, une relation dans laquelle l'humain pourrait se fondre à la Nature et entretenir avec elle des liens étroits. En effet, les romantiques aimaient le surnaturel et le mystérieux, désiraient accéder à une union mystique avec la Nature. S'il n'y a rien de rationnel dans le fait de concevoir des humains apprivoiser un ours, une bête sauvage, c'est que cette situation évoquée est de fait l'expression d'une fascination envers cet animal bien particulier qui alimente l'imaginaire de l'humain depuis des temps immémoriaux.

Face à cette interrogation romantique de la part de la touriste, Roger répond : « Non, ça ne s'apprivoise pas, il ne faut pas. Parce que l'ours, à un moment donné-là, il ne fait plus la différence et tu as bien beau être fin là, il va vouloir te manger. » Le guide réfute alors par un discours qui généralise tous les ours, qui les fait agir tous de la même manière, de façon mécanique et standardisée, dans une perspective technoscientifique. Mais la touriste ne parle pas des ours comme entités abstraites, mais plutôt de cas particuliers, qui seraient le fruit d'une relation concrètes bien que mystérieuse à la Nature : « Non mais je veux dire des anecdotes quoi, des histoires qu'il y a eu ou des fois comme ça... ».

La réponse à cette précision vient cette fois de la part d'un autre touriste du groupe qui ridiculise ce désir romantique de fusion avec la Nature. En exagérant à la blague les propos de la touriste, celui-ci dit à Roger : « Non, elle veut savoir s'il n'y a pas eu un jour une histoire d'un gars qui a adopté un ours. Il s'est marié avec elle, il a eu des enfants (*Rires de la part des autres touristes*) ». Roger ira d'ailleurs dans le même sens que ce dernier : « Non, tu ne peux pas te mettre à regarder la télévision pis (puis) flatter ton ours ! (*Rires de la part des autres touristes*) ». C'est donc dire qu'une simple manifestation d'un discours romantique de la part d'une touriste se voit étouffée immédiatement par le guide et par un autre touriste du groupe, et ce, via le poids de la raison qui se cache sous le couvert de la caricature, de l'ironie et de la

moquerie. Il semble alors, pour l'instant, qu'il n'y a pas de place pour le rêve, pour le fantastique, ou pour le mystérieux au sujet de la Nature dans la conférence de Roger.

5.1.1.3 La distanciation et l'abstraction

Après un bref historique des différentes méthodes de trappe, qu'il qualifie lui-même de « techniques » de trappe, le guide présente un type récent de piège et explique comment les animaux seront mis à mort automatiquement lorsqu'ils se feront sectionner la colonne vertébrale à deux endroits. Sa description se veut technique, par étapes, dans une relation de cause à effet et le tout en affichant une expression non-verbale neutre et froide. L'animal est présenté comme une machine, faite de différentes parties, et sur laquelle on agit pour avoir un effet : la mort. Devant les réactions verbales et non-verbales de plusieurs touristes horrifiés, Roger défend cette pratique en soulignant qu'il a été « prouvé », scientifiquement, que ces nouveaux pièges dits « humanitaires » tuent l'animal sans le faire souffrir. C'est à l'aide d'arguments rationnels et en adoptant un regard distant, dans une perspective de « conscience non participative » (Berman, 1981), que le guide développe son discours tout en tentant de convaincre les touristes du bien fondé de ces nouveaux pièges.

La première partie sur la trappe se veut aussi parsemée d'indicateurs du discours technoscientifique de par l'utilisation des mathématiques et par l'abstraction de la Nature qui s'en suit. Roger explique que la trappe est pratiquée en fonction du développement des populations animales prises comme totalités, donc de façon abstraite, et non pas face à des animaux pris individuellement ; il ne s'agit pas d'un discours qui mette en lumière un rapport personnel à la Nature : « C'est sûr que ce n'est pas au chiffre précis là, c'est à la centaine près ». C'est via l'« estimation » du « nombre » et de la « densité des animaux au km² », c'est via la « compilation » des « données », que l'on obtient des « taux de mortalité » et des « pourcentages », et qu'ainsi les « populations » vont être « gérées ».

Roger fait ensuite la présentation de chacun des animaux, au niveau de leur taille et de leur poids approximatif, de leur pelage et des utilisations faites de leur peau, de leurs habitudes de gestation et de leurs comportements groupaux. Souvent, c'est encore une fois à l'aide de chiffres et de statistiques qu'il s'affaire à cette tâche, les animaux étant mesurés en mètres, pesés en kilogrammes, l'étendue de leur territoire étant estimée en km², les différents éléments de leur alimentation étant le fruit de pourcentages et leur progéniture étant évaluée en terme de « taux de reproduction ». Par suite, et mettant en évidence l'aspect scientifique de la conférence de Roger, une touriste s'exclamera à voix haute à tout le groupe : « En fait, c'est comme un cours de géographie quoi ! »

De même, le guide explique que les populations d'animaux sont le fruit « d'inventaires » et « d'extrapolations » et que « les modèles mathématiques » vont leur fournir des « estimés globaux ». Lorsque des animaux sont tués par des chasseurs, ceux-ci rapportent les « données » qui seront « envoyées au ministère », « dans les archives » afin d'évaluer les « taux de succès de chasse » et pour établir les « quotas » des années suivantes. Le guide vante ici l'efficacité de ce « système » et par le fait même adhère à ce rapport à la Nature d'ordre technoscientifique.

5.1.1.4 Le contrôle des ressources dans une perspective utilitaire

Les interventions de l'humain sur la Nature, dans une perspective de protection et de conservation de la faune, assurent selon Roger « une gestion beaucoup plus rigoureuse que le laisser aller qu'il y avait à l'époque ». Nous constatons que le recours aux chiffres et aux abstractions permet une action sur la Nature et justifie par le fait même la mise à mort des animaux, toujours de façon froide et distante. Ceci s'inscrit tout à fait dans le projet technoscientifique de prédiction et de contrôle de la Nature. Selon Roger, « le but de la trappe c'est d'aménager pour toutes les espèces, donc [...] le but c'est d'avoir vraiment un équilibre entre chaque espèce ... ». Face à la question d'une touriste qui semble remettre implicitement en question la nécessité

de cette action de l'humain sur la Nature, Roger précise : « Tu pourrais dire « *Oui, on laisse la Nature faire...* », mais en général je te le dis, c'est trop déséquilibré pour laisser faire [...] on a absolument besoin d'intervention ». Il apparaît alors que l'action de l'humain envers la Nature se veut un absolu dans le discours du guide alors que l'étude des conceptions socio-historiques de la Nature a révélé dans notre cadre d'analyse qu'il n'en a pas toujours été ainsi. De fait, les romantiques prônaient de leur côté un retour à la contemplation de la Nature telle que vécue avant la Renaissance. Également, Roger dira que le cerf de Virginie est « trop » abondant dans certains secteurs et qu'ainsi la chasse est ouverte non seulement au mâle mais aussi à la femelle et au veau : «...c'est un petit peu ça le contrôle du cerf de Virginie ».

Ces interventions sont justifiées par le guide afin de réparer les erreurs commises par les humains dans le passé et pour contrer « le risque de perdre le cheptel ». C'est que selon lui, la Nature a « besoin de l'homme pour contrer l'effet épidémique ». Si ce discours se veut responsable, il n'en demeure pas moins qu'il s'inscrit ici dans une perspective de contrôle de la Nature et de domination de la Nature, l'humain dictant à la Nature ses propres besoins.

L'aspect responsable du discours du guide n'est d'ailleurs pas désintéressé. Effectivement, lorsqu'il prêche pour l'utilisation du piège « humanitaire », il apparaît que ses propos servent davantage à défendre le maintien des activités économiques des humains qu'ils ne sont sensibles à la souffrance des animaux : « ... tout ça pour le bien-être de la chasse et de la trappe et aussi de la réputation que ça peut avoir au niveau international ». La Nature considérée comme une ressource prime sur l'expression des sentiments face au fait de tuer des animaux. De même, lorsqu'il soutient que les trappeurs doivent « gérer » leur nombre de prises au cours d'une année, il ne s'inscrit pas dans une perspective émotive face aux malheurs que vivent certaines espèces dont les populations sont déséquilibrées : « ... parce que le trappeur, s'il trappe tous ses animaux, l'année d'après, il n'y aura plus d'animaux, il

n'aura pas son revenu, donc il se doit de conserver et aussi par politique de développement durable ». La Nature comme bassin de ressources naturelles assure ici un « revenu » pour l'humain, dans une perspective utilitaire, et celui-ci doit se soumettre à une « politique de développement durable », pour que les animaux demeurent une ressource pour les générations suivantes ; pour les générations *humaines* suivantes. Par l'entremise de cet extrait anthropocentré, nous pouvons constater que nous sommes bien loin d'un sentiment romantique de la Nature.

Dans le même ordre d'idée, le guide expliquera :

«...la trappe est pratiquée seulement de septembre à mars parce que là, les animaux sont en déplacement, ils ne sont pas en période de reproduction, donc on n'interfère pas vraiment dans leurs interrelations. Ils sont plutôt en survie, ils dorment, ils essaient de se nourrir ou ils recherchent de nouveaux territoires. Ok, donc c'est en plein le temps de poser des pièges dans les sentiers ».

Il apparaît que les « interrelations » des animaux ne sont vues dans ce cas qu'en termes de reproduction et par le fait même de renouvellement de la ressource pour l'humain. De fait, selon Roger, piéger des animaux quand ils sont « en survie », quand « ils dorment », quand « ils essaient de se nourrir » ou lorsqu' « ils recherchent de nouveaux territoires », ça « n'interfère pas vraiment dans leurs interrelations ».

5.1.1.5 Informer et influencer

Cette volonté de démythification de la trappe, l'attitude distante du guide et l'abstraction de la Nature, via l'utilisation de tous ces chiffres et de toutes ces statistiques, semble répondre à un objectif bien précis du guide. Tel que dévoilé dans notre problématique avec Cohen (1985), une des quatre fonctions principales du guide consiste à informer le public. Aussi, selon Ap et Wong (2001), le professionnalisme des guides touristiques correspond entre autres au fait de donner des informations qui soient à la fois nécessaires, justes et mises à jour. Au lieu de nourrir une vision passéiste de la trappe et de la chasse, Roger en explique

effectivement les pratiques contemporaines à l'aide d'informations récentes sur le sujet. Or, l'idée même d'*information*, dans le sens commun comme dans plusieurs milieux professionnels et académiques, appelle à cette vue prétendument « objective » et « neutre », soutenue par de nombreuses données scientifiques. La grande présence d'indicateurs d'un discours technoscientifique dans la conférence du trappeur et l'attitude non-verbale plutôt froide et distante qui les accompagne s'expliquent alors de ce fait.

Malgré cela, ce discours n'apparaît pas dépourvu de toute subjectivité. À l'inverse, Roger semble plutôt orienter la formation d'un « regard touristique » chez le groupe, tel que présenté dans notre problématique. Toujours inspiré par un discours technoscientifique sur la Nature, Roger justifie les pratiques de la chasse et de la trappe, qu'il pratique lui-même, dans une perspective économique et utilitaire pour l'humain : « Hence, the communication of information is not the communication of "objectivity" but a transmission of values and persuasions, and the subjectivities of those exercising various forms of power » (Ryan, 2002, p. 23). Dans cette optique, il apparaît que les propos de Giddens (1991) avancés dans notre cadre d'analyse se voient confirmés. De fait, la séquestration de l'expérience quotidienne de la Nature implique que toute référence à la morale ou à l'esthétique se voit la grande majorité du temps supplantée par la connaissance technoscientifique de la Nature.

Est-ce dire alors que le tourisme Nature se veut non seulement un retour romantique et illusoire à la Nature, mais qu'aucune référence à une conception romantique de la Nature n'y prend place ?

5.1.2 Le discours romantique

Tel que présenté dans notre cadre d'analyse, l'idée même du voyage et l'escapade en Nature se voulaient parties prenantes du discours romantique. De fait, la Nature était le lieu privilégié où les romantiques allaient se réfugier afin de fuir la Culture et ses maux. Similairement, c'est ce désir d'évasion de la quotidienneté et du travail qui amène ces citadins à choisir un voyage non seulement à l'étranger, au Québec, mais spécifiquement dans le contexte de tourisme Nature. De quelle façon le contenu du discours du guide répond-t-il à ces motivations des touristes ? Si le fond du discours ne se veut influencé qu'en partie par une conception romantique de la Nature, la forme de ce même discours y est au contraire étroitement associée.

5.1.2.1 Le fond

5.1.2.1.1 Le respect de la Nature et sa contemplation

Au cours de la conférence, Roger explique aux touristes qu'il est enseigné aux chasseurs qu'il leur faut être certains de pouvoir abattre un animal en joue avant de tirer sur ce dernier. En cas de doute, les chasseurs doivent s'astreindre à ne pas tirer sans quoi ils risquent de blesser l'animal sans le tuer et, par conséquent, de le faire souffrir. Dans une telle situation où un chasseur doit s'abstenir, Roger dit aux touristes : «...c'est un plaisir sans tuer, mais t'as observé, tu es resté en transe avec la Nature pendant des heures et des heures, avec une odeur agréable et puis ça...c'est la sagesse ». Ici, il semble donc qu'il y ait un « plaisir » simplement à observer la Nature, prise comme paysage, sans pour autant en cueillir nécessairement les ressources, donc à l'encontre d'une perspective utilitaire. Cet état prolongé, cette fuite dans le temps « pendant des heures et des heures », semble d'ailleurs permettre la communion mystique avec la Nature que recherchaient les romantiques, Roger qualifiant cet état de « transe ».

Un peu plus loin, Roger ajoutera : «...tu l'as observé (l'orignal) et voilà ta gratification, t'as pas tiré, tu as respecté la Nature, tu as fait vraiment ton devoir de chasseur ». Cet extrait du discours soulève donc aussi une question d'ordre moral quant à la Nature, le fait pour le chasseur de se restreindre dans son propre plaisir étant considéré comme de la « sagesse », comme une forme de « respect » qui fait partie du « devoir de chasseur ». Ainsi, 40 minutes après le début de la conférence, le guide initie les touristes à une manière d'être en relation avec la Nature qui tranche avec son discours depuis le début de la conférence.

De même, plus tard, à propos de la chasse au petit gibier cette fois : « Et si tu n'as pas vu de perdrix, ce n'est pas grave, tu t'es promené dans le bois pendant un après-midi de temps, et c'est bien agréable ». Ici, Roger exprime que de se retrouver exposé face à la Nature de façon solitaire et durant un temps prolongé suscite de l'agrément chez le chasseur. La solitude, la fuite dans le temps ainsi que l'expérience d'un sentiment de la Nature apparaissent ici encore une fois comme des indicateurs d'un discours romantique.

5.1.2.1.2 Le caractère sacré des uns, le relativisme des autres

Le discours de Roger sur la chasse soulève aussi l'aspect sacré de la Nature : « Et puis, si tu es Amérindien, si tu as des croyances, tu dois avant de tuer la bête, tu dois avoir du respect envers la bête, pour toute la viande qu'elle te donne et pour ce qu'elle te donne en général. Les Amérindiens, ils ont ça, ils font toujours un certain rituel après (avoir tué l'animal) ». De même, il souligne que l'ours et le carcajou sont des animaux mythiques chez les peuples amérindiens, l'un symbole de la médecine, l'autre « incarnation du démon sur la terre », et qu'ils sont « fascinants » tout en entrant « dans beaucoup de légendes ». Néanmoins, l'aspect sacré de la Nature ne s'inscrit pas dans ce cas comme un indicateur du discours romantique sur la Nature auquel Roger adhère. Plutôt, le guide décrit un rapport à la Nature qu'il ne semble pas lui-même partager, nomme les croyances amérindiennes sans pour autant les détailler.

Conséquemment, le guide semble plutôt vouloir informer les touristes, adoptant une expression non-verbale détachée.

Toutefois, Roger souligne les différentes raisons pouvant amener des gens à pratiquer la chasse et soulignant que « c'est propre à chacun ». Certains chassent « pour le trophée », pour le panache de la bête, ce que Roger trouve déplorable sans toutefois condamner cette pratique. De son côté, il dit plutôt chasser pour la viande ; « pour la vraie gastronomie ça vaut la peine ». Ici, il semble que le discours de Roger révèle la possibilité d'un rapport individuel à la Nature et qu'aucune relation commune ne soit proposée ou valorisée. Ainsi, tout comme chez les romantiques qui décriaient toutes formes de contraintes sociales et qui rejetaient le caractère universel des normes instaurées sous les Lumières, Roger tient un discours sur la Nature empreint de relativisme.

5.1.2.1.3 Imager pour comprendre

Tout au long de la conférence, Roger fait de nombreux parallèles entre le monde des animaux et le monde des humains. Utilisant parfois des métaphores ou faisant des analogies de toutes sortes, nous croyons que ces procédés permettent aux touristes de mieux comprendre la Nature, s'y voyant rapprochés.

Dans le cas du castor par exemple, qu'il décrit comme « notre bûcheron », il dira qu'après le « mariage », le « père » et la « mère » ont beaucoup « d'enfants », fondent une « famille », « font une maison ». Aussi, il ajoute qu'un « contractuel » est généralement « mandaté » afin de réparer les trous dans le barrage, et que «...son système de défense, c'est un peu comme la forteresse, le château fort ». Toutefois lorsqu'une loutre tente de s'introduire via l'entrée sous-marine, les castors quittent par des sorties de secours afin d'aller se cacher dans des « bunkers » anti-loutre. Aussi, quand Roger décrit le comportement anecdotique de certains bébés castors qui sont revenus à la hutte de leurs parents après les avoir quittés une première fois, il fait

un rapprochement avec le film français *Tanguy*, dans lequel un jeune homme de trente ans revient vivre chez ses parents.

De façon analogue, Roger présente les similitudes entre le comportement des cerfs de Virginie mâles envers les femelles et celui des hommes vis-à-vis des femmes : « On voit des fois que l'homme essaie de se montrer beau, galant. Même dans les boîtes (de nuit), dans certaines discothèques, on voit que les mâles se battent pour les femelles, donc, ils reproduisent intégralement le comportement du mâle du cerf de Virginie, mais ils ne le savent pas ». Aussi, il nommera l'original mâle « Roger » et l'original femelle « Ginette » afin de décrire leurs relations en période de rut. En spécifiant que la femelle gémit davantage que le mâle afin d'attirer ce dernier, il dira qu'il y a là une ressemblance avec le comportement des femmes et des hommes, les femmes « ça aime beaucoup parler au téléphone » alors que les hommes ne sont « pas très jaseux, t'sé les gars, on parle pas trop des fois ». Enfin, il compare l'ours à l'adolescent en raison de sa lenteur, associe le carcajou au président américain Georges W. Bush « parce que le carcajou [...] c'est le seul animal qui va tuer pour le plaisir de tuer », ou encore, qualifiera les mouches et les insectes piqueurs du nord du Québec de « B-52 », les associant ainsi à des avions de guerre de par leur caractère sanguinaire.

Par ces quelques exemples, nous pouvons constater un indicateur du discours romantique sur la Nature. De fait, les romantiques tentaient de faire des résonances, des métaphores et des analogies entre la condition de l'Humain et ce qu'ils voyaient dans la Nature. Néanmoins, dans le cas du guide, et bien que le fait de susciter l'imagination des touristes permette à ceux-ci de mieux comprendre la Nature, ces procédés ont un objectif bien précis : faire rire les touristes. De fait, et comme nous le verrons plus en détails lorsque nous nous attarderons au *comment* du discours du guide, il semble que l'humour soit partie intégrale de la conférence du trappeur. Ainsi, le recours du guide aux comparaisons, aux métaphores et aux analogies dans le

but unique de faire rire ne s'inscrit pas dans la conception romantique originelle ; celle-ci privilégiait une connaissance subjective et sensible de la Nature à une connaissance objective et rationnelle, que les romantiques considéraient impossible à atteindre. Pourtant, nous avons vu plus haut que Roger a aussi recours à ce dernier type de connaissance.

5.1.2.2 La forme

5.1.2.2.1 Les espèces vedettes

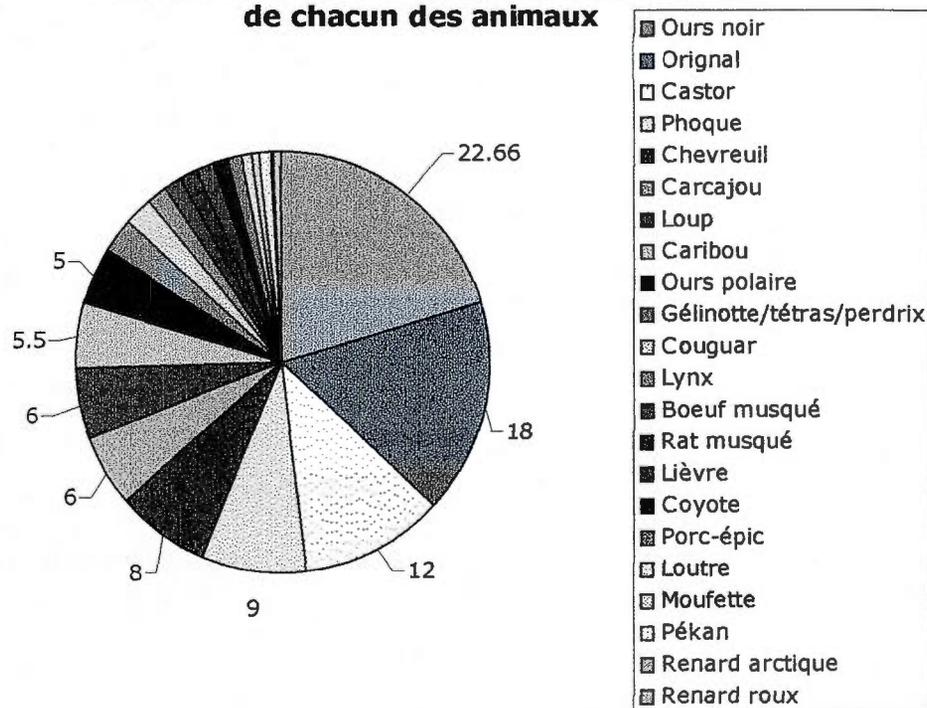
Tel qu'abordé dans la problématique, Weaver (2005) considère que la recherche de la simplicité et la limitation des coûts sont deux facteurs qui orientent fortement le discours sur la Nature et le type d'activités offertes en tourisme Nature : « Superficial learning opportunities focused on charismatic species, for example, are easier to provide and may be though by managers to engender greater satisfaction » (Weaver, 2005, p. 446). Qu'en est-il de la conférence de Roger ? Et bien, il semble que le guide axe son discours sur des animaux qu'il qualifie lui-même d'« espèces vedettes ». De la sorte, sa conférence s'inscrit dans l'analyse proposée ci-dessus, non pas tant ici en fonction de la recherche de la simplicité et de la limitation des coûts mais plutôt en fonction de la limite du temps de la conférence et afin, une fois de plus, de satisfaire les touristes.

Tout d'abord, malgré le fait que le guide annonce aux touristes en début de conférence qu'il ne passera pas beaucoup de temps sur chacun des animaux afin de tous les présenter, il apparaît néanmoins qu'il choisit de développer plus longuement sur certains animaux plutôt que sur d'autres. En étudiant le graphique 5.1, nous pouvons constater de fait que les quatre « espèces vedettes » principales occupent à elles seules plus de la moitié du temps alloué à la description des 20 animaux présentés au cours de la conférence. La limite du temps semble être un élément important expliquant ce choix. En entrevue, le guide explique qu'il n'a environ que

2h30 de conférence et que la forme de celle-ci s'est vue modifiée au fil des années : « Parce qu'avant je faisais chaque animal le même nombre de temps quasiment là... il y a des animaux, ils (les touristes) n'ont pas besoin de savoir. Bon...(les) mustélidés, je leur montre (aux touristes) les 4-5 (mustélidés), je leur conte des anecdotes mais je ne peux pas leur montrer (les mustélidés) un par un et élaborer ».

Graphique 5.1

Temps alloué (en minutes) à la présentation de chacun des animaux



Effectivement, suite à notre observation et tel que le démontre le graphique 5.1, il s'avère que de nombreux animaux sont nommés mais que les explications entourant leur mode de vie ou la façon de la chasser et de les trapper soient à peine effleurées. Cette énumération rapide se justifie par le fait que ces animaux ne sont pas considérés par le guide comme étant de « espèces vedettes » ; ainsi, nous croyons que ses

animaux se voient plutôt accordés un rôle de soutien. Il apparaît étonnant, si nous jetons un regard naïf, que certaines espèces puissent être élevées au rang de « vedettes » au détriment des autres. En effet, pourquoi certaines espèces animales bénéficieraient-elles de plus d'attention ?

En entrevue, Roger nous explique les différentes caractéristiques que doit posséder un animal afin d'être considéré comme une vedette. Premièrement, un tel animal se doit d'être « gros », d'être « impressionnant », d'être « fascinant ». Cette admiration de la Nature, qui se veut un indicateur du discours romantique sur la Nature, provient des spécificités que possède chacun de ces animaux, des particularités qui le distinguent des autres animaux. Dans le cas du castor :

...il vit en famille, ils (les castors) ont un dialecte entre eux, pareille comme on se parle. Papa, il est gérant de projet, il demande « *Toi, as-tu fais ça ? Ah oui ? Il reste ça à faire...* ». Bon, c'est peut-être pas dit comme ça, mais c'est impressionnant de savoir qu'il y a des animaux qui sont évolués là, il n' y a pas juste nous autres qui sont évolués.

Ici, nous constatons qu'il y a un rapprochement entre le monde des humains et le monde animal, il y a analogies afin de comprendre le monde de l'animal, la séparation entre ces deux mondes se faisant ténue : une « espèce vedette » permet la fusion entre l'humain et la Nature. Pareillement, l'ours noir « se guérit avec des plantes » ce qui fait en sorte qu'il fait partie de ces animaux qui « ont développé des comportements [...] qui sont plus évolués ». Les « espèces vedettes » sont des animaux qui semblent fantastiques et spectaculaires de par leur exotisme par rapport au reste de règne animal et de par leur proximité face au règne humain.

Si le but avoué de Roger se veut de démystifier la chasse, la trappe ainsi que la relation entre l'humain et l'animal au cours de sa conférence, tel que présenté plus tôt, il semble pourtant que certaines espèces échappent à ce souhait. En entrevue, il s'exclame : «...t'sé l'ours ; le mythe de l'ours ! Tout le monde tombe dans le mythe

de l'ours, c'est clair, c'est captivant. Même moi, en parler... ça fait dix milles fois que j'en parle, j'aime toujours ça en parler... ». N'est-ce pas alors dans une relation imaginaire à la Nature que « [t]out le monde tombe », par-delà l'aspect terre-à-terre d'un discours technoscientifique sur la Nature ? Admiration de la Nature, mythe, fusion entre l'humain et la Nature, exotisme, fantastique ; les « espèces vedettes » s'inscrivent sans aucun doute dans une conception romantique sur la Nature.

Ce discours d'inspiration romantique sert d'ailleurs fort bien le guide dans ses fonctions. Par exemple, à propos de l'ours noir, Roger précise :

...c'est une espèce qui va faire que la conférence elle a de l'attrait [...] pour que celui (le touriste) qui n'est pas intéressé du tout, du tout, du tout là, bien il va l'être. Juste à cause que tu sors une espèce vedette, il (le touriste) dort depuis le début (de la conférence) mais, tout à coup, tu dis des affaires, il fait « *Ah, Oui ?!* » Là, là, il est captivé là parce que tu sors des affaires là, c'est ton espèce vedette.

Ainsi, le guide a recours aux « espèces vedettes » afin de maintenir l'attention des touristes et conséquemment de les satisfaire. D'ailleurs, nous avons noté à maintes reprises le grand intérêt des touristes pour ces animaux extraordinaires. Que ce soit par la participation accrue des touristes lors de la présentation de ces derniers, par leur langage non-verbal signifiant l'attention qu'ils portaient au discours de Roger ou encore témoignant de leurs émotions de peur ou d'admiration, ces *stars* animales ne laissent pas les touristes indifférents.

Le contenu du discours sur ces animaux se veut, tel que présenté plus tôt, truffé de statistiques, de mesures, de chiffres et de nombres, le guide adoptant une attitude plutôt neutre lors de ces descriptions. Pourtant, il n'en demeure pas moins qu'il agrémente celles-ci en contant différentes anecdotes afin de faire ressortir le caractère inédit des ces « espèces vedettes ». Par exemple, il explique aux touristes :

...même ça arrive des fois que les cerfs de Virginie vont se perdre dans les banlieues, vont se retrouver dans les piscines du monde et vont même foncer

dans les portes patio parce qu'il ne voient pas les vitres, sautent dans les portes patio, se ramassent dans les maisons ; dans les cas exceptionnels mais ça arrive. À chaque année, t'as un chevreuil pris dans la maison d'un tel, pis là c'est la panique.

De plus, il dira qu'en période de rut, certains orignaux ont déjà chargé des automobiles, des autobus ou même des locomotives. De même, il dira du carcajou qu'«... il rentre dans ton camp de chasse, il fout le bordel, il mange toute la bouffe que tu as, et puis, il met sa signature sur les murs...», en insistant ici sur le fait que cette signature est en fait un jet puant que le carcajou répand afin d'incommoder les chasseurs. Il est évident que pour des touristes venus de France, citadins pour la plupart, toutes ces anecdotes contribuent à nourrir leur besoin d'exotisme et nourrit assurément leur imagination romantique.

Lorsque interrogé sur les modifications qu'il aimerait apporter éventuellement à sa conférence, Roger explique : «... il y a des photos que j'enlèverais parce que j'ai trop de choses à dire, ce qui fait que ces animaux-là (les moins populaires), je peux juste les montrer, y aller bien bref ; pour aller dans ce qu'eux (les touristes) aiment : l'ours, le castor, l'orignal, on parle de trois espèces vedettes et plus les développer... » Avec Cheong et Miller (2004), il s'avère que les touristes possèdent de ce fait un pouvoir sur ce que disent les guides, le succès de ceux-ci se voulant étroitement lié à leur capacité à lire et à juger les motivations et les besoins des touristes. Plus précisément, en ce qui à trait à Roger, il n'est donc pas étonnant de constater qu'il veuille modifier la direction de son discours « pour aller dans ce qu'eux aiment », soit les « espèces vedettes ».

5.1.2.2.2 Le décor et les accessoires : un spectacle sensuel et des animaux virtuels

Avant le début de chacune de ses conférences, Roger dispose différents objets qui accompagneront son discours. On y trouve des fourrures d'animaux placées les unes contre les autres ; différentes sortes de pièges et de collets, servant à trapper des animaux distincts ; des panaches de chevreuils, d'orignaux, et de caribous ; des

accessoires utiles à la chasse afin d'attirer les animaux ; des crânes d'ours et de loups ; un castor et une belette empaillés ainsi qu'une tête de chevreuil empaillée. Sur une table un peu en retrait, Roger installe de nombreux objets artisanaux de style amérindien, faits à partir des restes d'animaux : des capteurs de rêves faits de cuir, de fourrure et de plumes ; des colliers et des bracelets faits d'os, de dents et de griffes d'animaux sauvages (montés sur un présentoir indiquant leur prix de vente) ; des échantillons de fourrure et des peaux entières d'animaux (moufette, raton laveur, rat musqué, hermine), à vendre eux aussi. Aussi, du début à la toute fin, ses explications sur les animaux sont appuyées par des diapositives *power point* projetées sur un écran.

De prime abord, si ces objets peuvent paraître de seconde importance en ce qui à trait au discours sur la Nature, ils sont au contraire primordiaux selon Roger : « ... parce que ça rend réaliste là, plus réaliste le discours là. Ça rend tangible le discours, je pourrais parler de pleins d'anecdotes, oui, c'est le fun mais tout le monde peu... Il faut que tu stimules aussi les sens, la vue, le toucher euh... facque s'ils ont plein de sens qui ont été éveillés tout le long, je (ne) sais pas, ils retiennent mieux, ça (le discours) rentre mieux là ». Il semble que, par-delà le rôle des informations, par-delà le rôle des anecdotes sur la Nature, le guide doit aussi permettre aux touristes d'être stimulés par différents sens, ces objets constituant « l'élément central » de sa conférence, selon lui.

Beaucoup de sourires ont été observés chez les touristes, désireux de manipuler, sentir et caresser les peaux et les animaux empaillés ; « toucher la peau de l'animal, c'est voir l'animal », aux dires du guide. D'ailleurs Roger ne manque pas de vanter la douceur de certaines peaux à plusieurs reprises et invite les touristes à venir toucher chacune d'elles afin d'en apprécier la finesse. En plus du sens du toucher, le sens du goûter sera souvent mentionné et ce, malgré le fait que les touristes ne mangeront pas à proprement dit. Néanmoins, Roger dépeint le goût de la viande de différents animaux qui sont chassés et trappés pour la nourriture qu'ils constituent. Aussi, il

explique avec intérêt les différentes recettes faites à base de viande d'animaux sauvages, vantant le bon goût et les particularités de chacune d'elles. Que ce soit les fesses d'ours, le *roast-beef* de chevreuil ou le castor rôti « accompagné de pommes de terre et d'un coulis de bleuets », les touristes ne manquent pas d'intérêt pour la chose, tel qu'en témoignent leur non-verbal et leurs questions.

Comme Roger l'explique : «... je pourrais parler de la faune avec rien [...] la conférence serait longue parce que je n'aurais pas d'objets à montrer ». En fait, le discours sur la Nature du guide n'en serait peut être pas plus longue dans le temps. En revanche, et nous croyons que c'est ce que le guide laisse sous entendre ici, le discours serait moins intéressant et susciterait donc moins l'attention de public s'il n'était pas accompagné d'éléments à même de stimuler leur sens. Par ces accessoires, les touristes « ...retiennent mieux, ça rentre mieux... » et ainsi la Nature se présente à eux une comme source de plaisir.

Cet impératif pour le guide de stimuler la sensualité des touristes nous ramène à un indicateur d'une vision romantique de la Nature qui est recherchée en voyage : l'appréciation esthétique de la Nature sauvage. En effet, tel que présenté dans le cadre d'analyse, le Romantisme pose que l'amour de la Nature passe inévitablement par un rapport sensuel à la Nature, les éléments sauvages de la Nature étant considérés comme beaux et bons alors que les éléments qui portent le signe de la Culture ne semblent pas aussi digne d'être appréciés.

C'est d'ailleurs cette appréciation esthétique de la Nature sauvage qui amènera le guide à cadrer le regard des touristes. De fait, une fois sa conférence terminée, le guide amène les touristes dans un sentier de trappe et les arrête à un endroit précis afin qu'ils prennent une photo. En entrevue, il nous explique :

Bien moi, c'est plus le paysage rustique [...] c'est pas la rivière de béton, comme la Seine, une rivière avec du béton pis de la ville, t'sé, eux autre ils

voient juste ça, les rivières ont toutes été drainées [...] je leur montre que là, c'est un étang à castors pis il y a les montagnes, pis des arbres morts, pis juste à cause qu'ils regardent ça là, ils sont à côté de leur chalet mais on dirait qu'ils sont dans un autre univers, c'est un autre décor, pis là, ça les marque [...] Je les mets devant (ce paysage) là, mais derrière (eux), c'est trois-quatre chalets, il y a des autos qui passent, c'est un petit peu la ville, dans le camp ; mais quand ils regardent là, c'est comme s'ils voyaient vraiment la jungle.

À l'opposé d'une Nature connue et portant les marques de la Culture («...la Seine, une rivière avec du béton [...] les rivières ont toutes été drainées»), et malgré le fait que les touristes soient pourtant à proximité d'une Nature portant les signes de la Culture («...derrière (eux), c'est trois-quatre chalets, il y a des autos qui passent, c'est un petit peu la ville, dans le camp»), le guide détourne leur regard afin que leur caméra puisse capter «un autre univers», «comme s'ils voyaient vraiment la jungle». Le guide propose ainsi un cadrage vers l'altérité et l'exotisme de la Nature, indicateurs d'une pratique romantique, et joue de ce fait un rôle important dans la formation du «regard touristique» des visiteurs, tel que défini dans notre problématique. De surcroît, son habileté à lire les besoins et les désirs des touristes est une fois de plus confirmée, parce que la vue de ce paysage sauvage «ça les marque». Conséquemment, les touristes témoignent qu'ils apprécient ce rapport romantique à la Nature proposé par le guide.

Ces photos, ces os, ces crânes et ces peaux ne viennent pas uniquement appuyer sont discours mais viennent, au même titre que le recours aux «espèces vedettes», pallier à l'absence de l'objet même de son discours : les animaux. En effet, selon Roger en entrevue : «Ils voient l'animal (en photo), ils voient la grosseur de l'animal, ils ont une idée de l'animal, c'est comme... ils l'ont vu en photo vivant, ils l'ont vu en peau, dans leur tête c'est comme s'ils l'avaient vu». Aussi, Roger prend le loup comme exemple afin de démontrer que ces objets permettent une rencontre avec la Nature plus vraie que Nature : «T'sé tu montres le loup en photos, tu montres la peau du

loup, ils touchent après, on dirait qu'ils ont vu, ils ont touché, ils ont pris un vrai loup... mais on ne peut pas faire ça ».

Quand Roger spécifie « mais on ne peut pas faire ça », il veut dire ici que ces objets permettent une rencontre à la Nature qui ne serait pas possible dans la réalité en raison du caractère sauvage des animaux qui ne se laisseraient pas flatter comme on flatte une fourrure. De plus, les photos permettent de bien voir l'animal sous différents angles et de manière prolongée, ce que l'observation en Nature ne permettrait pas nécessairement. C'est que pour que la Nature puisse être l'objet d'une appréciation esthétique, dans une vision romantique, il faut qu'elle puisse être vue, sentie et imaginée.

5.1.3 Synthèse

Par l'analyse du *quoi* du discours du guide, nous avons constaté, tel que l'avance Eder (1996), que la vision contemporaine de la Nature semble effectivement héritée d'une double structure, est formée à la fois de la vision romantique et technoscientifique de la Nature. En effet, par l'entremise de statistiques, de mesures, de chiffres et de nombres, à l'aide d'un regard rationnel sur la Nature, le guide informe mais aussi influence les touristes ; il puise à une conception technoscientifique de la Nature. Pareillement, le recours aux « espèces vedettes » et l'analyse de la culture matérielle qui accompagne le discours du guide nous prouvent que le guide s'abreuve à une vision romantique de la Nature. Néanmoins, il semble que la forme du discours soit davantage influencée par une conception romantique de la Nature, le fond se voulant majoritairement parsemé d'indicateurs d'une vision technoscientifique de la Nature. Que nous apprend toutefois le *comment* de ce même discours ?

5.2 Le *comment* du discours du guide et de la réponse des touristes en contexte de tourisme Nature

Nous nous sommes appliqués à décrire et à interpréter le *quoi* du discours du guide sur la Nature jusqu'à maintenant. Dans un deuxième temps, l'étude du cas nous amène à dégager différentes caractéristiques du *comment* du discours du guide sur la Nature et de la réponse des touristes à ces mêmes discours. Nous tenterons de répondre à notre deuxième sous-question de recherche : De quelle manière le guide présente-t-il son discours aux touristes et comment ceux-ci influencent-ils le discours du guide ? Si le guide parle pendant près de deux heures et quart sur la Nature, le contenu de son discours est nécessairement influencé par la relation qui s'établit entre lui et les touristes et par les moyens qu'il utilise afin de présenter le contenu de ce discours.

5.2.1 *Un spectacle d'humour où le public participe*

Au cours de la conférence du trappeur, la relation qui unit le guide aux touristes se veut majoritairement conviviale, amusée et ponctuée d'éclats de rires de toutes parts. Si le guide marque ça et là son discours à l'aide de blagues, certains touristes entrent eux aussi dans le jeu afin de faire rire leurs partenaires de voyage ainsi que le guide. De plus, le guide pose fréquemment des questions à son auditoire et ceux-ci lui posent des questions en retour. Au tout début de sa conférence, Roger annonce très tôt comment il souhaite que se déroule le tout :

On va voir, ça va être très interactif, j'ai besoin aussi de vos commentaires, de vos questions [...] si vous avez des questions spécifiques, n'hésitez pas à m'interrompre, levez votre main pis ça va être le fun, ça va être dynamique et il va y avoir de l'interaction, vous allez voir il y a un petit peu d'humour là...pour bien meubler le tout.

D'entrée de jeu, il sollicite la participation du public tout en annonçant que la conférence se fera dans le plaisir et dans le rire. D'ailleurs, tout de suite après avoir

spécifié l'objectif numéro un de sa conférence, soit « le volet sensibilisation, conservation autour de la faune », Roger nous précise en entrevue : « Mais c'est sûr que je vais parler aussi des spécificités du renard, euh... des anecdotes drôles de la faune, qui vont faire que le monde vont aimer la faune... ». Il semble qu'un des objectifs de Roger soit d'amener les touristes à aimer la faune suite à sa présentation et que le moyen privilégié pour arriver à cet amour soit l'utilisation de l'humour. L'utilisation du terme *aimer* apparaît comme un indicateur du discours romantique sur la Nature et engendre qu'un des souhaits du guide soit d'amener les touristes à une relation romantique à la Nature, via l'humour. Mais pourquoi l'humour ?

D'une part, les touristes sont assis durant toute la partie intérieure de l'activité, soit durant 2 heures 15 minutes. La conférence du trappeur demande donc de l'attention mentale et une immobilité physique de la part des touristes alors qu'ils ont été habitués à bouger via différentes activités physiques extérieures depuis le début de leurs vacances. De ce fait, l'aspect informatif de la conférence apparaît comme insuffisant pour susciter l'intérêt continu des touristes envers la faune, durant une période prolongée. En entrevue, le guide nous explique :

Facque, étant donné que c'est deux heures de temps, si j'étais comme ça : « *Bon, là je vais vous parler de la faune du Québec* » ...là, tu vois tout le monde s'endormir. Tandis qu'en mettant de la joie, de la vie, en faisant des blagues, là t'allumes tout le monde, le monde embarque dans la conférence, c'est drôle, ils rient, c'est interactif...

Ici, lorsque Roger dit, « *Bon, là je vais vous parler de la faune du Québec* », il se met lui même en scène en affichant volontairement une expression non-verbale distante et neutre, pour démontrer qu'il ne s'agit pas d'un type de communication qui soit à même d'intéresser et de tenir les touristes éveillés. À la distanciation et la neutralité, des indicateurs du discours technoscientifique sur la Nature, le guide privilégie « de la joie », « de la vie », « des blagues ». C'est donc dire que le *comment* de sa communication doit favoriser l'expression de sentiments et d'émotions, indicateurs

du discours romantique, afin que « le monde embarque ». D'ailleurs, encore une fois à la blague, il ira jusqu'à dire en conférence : « Hey ! On ne vous a pas dit que c'est un spectacle d'humour à matin, que ce n'était pas une conférence ! »

Le regard du guide sur la forme de son propre discours semble d'ailleurs confirmé par les nombreux rires des touristes observés tout au long de la conférence. Cette rétroaction aux blagues lancées par Roger indique que ce type d'intervention de la part du guide s'aligne avec les désirs et les besoins des touristes. Plus explicitement, un de ceux-ci s'adresse au reste du groupe et au guide suite à une plaisanterie : « Il (le guide) est bien lui, on l'aime bien, il est drôle et tout ». Ce touriste confirme que pour être un guide « bien » et pour qu'« on l'aime bien », le guide se doit d'utiliser l'humour pour réussir à transmettre son message sur la Nature. Tel qu'abordé dans notre problématique, ceci vient soutenir que les touristes exercent un grand pouvoir d'influence sur ce que dit le guide et sur sa manière de la dire car il désire satisfaire les touristes en retour.

5.2.2 L'émotion et les mises en scène

Ce qui apparaît étonnant suite aux écoutes répétées du vidéo de la conférence de trappeur, c'est de constater à quel point les réactions des touristes à certaines de ses interventions semblent prévues, anticipées. Nous croyons que le fait de faire cette conférence à répétitions amène Roger à connaître l'effet de son discours sur les touristes. Par ses descriptions souvent très détaillées, Roger ne se contente pas de présenter une Nature spectacle qui serait drôle, amusante ou source de plaisir mais permet aussi aux touristes d'être en contact avec des émotions fortes bien que moins plaisantes face à la Nature.

Premièrement, il semble que Roger tente de choquer les touristes en ce qui a trait à la manière dont les animaux sont mis à mort, que se soit par l'humain ou entre espèces. En présentant le piège à pattes, il ne se gêne pas pour décrire en détails la douleur que

pouvait subir l'animal qui en était prisonnier et y va même de scénarios extrêmes pour raconter cette souffrance. Par exemple, il explique que certains lièvres en venaient jadis à se gruger leur propre patte prise au piège afin de pouvoir retrouver la liberté, pour ensuite mourir au bout de leur sang. Plus tard, il expose que le mets préféré des ours noirs consiste à manger le veau de la femelle orignal à même son ventre, avant que celui-ci ne vienne au monde. Suite à ces descriptions, plusieurs touristes expriment, de façon non-verbale ou en chuchotant entre eux, à quel point ils sont horrifiés.

A fortiori, le guide agrmente parfois ses descriptions à l'aide de mots et d'expressions exagérées afin de susciter des réactions encore plus fortes. En présentant la méthode traditionnelle de la chasse aux phoques, il explique :

... parce que la chasse traditionnelle au phoque, ça se fait avec un gros 2X4 (un madrier de bois de 2 pouces par 4 pouces), tu te promènes sur les banquises, et tu varges sur la tête du phoque jusqu'à temps qu'il meurt. (*Expression de dégoût de la part des touristes*) [...] Là t'écrases le cervelet, donc, t'écrases le siège de la douleur (*Expression de dégoût de la part des touristes*) et là l'animal tombe inconscient, donc il n'est plus conscient. Mais, les nerfs, hein ? Tuez une poule, écorchez une poule, tuez un bœuf, les nerfs continuent de bouger. Et bien le phoque là, qu'est-ce qui fait ? Bien il fait ça, il fait comme le bacon.

Plus tard, il dira d'une femme qui a été attaquée par une ourse et ses petits qu'elle leur a servi de « buffet à volonté ». Par l'utilisation d'expressions telles que « tu varges sur la tête du phoque jusqu'à temps qu'il meurt », « il fait comme le bacon » ou de « buffet à volonté », le guide représente de façon confrontante, percutante. Pourquoi ? Peut-être veut-il faire réagir le public encore une fois « pour que le monde embarque » ? Pour ce qui est de cet extrait sur la chasse au phoque, et tel que nous le verrons plus loin, il semble en effet que la volonté du guide soit ici d'inviter les touristes au débat.

Parallèlement, la guide tente d'éveiller un sentiment de peur chez les touristes à de nombreuses reprises. En questionnant ceux-ci sur les réactions qu'ils adopteraient face à la rencontre de différents animaux sauvages, Roger réussit à en faire frémir plus d'un. Par exemple, lorsqu'il parle de la technique consistant à faire le mort devant un ours afin de lui échapper, il spécifie : « Mais là, dès qu'il (l'ours) va savoir que tu es vivant, que tu n'es pas vraiment mort, il va renfoncer ses crocs dans ton épaule, là, là, tu va crier, tu vas mourir au bout de ton sang au bout de 12-15 heures, s'il ne t'a pas mangé avant ». Aussi, en retraçant le caractère sanguinaire du carcajou, il amène les touristes à imaginer la rencontre de cet animal : « ...le carcajou saute dans ton cou, coupe la jugulaire ici, au niveau du cœur, 10 secondes (et tu es mort), c'est un piège humanitaire ambulante (pour l'homme), ok ». Nous voyons dans ces quelques exemples des indicateurs d'un discours romantique sur la Nature. En effet, loin de tenir ici un discours rationnel sur le rapport aux animaux, le guide joue plutôt sur l'imaginaire des touristes afin de susciter une certaine crainte face à la Nature en misant sur son aspect cruel et impitoyable. Ce n'est plus en termes statistiques et à une relation abstraite à des populations animales que sont conviés les touristes dans ce cas, mais à une relation personnelle, via les émotions et les passions, à des animaux fictifs.

Ce recours à l'imaginaire amène aussi le guide à mettre en scène des personnages, réels ou inventés, afin de faire vivre aux touristes la relation aux animaux de façon émotive. Que ce soit en imitant un chasseur grimpé dans un arbre afin d'échapper à un ours, en simulant un travailleur forestier pris à partie avec une nuée d'insectes piqueurs dans le Nord du Québec, ou en caricaturant sa propre rencontre avec une mère ourse et ses petits, Roger fait bouger son corps dans l'espace, modifie le ton de sa voix et y va de moult expressions non-verbales afin de jouer différents personnages. Ces capacités théâtrales du guide ainsi que les émotions qu'il suscite chez son public occupent selon nous un rôle très important dans la conférence de Roger. De fait, elles viennent ainsi appuyer les propos de Holloway présentés dans

notre problématique : «...it is the guide's dramaturgical skill and personal perspective of the attractions which becomes the focus of the touristic experience » (Holloway, 1981, p. 382).

5.2.3 Par-delà la satisfaction des touristes : la quête d'une relation romantique au travail

Nous croyons aussi que cette volonté d'animer le groupe par l'humour, le plaisir, les émotions et les mises en scène s'inscrit dans un désir pour le guide de vivre un moment agréable qui lui permettra de faire sens de son travail. C'est que Roger, comme la plupart des guides selon lui, cherche à vivre des relations humaines chaleureuses et intenses dans l'exercice de ses fonctions, par-delà le fait de travailler en Nature :

Bien moi c'est parce que j'ai un contact social là [...] c'est sûr il faut que t'aime un contact social là. Être guide dans le fond c'est que t'as besoin d'évasion mais en plus tu travailles, t'es payé, tu sais c'est quelque chose qui te demande oui, mais bon, qui se fait bien parce que tu vis avec un groupe...

Le métier de guide est très demandant mais c'est le contact avec le groupe qui permet au guide d'aimer son travail ; les relations humaines semblent alors primordiales. Nous pouvons faire un lien ici avec le Romantisme. En effet, c'est contre les rapports humains rationnels, prônés sous les Lumières, que les romantiques se dressaient. Aussi, ils militaient pour l'expression des sentiments et des émotions ainsi que pour des relations humaines riches et significatives.

D'ailleurs, lorsque l'interaction avec les touristes se veut insatisfaisante aux yeux de Roger, en raison de leur faible participation ou du fait qu'ils ne rient à de ses blagues, sa motivation au travail s'en ressent : « Y en a (des touristes) qui sont plates, qui interagissent pas, là je laisse tomber les anecdotes et je fais ça (la conférence) au plus vite ». Par ces propos, nous constatons que le fait pour Roger de détailler ou non sa conférence, de la prolonger ou de l'abréger, dépend étroitement de son propre plaisir

à exercer son travail. Conséquemment, la transmission de son message sur la chasse et la trappe comme moyen de conservation des espèces est étroitement tributaire de la réponse des touristes :

C'est comme arriver devant un groupe, tout le monde est endormi, tout le monde (n') écoute pas, t'as bien beau faire un discours bien intéressant quand t'as pas l'intérêt du groupe, c'est plate, c'est vraiment plate, c'est long [...] T'sé je veux dire, oui je vais en conter mais je vais en conter bien moins qu'un groupe qui est motivé, t'sé je vais faire ma job mais je trouve qu'en mettant de l'humour en général 95% des groupes, mêmes les plus plates, ils vont lever pareil...

Il semble qu'il s'agit bien là d'une interaction entre le guide et les touristes : le guide conte des anecdotes et utilise l'humour afin d'aller chercher l'intérêt du groupe et en retour, leur intérêt permet au guide d'apprécier et de trouver son travail significatif. Les touristes possèdent de la sorte un pouvoir de récompense sur le guide ; en riant de ses blagues et en participant à sa conférence, ils enrichissent son travail.

Le plaisir et le rire qui accompagnent les différentes informations que livre le guide ne s'inscrivent alors pas tant ici dans une perspective romantique du discours sur la Nature. Leur expression semble plutôt correspondre davantage au désir du guide de ne pas sentir qu'il est en train de faire sa « job ». Parallèlement au désir d'évasion des touristes de leur propre quotidien par l'entremise d'un voyage en Nature, le guide, lui aussi, éprouve ce « besoin d'évasion », veut être rémunéré sans pour autant sentir qu'il est en train de travailler. C'est que la situation à l'étude bien qu'elle s'inscrive dans un contexte touristique, consiste pour Roger à faire un travail alors que pour les touristes, il s'agit d'un moment de loisir. Dans cette optique, la répétition fréquente de cette conférence amène Roger à vouloir faire participer les touristes, à y mettre de « la joie » et « de la vie », certes pour satisfaire les touristes, mais aussi pour se satisfaire lui-même et pour lutter contre l'aspect routinier de son travail, jour après jour, semaine après semaine et d'une année à l'autre.

Lorsque interrogé sur les raisons de l'importance du plaisir qu'il ajoute dans ses conférences, Roger explique : «...il y a aussi moi qui, d'année en année, c'est parce que, t'sé toujours dire la même affaire, ça devient long et plate, t'sé, j'apprécie moins, j'apprécie pas, je trouve ça endormant, pis on dirait des fois que je suis une cassette : quand j'ai dix conférences en une semaine, je finis là, j'ai l'impression d'être un magnétophone ». Nous avons ici une fois de plus un indicateur du discours romantique. De fait, notre cadre d'analyse nous a permis de constater que les romantiques se sont levés contre une organisation mécanique des rapports sociaux. Lorsque Roger souligne qu'il a des fois l'effet d'être « une cassette », lorsqu'il dit avoir « l'impression d'être un magnétophone », il apparaît que nous entendons là un écho romantique : il éprouve ce sentiment en regard des groupes qu'il reçoit à répétition, fruit d'une organisation rationnelle de son travail et des séjours des différents groupes de touristes. Il déplore une telle situation. Une fois de plus, ce n'est pas tant un rapport romantique à la Nature qui est désiré par Roger dans ce cas mais c'est plutôt une vision romantique du travail et des relations interpersonnelles qui est souhaitée dans l'exercice de ses fonctions.

En conséquence, si le guide disait plus tôt qu'avec l'utilisation d'un ton neutre et froid lors de ses conférences «...là, tu vois tout le monde s'endormir », privilégiant la participation, le plaisir et le rire afin de satisfaire les touristes, il semble aussi que ce soit pour ne pas qu'il s'endorme lui-même qu'il a recours à ces procédés. Le guide ne veut pas se sentir comme une machine, morte et sans vie, qui ne fait que répéter automatiquement son discours sur la Nature.

Pourtant, il semble que ce soit justement parce que le métier du guide soit à l'encontre d'une organisation sociale en temps que machine qu'il soit si attirant :

...c'est pas du 9 à 5(heures) , tu (ne) courailles pas, t'es pas stressé, pis je pense l'évasion justement, être dans les chalets, aller en motoneiges, aller faire du chien de traîneau, c'est quelque chose qui relaxe, je pense qu'il n'y a personne qui n'aiment pas être dans ces endroits-là pis encore là travailler

dans des environnements de même je pense que c'est stimulant [...] c'est sûr que c'est des éléments de motivation ça, pour les guides là, toutes c'est activités là, pêche sur la glace t'sé c'est toutes des activités quand même le fun à faire, c'est sûr que tu travailles mais bon... c'est quand même une activité intéressante, c'est sûr peut-être tu feras pas ça toute ta vie là mais quand t'es jeune j'pense c'est stimulant là t'sé...t'as besoin de ça à un moment donné, il faut que tu sortes des cadres, que tu te promènes, que tu fasses un peu le bohémien aussi, c'est le fun...

Ainsi, selon Roger, être guide, « c'est pas du 9 à 5(heures) », « tu (ne) courailles pas », « t'es pas stressé », « c'est quelque chose qui relaxe ». Ce n'est pas l'idée même du travail qui est rejetée mais plutôt une organisation particulière du travail, et plus précisément un rapport au temps rationalisé, issue de la fusion du rapport technoscientifique à la Nature et de l'esprit capitaliste. Aussi, ce type de travail permet une « évasion » et consiste à faire des activités en Nature, « dans des environnements (dans la Nature) » et se veut ainsi « stimulant ». Nous pouvons voir que les thèmes de l'évasion et du rapport à la Nature sont donc sources de motivation pour le guide, comme ils l'étaient pour les romantiques.

Également, le « fun » permet de sortir des « cadres », donc de l'ordre imposé par un rapport technoscientifique au monde ; « tu te promènes », thème cher aux romantiques une fois de plus et à Rousseau tout particulièrement, ce qui fait en sorte « que tu fasses un peu le bohémien aussi ». Lorsque qu'interrogé sur le sens de cette dernière expression en regard de son travail, Roger ajoute : «...le voyage, tu sais, tous ceux qui aiment le voyage c'est un certain type nomade si tu veux, t'sé changer d'air, explorer, découvrir, c'est ces intérêts-là, en tant que guide ».

En résumé, il s'avère pour le guide que le rapport au monde recherché dans l'exercice de ses fonctions en soit un romantique, basé sur le goût de l'exotisme, du voyage, du lointain et de l'Autre.

5.2.4 Un moment clé : la chasse aux phoques

Nous nous attardons dans cette partie à un moment spécifique de la conférence du trappeur afin de réfléchir sur les interactions entre le guide et les touristes qui permettent la construction sociale de la réalité de la Nature. En effet, les neuf minutes que dure l'exposé sur la chasse aux phoques semble un moment très important de la conférence de par les conflits des différentes idées de la Nature qui s'y déroulent et en raison du changement qui en résulte dans la relation qui unit le guide et les touristes. Si le guide tient tantôt un discours qui sous-tend une vision technoscientifique sur la Nature et qui semble satisfaire le besoin des touristes d'être informés, s'il fait une prestation spectaculaire afin de soutenir ce discours, jouant sur les émotions des touristes et suscitant le rire et le plaisir, il semble que le sujet de la chasse aux phoques démontre une brisure dans le cours de la conférence ¹⁸.

5.2.4.1 Quitter le spectacle pour entrer dans l'arène du politique

Le guide soulève le caractère problématique de la chasse aux phoques dès l'amorce de son exposé sur cet animal :

Ok, on arrive au phoque, le phoque, on a un problème avec le phoque, pas juste à cause de Brigitte Bardot, bien à cause de Brigitte Bardot [...] Moi, regardes, j'ai un piège humanitaire juste pour Brigitte Bardot ici... (*Rires de la part de certains touristes*) [...] Ok, qu'est-ce qu'elle fait Brigitte Bardot, encore cette année, elle a écrit à notre premier ministre (afin) d'interdire la chasse aux phoques...

Tout de suite après cette introduction qui soulève un sujet d'ordre politique, et avant même qu'il ne puisse terminer sa phrase, une touriste coupe le guide, corrige ses propos concernant la chasse aux phoques et précise : « (la chasse) Aux *bébés* phoques ! ». Roger réplique alors rapidement et catégoriquement : « Non, la chasse aux phoques ». Ainsi, dès le départ, et tel que le démontrera tout le reste de la

¹⁸ Nous suggérons au lecteur d'aller consulter le verbatim de l'extrait concernant la chasse aux phoques en annexe II. Cette lecture lui permettra de mieux saisir la dynamique des échanges au cours de ce moment clé de la conférence.

discussion sur la chasse aux phoques, les touristes prennent un rôle plus actif qui ne se limite pas l'écoute du discours du guide sur la Nature. Il semble que ceci s'explique par le fait que les touristes français ont déjà eux-mêmes entendu parler des polémiques concernant ce type de chasse, l'actrice Brigitte Bardot étant citoyenne française et menant cette lutte par l'entremise des médias à partir de la France ; ils ont ici une connaissance préalable sur le sujet, et donc une opinion. Soudainement, le discours du guide n'apparaît plus comme une simple fonction d'information, qui consisterait à transmettre des renseignements objectifs et neutres, mais est dévoilé dans toute sa subjectivité, comme une *interprétation* de la Nature. Ainsi, les touristes s'impliquent davantage dans la conversation, de façon personnelle.

Le sujet de la chasse aux phoques n'est donc pas du même ordre que les thèmes politiques abordés jusqu'à maintenant par Roger. En effet, depuis le début de la conférence, Roger a soulevé des thèmes qui auraient eux aussi pu engendrer des débats. Par exemple, il parle de l'importance de la chasse et de la trappe afin de maintenir l'équilibre des populations animales dans les forêts, ou encore, condamne la diminution de l'habitat du loup en raison des coupes forestières. Les touristes n'avaient alors pas ou n'avaient que peu de connaissances sur ces sujets, constataient que le guide appuyait ses propos par de nombreux arguments scientifiques, techniques ou pratiques et, en raison de la séquestration de leur expérience quotidienne de la Nature, ne pouvaient s'opposer ou appuyer les propos du guide de façon significative. Tel que présenté dans notre problématique, le guide possède un grand pouvoir face à la formation du « regard touristique » sur la culture visitée. En revanche, il apparaît dans cette discussion que l'étendue de ce pouvoir du guide est fonction des connaissances préalables des touristes sur le sujet abordé.

Le guide poursuit son discours en ironisant sur les désavantages de l'utilisation du bâton dans la méthode traditionnelle de chasse aux phoques : « Ok, le désavantage de cette chasse c'est que ça salit la neige. Ok, bien non, c'est une blague... » Ici, le guide

se moque d'une vision romantique de la Nature où l'esthétique et la pitié semblent importantes. Aussi, il précise vers qui cette ironie s'adresse : « ...pour les gens, aux yeux du citadin, de l'urbain moderne, c'est cruel ». Selon Roger, ces citadins et ces urbains, auxquels les touristes peuvent facilement s'associer, idéalisent la relation de l'humain à la Nature en considérant que la chasse est cruelle. Ces gens, coupés de leur relation à la Nature, reproduisent ainsi le comportement de négation de l'organisation sociale qu'adoptaient les romantiques deux siècles plus tôt.

Pour sa part et afin de justifier cette pratique, le guide y va plutôt d'un discours technoscientifique sur la Nature : « Mais, ça a été prouvé, en tous cas, bien, par des études, que, ça qu'est-ce que tu fais là ? Là t'écrases le cervelet, donc, t'écrases le siège de la douleur et là l'animal tombe inconscient... ». Face à un discours romantique qui serait contre la chasse aux phoques, le guide s'appuie sur une vision technoscientifique de la Nature, de manière neutre, afin de justifier son opinion. Ensuite, Roger critique la manière dont Brigitte Bardot et ses caméramans filment la chasse aux phoques en jouant sur les émotions du public : « ...c'est horrible là, il y a du sang, pis là tout le monde est indigné... ».

Il y a ici conflit des interprétations au sujet de la Nature et ce, en dépit du fait que les deux visions se réclament d'un discours environnemental. D'une part, Mme Bardot et son équipe dépeignent la cruauté de cette chasse, visant à dénoncer en image le caractère distant, sans émotion et utilitaire de cette pratique qui s'inscrit par le fait même dans une conception technoscientifique de la Nature. D'autre part, le guide répond en retour qu'il s'agit-là de propagande et donc d'une absence d'information, cette dernière se voulant par définition un regard rationnel et objectif. En fait, ce dont le guide accuse Mme Bardot, c'est d'une part d'être irrationnelle et d'éprouver des émotions de répugnance et de dégoût face à la manière dont ces animaux sont mis à mort et, surtout, de propager cette vision romantique axée sur la sensation : « : « T'sé le blanchon, c'est du sensationnalisme, parce que c'est un petit, blanc, et quand tu

varges (frappes), il y a du sang rouge donc c'est des images qui sont très programmantes... »

Toujours pour justifier cette chasse traditionnelle qui consiste à frapper les phoques avec un bâton, Roger explique que la chasse à l'aide d'un fusil est aussi pratiquée « ...Mais le chasseur, une balle de fusil à une piastre la balle, 25 piastres, 25 balles, eux autres ça leur coûte cher. En une semaine ça lui a coûté cent piastres de balles, lui, un coup de bâton, c'est gratuit. Facque, il gagne 400 piastres par mois de plus ». Roger relève un aspect économique, le coût de la chasse, qui amène les chasseurs à privilégier le coup de bâton à la balle du fusil. Ainsi, il soulève un aspect incontournable de notre rapport contemporain à la Nature, hérité de la fusion de la conception technoscientifique de la Nature et du système économique capitaliste : la Nature est considérée comme un bassin de ressources naturelles qui doit rapporter le plus d'argent possible. Sans pour autant soutenir cette manière de penser, car il s'agit pour lui de « changer les mentalités » des chasseurs, il n'en demeure pas moins que le guide se fait le défenseur de la chasse aux phoques. C'est que, pour les gens qui vivent de la chasse, les phoques ne sont pas les représentants d'une Nature du même ordre que pour les touristes. Nous avons vu plus tôt avec Eder que : «Cultivated nature serves the increase of wealth. Wild nature serves *plaisir* »¹⁹. Or ici, pour les uns, la chasse aux phoques fait partie de leur culture économique alors que pour les autres, ces mêmes animaux sont associés à la Nature sauvage, au plaisir et aux émotions. Cette situation révèle en fait l'ambivalence de l'occident dans sa relation à la Nature et plus exactement ici aux animaux.

Pour soutenir son argumentaire qui vise à justifier la chasse aux phoques, le guide poursuit dans cet esprit technoscientifique en fournissant chiffres et statistiques pour expliquer que le surnombre de phoques contribue à faire chuter dramatiquement les

¹⁹ EDER, Klaus, *Op. cit.*, p. 148.

stocks de poissons. Le ralentissement de la chasse, suite aux pressions exercées par des écologistes tels que Brigitte Bardot, cause donc lui aussi des problèmes environnementaux. Roger poursuit : « Si on écoutait madame Bardot : *Ok, madame Bardot, vous avez entièrement raison, vous êtes très éduquée, vous avez raison, on arrête de chasser le phoque* ». Le guide ironise ici une fois de plus puisque Madame Bardot n'est que peu éduquée à ses yeux en ce qui a trait aux enjeux environnementaux. Il laisse ainsi sous entendre que si une personne n'est pas « éduquée », donc si elle n'a pas de connaissances techniques et scientifiques sur la Nature, son discours ne peut être valable.

Aussi, il appuie son exposé sur le contrôle des populations de phoques via la chasse en affirmant que : « Ça c'est des principes d'écologie, de base, qu'on apprend nous autres dans nos cours, et pis, on est des professionnels là-dedans, et pis c'est le moyen de sauver les animaux ». Une fois de plus, c'est via la science et la technique que semble se trouver la clé du salut pour les animaux. Toujours dans un langage scientifique de cause à effet, il renchérit : « Qu'est-ce qui va arriver ? Bien dans deux ou trois ans ils vont être dix millions, et là, il n'y aura plus de nourriture, la maladie va prendre, et là, on risque de tout perdre le cheptel de phoques ».

Ce discours du guide relève tout le paradoxe du rapport de l'Occident à la Nature. C'est que si aimons la Nature, donc si nous voulons son bien et si nous éprouvons des émotions envers elle, dans une perspective romantique, il nous faut adopter un regard objectif, raisonné, détaché et froid ; il faut gérer des populations et non pas entretenir des relations personnelles avec des êtres vivants dans toute leur unicité ; il faut justifier la mise à mort d'animaux, de façon à première vue cruelle, afin de maintenir la population en place. En résumé, il faut s'appuyer sur une vision technoscientifique de la Nature pour la protéger bien que la vision romantique soit la source de notre amour premier pour celle-ci. Cet exemple soutient bien une fois de plus les propos de Eder (1996) présentés dans notre cadre d'analyse. De fait, l'Occident entretient un

rapport complexe et ambigu à la Nature puisque s'abreuvant à deux visions opposées l'une à l'autre : les visions technoscientifique et romantique. Avec Giddens (1991) et face à cette ambivalence (1991), il apparaît pourtant ici que toutes références à l'esthétique et aux émotions se voient la grande majorité du temps supplantées par les connaissances technoscientifiques sur la Nature.

Le guide ne se contente alors pas ici de seulement informer son public ou encore de le divertir afin de le satisfaire. Au lieu de dire aux touristes ce qu'ils veulent entendre, il les invite au contraire à un regard plus complexe sur la Nature :

... j'ai toujours été pour la protection de la faune mais ça passe via des programmes de stabilisation des populations [...] c'est de faire comprendre au monde (aux touristes), pis d'habitudes avec une argumentation [...] bien construite ils finissent par cliquer que : « *Ah ! Oui ! Il y a une relation !* » [...] Tsé, c'est de montrer aussi, les deux côtés de la médailles, via la conservation ; mon gros thème c'est la conservation.

Contrairement à ce qu'avancait Weaver (2005) dans notre problématique, il semble ici que le tourisme Nature ne réponde pas toujours à un impératif de simplicité qui n'engendrerait que des apprentissages superficiels. Mais jusqu'où ces apprentissages peuvent-ils aller ?

5.2.4.2 Le désenchantement des touristes et la confrontation

Roger enchaîne en justifiant que plusieurs personnes se nourrissent de la viande des phoques. Mue par une vision romantique de la Nature où l'amour envers les animaux prime sur les besoins humains de consommation de viande, une touriste s'exclame et condamne : « Oui mais elle (Brigitte Bardot) protège les petits ! » Ainsi, pour plusieurs touristes pris de pitié, le fait de tuer des petits animaux doit être interdit. Roger rappelle toutefois que tuer les petits de certaines espèces à des fins de consommation est une pratique quotidienne à laquelle les touristes ne sont pas étrangers : « Ok, ok, c'est vrai. Ok, c'est vrai, mais Brigitte Bardot elle va manger du veau, elle va manger de l'agneau, c'est des bébés...c'est quoi le problème ? » Ainsi,

Roger met à jour que le fait de mettre à mort certains bébés animaux ne semble poser aucun problème alors que la médiatisation de la mise à mort de d'autres animaux apparaît comme troublante.

Ainsi, avec Giddens (1991), il apparaît que l'occidental moderne est séquestré de sa relation quotidienne à la Nature, au point où il oublie qu'il fait aussi partie de cette Nature. Les touristes ne réalisent plus qu'ils mangent eux aussi les petits de certains animaux, charmants, dociles et sans défense. Ce qui distingue Madame Bardot et les touristes des chasseurs de phoques, c'est qu'ils font l'économie de mettre à mort eux même les animaux, la viande qu'ils mangent étant vendue dans les comptoirs des supermarchés, dépecée et placée sous un emballage plastique. Ce que le guide tente de faire ici, c'est de conscientiser les touristes aux liens des différents éléments de la Nature, dont l'humain fait aussi partie :

... mais il faut se mettre dans le contexte parce qu'on n'est plus habitué à voir la Nature à l'état de jungle. Retourne dans la jungle africaine : Hey ! C'est *rough* hein ! Des animaux, j'en ai vu moi des animaux se faire manger par des loups pis arriver tout croches ; mais ce n'est pas des hommes qui ont fait ça. Dans la Nature, il y en a qui survivent, il y en a qui meurent, ok.

En faisant ce parallèle entre la viande de bébés phoques et la viande de veau ou d'agneau, en ajoutant que « ...c'est moins dégueulasse que les abattoirs industriels », le guide réintroduit le lien qui unit les touristes aux bébés animaux qu'ils mangent eux aussi, il considère la Nature comme une totalité formée de l'interaction de ses parties, telle qu'en appelait la *philosophie naturelle* romantique ainsi que Darwin. Par suite, la Nature n'est plus qu'un spectacle à apprécier de façon esthétique pour sa beauté ou pour les plaisirs qu'elle procure mais est aussi une réserve de ressources naturelles, dans une vision technoscientifique, où l'humain puise de façon instrumentale afin de réaliser ses propres buts et pour satisfaire ses besoins. Nous pouvons voir que les conceptions technoscientifique et romantique se mélangent une fois de plus dans le discours du guide afin de soutenir un discours environnemental. Par ces mêmes propos, les touristes se perçoivent tout à coup comme complices non

pas seulement d'une vision romantique mais aussi d'une vision technoscientifique de la Nature. En effet, il est facile de critiquer autrui, mais le discours responsable d'un guide sur la Nature ne devrait-il pas aussi amener les touristes à se questionner sur leur propre rapport à la Nature ?

Cependant, alors que le guide a développé son argumentaire sur le sujet de la viande de phoque, une touriste le rappelle vite à l'ordre. Elle corrige le guide en indiquant que les polémiques entourant la chasse aux phoques consistaient à décrier le massacre des bébés phoques non pas pour leur viande mais pour leur fourrure : «...et qu'ils (les chasseurs) prennent juste la peau, et qu'ils laissent la viande. Ils laissent la viande sur les banquises [...] Ils faisaient la chasse aux bébés phoques avec les cadavres qui restaient sans les peaux, quoi ! ». Roger, vraisemblablement gêné par cette mise au point, vient minimiser en réaffirmant qu'il s'agit-là d'une vision romantique de la Nature : « Oui, mais regardez, le blanchon c'est une espèce vedette... » Ainsi, le blanchon, filmé et mis à l'écran, devient une vedette de cinéma, devient l'objet d'un spectacle qui fait appel aux émotions, dans un rapport à la Nature irrationnel, donc non scientifique. S'opposer à la chasse aux phoques pour ces motifs semble alors irraisonnable pour le guide.

Le guide nous témoigne en entrevue qu'il vit parfois certains moments difficiles dans ses conférences : «...c'est sûr qu'il y a toujours euh, plus pour les touristes français, des petites, que j'appelle des Brigitte Bardot là, ou ses fans là, du monde qui vont toujours voir la chasse aux phoques comme une tuerie, pis toujours « *Non, on doit pas tuer !* », pis dans leur tête on (ne) peut pas tuer d'animaux parce que tous les animaux ont (le) droit de vivre... ». Ainsi, le guide éprouve certains problèmes lorsque sa vision technoscientifique de la Nature se heurte à la vision romantique de la Nature que soutiennent certains touristes qu'il qualifie de « pro-grano, environnements, peaces, hyppies ».

La relation entre le guide et certains touristes apparaît ici comme une négociation. Comme le soulignent Macnaghten et Urry (1998) c'est que l'idée de la Nature ne fait pas toujours consensus, passant de ce que Cronon (1995) qualifie de *Nature as naïve reality*, dans une perspective où la Nature aurait une signification en soi, à la Nature en tant que lieu de contestation. De fait, par-delà ces querelles sur cette relation à la Nature que constitue la chasse aux phoques, c'est le sens même de la Nature qui est débattu. En résulte un changement dans la relation entre le guide et les touristes qui est d'ailleurs observable à différents signes verbaux et non-verbaux.

D'une part, le guide semble beaucoup plus sur la défensive et ce, dès le début de son exposé sur la chasse aux phoques. C'est qu'il donne fréquemment cette conférence devant des groupes de touristes français et il sait que cette discussion sur la chasse aux phoques engendre habituellement des divergences d'opinions qui vont le mettre rapidement dans une position d'argumentation et de défense de son point de vue. Alors que jusqu'à maintenant tout était plaisir, détente et humour, le guide n'est plus tout sourire lorsqu'il tient ce discours et le rire n'est plus du tout au rendez-vous. Si le guide fait des blagues au cours de ces 9 minutes sur la chasse aux phoques, il les fera de façon ironique, afin d'attaquer ou de répliquer à Brigitte Bardot et aux touristes qui sont contre la chasse aux phoques. Le recours à l'ironie marque alors un changement de relation : le guide ne blague plus pour faire rire les touristes et pour leur permettre de passer un moment agréable mais plutôt pour affaiblir le point de vue de ses opposants éventuels ou réels sur le sujet de la chasse aux phoques.

Pour ce qui est des touristes, l'atmosphère n'est plus du tout au plaisir non plus. Plusieurs touristes parlent en même temps, se coupent la parole, argumentent avec un ton de voix plus élevé et ironisent même jusqu'à exprimer violemment leur opposition envers le guide et les autres touristes.

5.2.4.3 Quand le discours s'envenime : revenir au contexte touristique

Cette dernière affirmation est illustrée lorsque le mari d'une touriste se retourne vers celle-ci et les autres touristes qui sont contre la chasse aux phoques pour leur dire, sur un ton moraliste et en prenant la défense du guide : « Hey ! Si vous voulez polémiquer parce que vous êtes anti-chasse, alors que pour eux (les chasseurs) c'est hyper important, elle (Brigitte Bardot) aurait mieux fait de s'occuper des, des gens qui souffrent, qui ont été tués dans des pays comme le Rwanda, etc. Avant on s'occupe de son enfant, après on s'occupe des animaux... ». S'en suit un débat entre ce touriste et sa femme qui se veut enlevé, voir envenimé, sur la possibilité de comparer les massacres des bébés phoques aux massacres humains. L'atmosphère est au conflit et à la dispute. Ainsi, le guide avait jusque-là le premier rôle dans le discours sur la Nature, mais voit ici le public devenir de plus en plus actif. Les touristes ne forment plus uniquement un public mais prennent un rôle de plus en plus important dans cette discussion sur la Nature.

Toutefois, le guide a aussi comme mandat de gérer la dynamique du groupe. Voyant que la zizanie semble s'installer entre différents touristes, Roger se réaffirme comme celui qui dirige le discours sur la Nature et reprend les rênes de la communication en haussant la voix afin de s'imposer à nouveau au groupe qui semble ne plus s'occuper de lui : « Attendez, attendez, on va finir ça, je n'ai même pas fini de parler là... ». Ainsi, il coupe court aux conflits entre les touristes et ramène leur attention à son propre discours. Après quelques arguments supplémentaires en faveur du contrôle des populations, il conclut rapidement : « On va finir ça là, et vous, vous continuerez le débat plus tard. Mais moi, c'était juste pour vous éclairer, pour vous montrer au moins l'autre côté de la médaille ». De cette façon, il réaffirme son pouvoir sur le groupe mais aussi sur la possibilité d'approfondir leur regard sur ce sujet.

Il semble que deux éléments importants décrits jusqu'à maintenant, soit la recherche du plaisir et le temps, contraignent Roger à pousser plus loin le débat sur la chasse

aux phoques. Notre revue de la littérature nous avait permis de constater, avec Ap et Wong (2001), que le sens du professionnalisme chez les guides touristiques correspond à rendre les touristes heureux et à se former une impression positive de l'endroit visité. Roger abonde dans le même sens en entrevue lorsqu'il explique pourquoi il met un terme aux discussions :

...quand je vois que c'est trop, j'arrête parce que, sinon ça tanne le monde [...] il faut pas que tu stagnes sur une affaire avec une personne au détriment du groupe [...] pis en même temps faut peser, il ne faut pas que la tension monte, il faut garder ça à l'état joyeux [...] parce que des fois quand tu parles de la chasse aux phoques, il y a du monde qui sont personnellement impliqués ...

Dans l'optique où nous désirons réfléchir à quelle relation à la Nature le guide convie les touristes, la question est de savoir si la connaissance de la Nature et une réflexion sur le rapport qu'entretient l'humain à la Nature passe uniquement par un « état joyeux » ? Est-ce qu'une réflexion écologiquement et culturellement responsable sur la Nature peut faire l'économie d'une implication personnelle de la part des touristes ? Comment arriver à une réflexion en profondeur s'il « faut peser » et s'« il ne faut pas que la tension monte » ? Comment le guide peut-il présenter une vision complexe de la Nature aux touristes dans une perspective de protection et de conservation s'il met fin à la discussion à chaque fois que leur vision romantique est dérangée ?

Ce que le guide nous apprend via l'extrait sur la chasse aux phoques, c'est que la relation à la Nature qu'il tente d'établir en est une qui ne doit pas impliquer personnellement les touristes de façon négative. C'est qu'ils ne cherchent pas tous la même chose dans l'expérience d'un voyage en tourisme Nature : « Parce qu'à un moment donné le groupe, surtout dans un groupe d'adultes, des fois bon, c'est plein de gangs différentes ou c'est 19 gangs différentes parce que c'est 19 personnes... ». La volonté de certains touristes d'aller en profondeur dans les discussions d'ordre politique concernant la Nature, au risque de vivre des émotions déplaisantes, se voit

donc supplantée par le désir du guide de maintenir l'harmonie dans le groupe. Ainsi, le discours du guide sur la Nature est influencé par les désirs de la majorité du groupe qui, semble-t-il, sont axés d'avantages vers le plaisir que vers le débat, davantage vers le spectacle de la Nature que sur la réflexion écologiquement et culturellement responsable sur la Nature. Cette situation explique sans doute en partie pourquoi les promoteurs qui s'enorgueillissent d'offrir des voyages « écotouristiques » sont souvent bien loin dans la pratique des principes qu'ils prétendent défendre (Fenell, 2004).

5.2.4.4 Synthèse

Tel qu'avancé dans notre problématique : « Toute communication présente deux aspects, le contenu et la relation, tel que le second englobe le premier et par suite est une métacommunication » (Watzalwick, Beavin et Jackson, 1972, p. 54). Nous avons vu plus tôt que le guide déploie généralement des moyens tels que l'humour, la participation des touristes, les mises en scène et l'appel des émotions afin de satisfaire le public et pour maintenir leur intérêt tout au long de sa conférence. Ainsi, il s'assure lui-même d'exercer son métier de façon plaisante. Toutefois, en nous attardant à cet extrait particulier de la conférence concernant la chasse aux phoques, nous avons noté une brisure avec le reste du discours de Roger. Conséquemment, cet extrait vient confirmer que le contenu du discours du guide doit répondre aux contingences du contexte particulier dans lequel il s'inscrit, soit le tourisme.

D'une part, tout écart qui ne respecte par ce contexte engendre inévitablement un changement dans la relation aux touristes qui se veut de façon générale agréable et plaisante pour les touristes et le guide ; tout à coup, le contenu plus politique engendre une relation de confrontation qui engendre un climat plus tendu. D'autres part, face à une telle situation, le guide se limite dans ses propres interventions, met rapidement un terme au contenu politique afin de rétablir la relation agréable et plaisante avec et entre les touristes.

Cette métacommunication nous indique le type de relations interpersonnelles souhaitées et privilégiées dans le contexte de tourisme Nature et nous permet de constater ses impacts sur la contenu du discours du guide. Aussi, dans la section précédente, nous nous sommes attardés à décrire le *quoi* du sens de la Nature dans le discours du guide. Conséquemment, nous sommes maintenant à même de tirer quelques conclusions au sujet de la relation à la Nature à laquelle le guide convie les touristes.

5.3 La relation à la Nature

À quelle relation à la Nature le guide convie-t-il les touristes ? Ici, dans un troisième temps, nous tenterons de saisir dans quelle mesure le *quoi* et le *comment* du discours des guides permettent ou non une expérience qui soit à la fois agréable mais aussi écologiquement et culturellement responsable

5.3.1 Le spectacle d'une Nature...absente

Notre interprétation des données nous a permis de constater une chose jusqu'à maintenant : la conférence du trappeur met les touristes en relation avec une Nature spectacle. En effet, par l'entremise des « espèces vedettes », par l'importance accordée au décor et aux accessoires, par l'utilisation de l'humour, des mises en scènes et des émotions Roger tente constamment d'intéresser les touristes qui apparaissent alors comme un public.

Notre cas vient donc appuyer les propos de Ryan, Hughes et Chirgwin (2000), présentés en problématique, qui soutiennent que les participants à des voyages en tourisme Nature cherchent d'abord et avant tout une expérience affective de la Nature. Selon ces auteurs, l'expérience de tels voyages apparaît comme très sélective et ne permet pas une transmission d'informations adéquate afin d'acquérir un réel savoir sur la Nature, celle-ci étant associée principalement à une recherche de plaisir

axée sur la consommation de la Nature en tant que spectacle. Toutefois, nous ne sommes entièrement d'accord avec ces propos. C'est que Roger transmet effectivement beaucoup d'informations sur la trappe, la chasse et sur la faune du Québec, tel que notre analyse nous l'a démontré antérieurement. Malgré cela, il n'en demeure pas moins que l'extrait de la chasse aux phoques prouve bien que le désir de toujours maintenir la conférence à l'état « joyeux » prime sur l'approfondissement de la réflexion.

Or, cette volonté exprimée par le guide que sa conférence ait « de l'attrait » et que « celui (le touristes) qui n'est pas intéressé du tout, du tout, du tout là, bien il va l'être », cette intention que le touriste soit « captivé » via la présentation des « espèces vedettes » soulève chez nous une interrogation ? Pourquoi la Nature doit-elle devenir à ce point un divertissement qui sache attirer l'attention ? Pourquoi les touristes aiment-ils davantage les « espèces vedettes » ? Ne se pourrait-il pas que ce soit parce que l'objet principal de la visite touristique lors de la conférence trappeur n'est plus la Nature en tant que tel mais plutôt un *discours* sur la Nature ?

En effet, ce qui paraît étonnant, c'est que l'activité se déroule majoritairement à l'intérieur et qu'aucun animal vivant n'est *yÿréseÿÿ*. Ainsi, le guide n'est pas *làÿÿÿÿr* accompagner les touristes dans leur rencontre d'animaux vivants, expérience qui serait à même de les intéresser d'emblée de par son caractère exotique. Roger doit subséquemment simuler les animaux afin de répondre à ce besoin d'évasion des touristes. Nous croyons d'ailleurs que c'est ce qui l'amène à faire bouger la peau de l'animal simultanément à sa description, comme si la peau était animée et comme si l'animal était toujours vivant. Conséquemment et tel que présenté dans notre cadre d'analyse avec Giddens (1991), les touristes demeurent séquestrés de l'expérience directe à Nature alors qu'elle est une des motivations premières qui les pousse à choisir un voyage en tourisme Nature.

De la sorte, le guide est en relation avec les touristes pour leur *parler* des animaux qui ne sont pas présents. Aussi, pour combler cette absence, le guide se doit d'être captivant et cherche à attirer une attention et un intérêt face à un *discours* ; ceci n'est pas acquis d'entrée de jeu, surtout en période de vacances. Les espèces qui parviennent à aider le guide dans son travail deviennent par suite littéralement des « vedettes » : des *stars* qui alimentent notre imagination et avec lesquelles on entretient une relation par procuration, via la médiation ici non pas des médias écrits ou électroniques, mais plutôt d'un discours fait par le guide.

De surcroît, afin de rendre le tout plus spectaculaire, Roger doit combiner la présence de ces « espèces vedettes » à différents accessoires afin de s'assurer de l'effet recherché chez les touristes. Ces objets et ce décor sont aussi utilisés afin de créer une relation entre les touristes et la Nature qui se veut artificielle, tel que le dit Roger lui-même en entrevue : «...c'est des instruments qui véhiculent des animaux, c'est comme si c'était des animaux virtuels si tu veux là... ». C'est donc dire que les animaux vivants de jadis sont transformés en objets inanimés de toutes sortes (peaux, os, crânes, bois empaillés) et sont représentés (en photos) afin de renvoyer à ce qu'ils étaient auparavant.

Il semble ici que le guide tienne un discours et adopte des pratiques influencées par le rapport technoscientifique à la Nature, dans une perspective utilitaire et instrumentale, afin de satisfaire le désir romantique des touristes d'une appréciation esthétique de la Nature. Ces animaux « virtuels » leur donne l'apparence d'être connectés directement avec la Nature alors qu'ils sont en fait en relation avec un discours et des pratiques sur la Nature. Comme le dit d'ailleurs le guide lui-même, les accessoires qui supportent ses explications sur un animal font en sorte que « c'est comme s'ils l'avaient vu » ; *comme si*. Nous sommes loin ici des origines du Romantisme où l'humain désirait se réfugier et entretenir un rapport solitaire, intime

et personnel à la Nature, où la contemplation de cette dernière lui permettait d'être inspiré à la création ou de déceler des signes qui donneraient sens à son existence.

De manière contradictoire, si le Romantisme se voulait une forme de rejet des environnements technologiques et artificiels créés par la culture technoscientifique, le tourisme Nature, dans le cas à l'étude, se sert des fruits du développement de la technologie (ordinateur et projecteur pour les diapositives *power point*) afin de nourrir virtuellement le sentiment romantique de la Nature des touristes. Ce paradoxe vient appuyer les propos de Eder (1996) présentés dans notre cadre d'analyse et voulant que le rapport contemporain à la Nature forme une synthèse complexe héritée à la fois de la relation technoscientifique à la Nature mais aussi de la relation romantique. Par l'entremise de la culture matérielle et du décor qui soutiennent le discours du guide, les deux sources de cette structure se nourrissent l'une et l'autre.

5.3.2 Une relation télévisuelle à la Nature

« we never speak about Nature, without at
the same time speaking about ourselves »
Tao of physics

Si la conférence de Roger stimule les touristes qui le lui rendent bien et rient fréquemment, si les animaux sont plus virtuels que réels dans ce spectacle sensuel et si les touristes apprécient assurément la conférence, il n'en demeure pas moins que la rencontre des animaux par les touristes pourrait se faire directement, permettant ainsi une relation directe de la Nature. Ici, le guide pourrait agir uniquement à titre de personne qui mène les touristes aux lieux les plus favorables afin d'observer les animaux tout en s'assurant de la sécurité des touristes. Ainsi, la médiation opérée par le guide se voudrait beaucoup plus limitée et permettrait une expérience plus directe à la Nature, dans un esprit véritablement romantique. Mais pourquoi un guide qui aime

la Nature et qui désire faire aimer la Nature n'assiste-il pas à des découvertes plus authentiques des animaux ?

En entrevue, Roger explique qu'il en est ainsi «...à défaut d'aller leur montrer en réalité, parce que c'est *though* d'aller leur montrer un ours dans le bois ; de un, le groupe il parle bien trop, les heures sont pas compatibles avec ce que l'on devrait faire pour aller observer la faune...» Ici, Roger souligne deux points importants.

De un, il rappelle que le tourisme Nature est une affaire de groupe. Ainsi, l'idée même de voyager en groupe se veut opposée à une caractéristique essentielle du discours romantique sur la Nature : la solitude. Il faut rappeler que les romantiques cherchaient à vivre le sentiment de la Nature en tentant de trouver en celle-ci le reflet de leur âme. Or, un tel effet de miroir des sentiments ne pouvait être obtenu qu'en s'engageant dans une relation personnelle à la nature, entre autres par le billet du silence et de la solitude. Au contraire de cet idéal, le groupe « ...parle bien trop... ». En effet, l'approche des animaux et leur observation nécessite d'entrée de jeu de se taire, de demeurer en silence et donc de restreindre momentanément cet aspect social qui caractérise le fait de voyager en groupe.

Deuxièmement, afin de pouvoir entrer directement en relation avec la Nature, les touristes devraient s'adapter à ces Autres avec lesquels le guide tente de les mettre en relation : les animaux. De fait : « ...entre 9h30 et 3h30, pendant la journée, c'est le pire temps pour observer la faune parce qu'eux autres (les animaux) c'est la sieste, tout le monde ne sort pas, ça sort plutôt la nuit, ça vit beaucoup la nuit... ». Or, les touristes en vacances cherchent le plaisir et ne sont pas nécessairement prêts à changer leurs propres habitudes afin d'entrer en relation avec les animaux, ce qui tend à soutenir les propos de Rojek avancés dans notre problématique : « There are heavy questions to entertain, particularly for a group of people who are seeking a pleasurable, in some measurable educational, but overall unproblematic experience -

they are engaged after all in a practice of leisure » (Rojek, 2003, p. 211). Ainsi, les touristes cherchent d'abord et avant tout le plaisir dans le loisir ; le fait de les amener en pleine forêt, durant la nuit, dans l'obscurité, en silence et donc sans bouger, dans le froid et pour une période prolongée, n'est pas à même de s'inscrire en concordance avec l'expérience qu'ils recherchent, d'autant plus qu'ils n'auront peut-être même pas la chance de voir un seul animal.

En fait, l'observation des animaux requiert une attitude romantique de contemplation de la Nature, dans un rapport solitaire, intime et personnel à la Nature. Les touristes, au contraire des romantiques, ne semblent pas désirer cet état : « Mais c'est sûr que pour le Parisien qui est toujours stimulé avec son cellulaire, avec son ordinateur, avec son métro, il aurait de la misère à tenir vingt minutes tu sais, parce qu'ils sont comme conditionnés... ». Quand le guide dit ici que les touristes sont « conditionnés », il veut dire qu'ils sont toujours stimulés, voir stressés, et qu'ainsi le fait d'attendre la venue d'animaux n'est certainement pas à même de plaire au Parisien, archétype du touriste français ; « ...il aurait de la misère à tenir vingt minutes » car il n'est pas habitué à demeurer en silence et immobile pour une si longue période.

Puisqu'une relation directe à la Nature comme spectacle obligerait à participer au décor et à ses inconforts, le guide, dans son désir de plaire, offre plutôt un autre type de spectacle, au cours duquel le plaisir sera garanti puisque centré sur ce qu'attendent et connaissent les touristes. La Nature est donc virtuellement créée à l'aide d'appareils technologiques ou de morceaux d'animaux (peaux, panaches, animaux empaillés, etc.) et le guide stimule les différents sens des touristes de la même manière que le font les appareils de leur vie quotidienne : « ... montre un objet, montre une photo, là, le monde sont tellement stimulés qu'ils ont l'impression de regarder un excellent documentaire TV, pis là (ils) sont assis, (ils) sont contents, ils crient, ça pose des questions... ça change toute la dynamique ».

Avec Wang (2000) et tel que décrit dans la problématique, il apparaît dans ce cas évident que le tourisme Nature constitue un retour à la Nature qui se veut illusoire. Le discours du guide, bien que chargé d'émotions, se veut bien loin d'une relation fusionnelle face au spectacle de la Nature. Ce qui se donne en spectacle, c'est le guide lui-même ainsi que son interprétation de la Nature, dans la forme « dynamique » à laquelle sont habitués quotidiennement les touristes « conditionnés » dont parle Roger : une forme télévisuelle. Conséquemment, le guide convie les touristes à une relation télévisuelle à la Nature. Par extension, en n'amenant pas les touristes à vivre une expérience différentes dans sa forme et ce, toujours pour les satisfaire, il ne met pas en place les conditions nécessaires afin d'accéder une relation à la Nature qui permettrait l'évasion du quotidien que désiraient les romantiques. Il semble ainsi que ce n'est pas la relation qui unit les touristes à la Nature qui se veut réenchantée dans ce cas, comme le souhaitaient les romantiques, mais plutôt la relation qui unit les touristes *au guide*.

5.3.3 Un rapport au temps qui limite la réflexion

Si le guide réussit à satisfaire les attentes des touristes par ce type de pratiques, nous croyons aussi qu'il sert également ses propres intérêts ainsi que ceux de la compagnie qui l'embauche. En effet, encore une fois avec Weaver (2005), la recherche de la simplicité et la limitation des coûts sont deux facteurs qui orientent fortement le discours sur la Nature et le type d'activités offertes en tourisme Nature. En offrant toujours la même conférence, le guide n'a pas à la changer continuellement et s'assure d'un certain succès de son produit. Aussi, bien que l'activité dure près de trois heures en tout, elle représente une économie de temps pour le guide et donc d'argent pour son employeur : « Je n'ai pas le temps d'aller 10 kilomètres dans le bois, pour aller leur montrer (des animaux)... ».

Du point de vue du temps d'autre part, le guide souligne aussi que les débats entourant le chasse aux phoques doivent avoir une limite «...parce que à un moment

donné ça finit plus, on peut argumenter pendant des heures mais moi, à un moment donné, quand je vois que c'est trop, j'arrête [...] c'est ça parce que à un moment donné dans une conférence t'as ton roulement, t'as tes autres choses qui s'en viennent...». La limite de temps apparaît alors comme un élément majeur qui circonscrit le seul moment clé de la conférence au cours duquel différentes perspectives sur la Nature pourraient se nourrir l'une l'autre. Nous ne croyons pas que le guide possède une vérité inébranlable sur le sujet de la chasse aux phoques, tout comme les touristes ne sont certainement pas complètement dans le tort. Ce que nous soutenons toutefois ici, c'est que la limite du temps ne permet pas un échange à même d'approfondir la perception des touristes, tout comme elle ne permet pas au guide de nuancer son propre regard, et limite la possibilité d'une réflexion sur la relation à la Nature.

Il apparaît que cette gestion du temps lors de la conférence prouve bien que sa structure même répond à une relation au temps hérité du rapport technoscientifique à la vie ; on y trouve un ordre précis dont le développement doit être contrôlé. Comme le dit Roger «... dans une conférence t'as ton roulement, t'as tes autres choses qui s'en viennent... ». Pareillement, tout au long de leur séjour, les touristes se voient imposés un horaire chargé au cours duquel les activités collectives sont rapprochées les unes des autres dans le temps, leur laissant peu de temps libre, et dont la durée peut varier mais dans une certaine limite. Alors que l'esprit romantique appelait au rejet des contraintes sociales de toutes sortes, entre autres par la fuite dans le temps que commande l'appel du voyage, il semble que ce séjour de tourisme Nature, nourrit par ces mêmes désirs, n'arrive donc pas à se soustraire au rapport au temps rationalisé et calculé du monde du travail auquel les touristes tentent pourtant de s'échapper.

En conclusion, le contexte touristique limite les intentions du guide consistant à conscientiser les touristes à un nouveau regard sur la Nature. Ainsi, la relation à la

Nature à laquelle le guide convie les touristes se veut davantage agréable qu'encline à une réflexion écologiquement et culturellement responsable.

CONCLUSION

Au terme de notre démarche, nous entendons revenir sur ses éléments principaux et soulèverons les résultats les plus cruciaux que nous avons dégagés du cas à l'étude. Aussi, nous désirons prendre un moment afin de réfléchir aux possibilités de généralisation de ces résultats tout en exposant les limites de notre recherche et en proposant des suites envisageables pour celle-ci.

Tout premièrement, notre problématique a été l'occasion de nous pencher sur le rôle communicationnel du guide qui se veut fondamental en ce qui a trait à la perception que les touristes se font d'un lieu visité. Aussi, nous y avons dévoilé l'influence exercée par ces derniers sur le guide, et avons soulevé l'importance du contexte dans lequel celui-ci travaille. Notant une absence dans la littérature du point de vue spécifique de l'étude des discours des guides en contexte de tourisme Nature et ce, en dépit du fait que plusieurs auteurs semblent adopter un regard critique face aux discours et aux pratiques dans ce contexte, nous avons posé la question générale suivante afin de guider notre recherche : Quel est le sens de la Nature dans le discours du guide en contexte de tourisme Nature ? Il est à noter qu'il s'agissait pour nous de fournir un éclaircissement théorique afin d'éventuellement améliorer des pratiques touristiques qui peuvent être à même de favoriser des actions sociales élargies concernant la Nature.

Dans notre cadre d'analyse, nous avons présenté le paradigme dans lequel s'inscrit notre recherche, le constructionnisme social, et avons défini ce que nous entendons lorsque nous faisons référence à la construction sociale de la Nature. Ensuite, nous avons exposé et détaillé les différentes conceptions socio-historiques de la Nature que l'Occident a entretenues face à la Nature et ce, de la Grèce antique à nos jours. Cet

exercice nous a d'ailleurs permis de dégager, au chapitre suivant, une liste d'indicateurs du discours technoscientifique et du discours romantique sur la Nature. Nous adhérons conséquemment à la position des auteurs qui soutiennent que notre rapport contemporain à la Nature se veut majoritairement influencé par ces deux conceptions.

En adoptant la méthode de l'étude de cas pour répondre à notre question générale de recherche, nous espérons jeter un regard micro sur le discours d'un guide afin d'en explorer différents aspects. De fait, via trois sous-questions de recherche, nous entendions d'une part réfléchir sur le contenu du discours du guide, d'autre part sur les moyens déployés par le guide et sur le processus relationnel entre le guide et les touristes, pour enfin refléter la relation à la Nature à laquelle le guide convie les touristes. C'est par l'entremise de l'enregistrement vidéo du discours d'un guide lors d'une activité touristique, nommée la conférence du trappeur, que nous avons mené notre cueillette de données. Aussi, nous avons interviewé ce guide, Roger Dubois, afin de rendre compte de son point de vue en tant que sujet du cas à l'étude et pour nous permettre d'aborder l'interprétation de la conférence à partir d'horizons multiples.

Au chapitre suivant, nous avons fait une description contextuelle afin d'offrir au lecteur une vision holistique du cas qui lui permettrait de mieux saisir l'analyse et l'interprétation subséquentes.

Maintenant, quels constats pouvons-nous dégager ? Tout d'abord, notre première sous-question de recherche s'énonçait comme suit : Quel est le contenu du discours du guide sur la Nature ? Ici, nous entendions cerner à quelle(s) conception(s) socio-historique(s) de la Nature puise le guide lorsqu'il se fait le représentant d'un discours contemporain sur la Nature. D'une part, le guide se nourrit abondamment et en majeure partie d'une vision technoscientifique de la Nature. Il vise par exemple à

démystifier la trappe ainsi que certaines conceptions romantiques qu'entretiennent les touristes face à la Nature, via un discours technique et scientifique truffé de chiffres, de nombres et de statistiques, adoptant une certaine distance et une « objectivité » face à la Nature. Aussi, le discours présenté par Roger transmet la vision d'une Nature considérée comme un bassin de ressources naturelles auquel l'humain peut puiser afin de répondre à ses besoins, dans une perspective utilitaire. Ainsi, si le guide a pour fonction d'informer, il influence aussi les touristes car il désire défendre une idée de la Nature.

Nous croyons ici que certains aspects de ce discours peuvent être généralisables malgré le fait que notre étude se limite à un seul cas. Premièrement, le recours au discours technoscientifique nous apparaît comme très répandu chez les guides et surtout très adéquat afin de répondre au désir des touristes d'être informés. Sans pour autant tous posséder une formation technique et scientifique comme Roger, les guides seront nécessairement tentés, comme lui, d'ajouter des statistiques, des chiffres ou des données scientifiques à leurs discours afin de les rendre plus crédibles ; qui dit information dit effectivement recherche de faits qui doivent apparaître comme objectifs.

Toutefois, en se voulant le défenseur du contrôle de la Nature via la chasse et de la trappe et en défendant l'aspect utilitaire de la relation à la Nature, Roger s'oppose à la vision romantique de la Nature qui attire plusieurs touristes à opter pour un voyage en tourisme Nature. Ainsi, bien que son discours rende compte d'un regard complexe et pluriel sur la Nature en ne se limitant pas à une vision romantique de celle-ci, ce qui est tout à l'honneur de Roger, nous croyons que plusieurs guides sont certainement tentés d'offrir aux touristes une vision de la Nature correspondant aux attentes de ceux-ci. De fait, la satisfaction des touristes semble une préoccupation au centre du travail des guides et cette attitude de Roger n'est de ce fait certes pas généralisable.

D'autre part, Roger s'abreuve aussi, paradoxalement, à une vision romantique de la Nature. L'étude du fond de son discours, du contenu, nous laisse toutefois sur une vision romantique mitigée. Le guide tient effectivement, bien que sporadiquement, un discours dans lequel le respect de la Nature et sa contemplation sont énoncés mais seulement lorsqu'une relation utilitaire à une Nature comme ressource n'est pas réalisable : lorsque la chasse n'est pas possible, la Nature devient un paysage qu'il faut respecter. De même, si la Nature sacrée des Amérindiens est exposée, elle n'est pas valorisée outre mesure. Plutôt, Roger tient un discours qui sous-tend une vision relativiste de la relation à la Nature, chacun chassant pour les raisons qui lui sont propres. Enfin, si le guide fait appel aux métaphores et aux comparaisons pour que les touristes comprennent mieux son discours, c'est davantage pour faire rire les touristes que pour éveiller chez eux un sentiment romantique de la Nature.

C'est le recours aux images afin de comprendre la Nature qui nous apparaît ici généralisable à l'ensemble des discours en tourisme Nature et ce, par-delà le caractère humoristique du discours de Roger. C'est que nous croyons que le recours unique au discours technoscientifique ne semble pas à même de permettre une compréhension de la Nature. En faisant des comparaisons, des résonances et des analogies afin de faire des liens entre le monde des humains et celui des animaux, Roger fait appel à l'imagination des touristes et suscite ainsi une implication plus grande des touristes qui vivent le discours du guide dans toute leur subjectivité, se voulant face à un discours qui n'est plus seulement neutre ou objectif. De même, nous croyons que les guides qui œuvrent en contexte de tourisme Nature se doivent inévitablement de faire comme Roger s'ils désirent garder l'attention des touristes.

Face à ce contenu romantique mitigé, c'est plutôt l'étude de la forme du discours du guide qui y révèle toute l'influence de la vision romantique de la Nature. En ayant recours à des espèces vedettes, le guide présente des animaux mythiques, fait entrevoir une fusion entre l'humain et la Nature, nourrit le goût d'exotisme et de

fantastique des touristes. De plus, en soutenant son discours à l'aide d'accessoires et en amenant les touristes dans un décor sauvage suite à la conférence, Roger mise sur l'esthétisme de la Nature qui éveille alors la sensualité des touristes. Par conséquent, la Nature y est présentée comme un paysage. Nous croyons certainement que la forme romantique de ce discours peut être généralisée à une très grande majorité des guides en contexte de tourisme Nature, cette forme venant confirmer les propos de plusieurs auteurs présentés dans notre problématique. En effet, il semble que la présentation d'espèces charismatiques soit monnaie courante en contexte de tourisme Nature et que l'aspect spectaculaire de la Nature comme paysage y soit souvent exploité.

L'analyse et l'interprétation des données ont donc permis de confirmer que le guide puise à la fois à la vision technoscientifique mais aussi à la vision romantique de la Nature lorsqu'il se fait le représentant d'un discours contemporain sur la Nature. Indubitablement, ce dernier constitue une synthèse complexe des deux visions et ce, paradoxalement puisque que la deuxième s'oppose par définition à la première tel que démontré dans notre cadre d'analyse.

Toutefois, une première limite de notre recherche se situe dans notre incapacité à pouvoir exprimer la proportion de chacune des deux visions de la Nature face à l'ensemble du temps alloué à la conférence du trappeur. Bien que nous ayons réussi à dégager les indicateurs qui revenaient les plus fréquemment tant pour le discours technoscientifique que pour le discours romantique, et bien que nous ayons constaté que le fond de ce discours se veut plus technoscientifique que romantique, il aurait été intéressant de mesurer le tout. De fait, cet exercice aurait permis de mieux saisir tout le poids de la raison sur l'émotion lorsque le guide parle de la Nature, tant pour informer que pour influencer. Nous croyons que cette limite s'explique par la difficulté que nous avons eu à analyser le discours du guide à partir de nos listes d'indicateurs. Si celles-ci se voulaient fort utiles pour une analyse holistique, elles ne

permettaient pas une analyse précise du discours. Conséquemment, nous y voyons une avenue potentielle pour les chercheurs qui seraient intéressés à approfondir les conceptions socio-historiques de la Nature qui teintent les discours des guides en contexte de tourisme Nature.

Notre deuxième sous-question de recherche se posait ainsi : De quelle manière le guide présente-t-il son discours aux touristes et comment ceux-ci influencent-ils le discours du guide ? Nous entendions alors nous pencher sur les processus relationnels qui contribuent à la construction du discours sur la Nature.

Nous avons tout premièrement constaté que l'humour était très présent dans le discours du guide et que la participation du public se voulait essentielle à la conférence, ces deux éléments visant à satisfaire le besoin de plaisir des touristes. Deuxièmement, Roger mettait beaucoup d'émotions dans son discours sur la Nature et faisait différentes mises en scène afin d'y mettre de la vie. Conséquemment, par-delà l'analyse du fond du discours qui a révélé toute l'influence de la conception technoscientifique de la Nature, nous avons noté que le discours du guide était fortement influencé par son intention de satisfaire les touristes et qu'il mettait ainsi différents moyens en place afin de présenter une Nature romantique.

De façon générale, les discours des guides en contexte de tourisme Nature ne sont certes pas aussi imprégnés de l'humour qui marque la conférence du trappeur de Roger ; nous en profitons d'ailleurs pour souligner tout le plaisir que nous avons eu à écouter et à réécouter ses nombreuses blagues tout au long de la phase d'analyse de la vidéo de la conférence. Par suite, nous ne croyons pas que tous les guides possèdent l'habileté de Roger à imiter différents animaux et à mettre en scène différentes anecdotes concernant la Nature ; il s'agit là d'une compétence qui ne peut être partagée par tous. De plus, certains types de discours en contexte de tourisme Nature n'appellent pas à tant d'humour.

Pourtant, nous croyons que notre cas peut être généralisé en ce qui a trait au désir du guide de rendre son discours sur la Nature le « fun » et d'y mettre « de la vie », et que nombre de guides vont dans le même sens en présentant un discours sur la Nature rehaussé d'émotions. C'est que notre interprétation a démontré que le guide veut non seulement satisfaire les touristes mais qu'il désire parallèlement entretenir une relation romantique à son travail. Tout comme lui, nous croyons que la très grande majorité des guides qui œuvrent dans le contexte de tourisme Nature recherchent ce type de relation au travail et que, de ce fait, les discours sur la Nature se voient souvent animés d'une vision romantique de la Nature.

Toutefois, notre entretien avec le guide ne visant pas cette thématique spécifique, les données recueillies à ce sujet se veulent plutôt maigres et leur interprétation est alors elle aussi limitée. Une deuxième entrevue avec le guide aurait certainement permis d'éclaircir cet aspect. Nous croyons d'ailleurs qu'il y aurait à ce sujet matière à approfondissement et que de nouvelles recherches pourraient s'attarder précisément aux motivations des guides qui œuvrent dans le contexte de tourisme Nature.

Toujours pour répondre à notre deuxième sous-question, nous nous sommes attardés à un incident critique de la conférence afin de l'interpréter comparativement à l'ensemble de la conférence. Lors de l'extrait sur la chasse aux phoques, nous avons noté que la relation qui unissait le guide aux touristes s'est vue changée de façon marquée en raison d'un conflit d'interprétation au sujet de l'idée la Nature. En s'opposant à un discours romantique sur la Nature afin d'exposer la complexité des relations entre l'humain et la Nature, le guide contrevenait aux attentes des touristes et ouvrait la voix au débat politique sur le sens de la Nature. Une relation plus tendue entre le guide et les touristes, mais aussi entre les touristes entre eux, s'est alors fait sentir. Si ce moment se présentait comme une opportunité d'approfondir les réflexions sur la conception de la Nature et sur les différentes relations qui en

découlent, le guide a préféré mettre un terme à la discussion, s'est censuré et a appelé au calme afin de rétablir un climat plus plaisant.

Nous croyons que cet extrait est un reflet très parlant du dilemme face auquel se retrouvent les guides désireux de ne pas limiter leur discours à une vision romantique de la Nature. Le *comment* du processus de construction sociale de la Nature peut ainsi selon nous faire l'objet d'une généralisation. Par-delà l'objet de la discussion, des apprentissages plus complexes vis-à-vis la Nature nécessitent d'emblée des réflexions poussées qui requièrent du temps et de l'effort qui ne semblent pas être désirés dans le contexte de vacances. De surcroît et particulièrement en ce début de XXI^e siècle au cours duquel les changements climatiques inquiètent, un regard approfondi sur la Nature invite à la prise de conscience et à une ouverture à la différence qui ne peuvent pas faire l'économie de la remise en question, du doute, de l'angoisse, voire de la peur. Ces sentiments et états d'âme semblent complètement opposés au contexte touristique et nous croyons conséquemment que la grande majorité des guides, comme Roger, choisissent de limiter leurs propres interventions tout en limitant les apprentissages sur la Nature.

Enfin, notre troisième sous-question de recherche se posait comme suit : à quelle relation à la Nature le guide convie-t-il les touristes ? Cette fois, nous entendions saisir dans quelle mesure le *quoi* et le *comment* du discours du guide permettaient ou non une expérience qui soit à la fois agréable mais aussi écologiquement et culturellement responsable.

D'une part, nous avons noté que la conférence du trappeur présentait la Nature en tant que spectacle. De par la forme de la conférence mais aussi par l'entremise des différents moyens déployés par le guide afin d'animer son discours, celui-ci tentait constamment de satisfaire la recherche de plaisir des touristes, répondait à leur besoin de consommation de la Nature. Ainsi, il semble que le plaisir prime sur les

apprentissages au cours de la conférence, tel que l'a démontré l'extrait sur la chasse aux phoques et malgré le fait que Roger tente d'initier les touristes à une vision complexe sur la Nature. Ce désir réfréné par le guide lui-même est doublé du fait que la conférence du trappeur ne constitue pas une expérience directe de la Nature, séquestre les touristes d'une telle expérience, ceux-ci faisant plutôt l'expérience d'un *discours* sur la Nature. Incontestablement, rien n'était vivant à proprement dit au cours de la conférence, si ce n'est le guide et les touristes. C'est plutôt à l'aide de machines technologiques et d'accessoires fait à partir d'animaux morts que le guide rendait la vie à des animaux qu'il qualifie lui-même de virtuels.

Évidemment, nous ne croyons pas que tous les discours des guides en contexte de tourisme Nature se limitent à la présentation d'une Nature absente, qu'ils mettent les touristes en relation uniquement à un discours sur la Nature. Ne serait-ce que pour le groupe animé par Roger, il va sans dire que le reste de leur séjour touristique a été rempli d'activités extérieures en forêt et qu'un guide animateur tenait alors inévitablement, à un moment ou à un autre, un discours sur la Nature. Pourtant, nous croyons que les discours des guides qui s'inscrivent spécifiquement dans le format de la conférence n'ont eux aussi d'autre choix que de présenter une Nature spectacle afin de maintenir l'attention des touristes et ce, au détriment d'une expérience écologiquement et culturellement responsable.

D'autre part, il est apparu que le guide convie les touristes à une relation télévisuelle à la Nature. Plutôt que de proposer une expérience solitaire qui amènerait les touristes à s'ouvrir à l'altérité de la Nature, leur permettant ainsi d'accéder à une relation à la Nature différente de celle qu'ils connaissent déjà, le guide offrait le spectacle d'une Nature dynamique et excitante. Aussi, la limite du temps et la recherche de la simplicité sont apparues comme deux facteurs qui contribuaient à la présentation télévisuelle de la Nature. Ainsi, le guide n'amène pas les touristes à changer leur

propre relation à la Nature mais adapte plutôt son propre discours aux désirs des touristes.

Nous croyons que ce résultat est généralisable à la très grande majorité des discours et des pratiques en contexte de tourisme Nature. C'est que la conférence du trappeur exprime selon nous une réalité importante : l'aspect *tourisme* semble plus important que l'aspect *Nature* dans le contexte de tourisme Nature. De fait, la recherche du plaisir apparaît plus importante qu'une relation directe à la Nature qui demanderait nécessairement un effort aux touristes. Or, les touristes en vacances fuient l'effort et préfèrent regarder la Nature « à la télévision » d'une conférence. Dans cette perspective, la Nature constitue un moyen pour atteindre une fin : le tourisme. Aussi, tel que présenté dans la problématique, les voyages dits « écotouristiques » semblent bien loin dans la pratique de leur prétention d'offrir une expérience à la fois écologiquement mais aussi culturellement responsable.

Néanmoins, puisque notre recherche se limite à un seul cas et malgré le fait que nous possédions une expérience professionnelle non négligeable qui tend à appuyer ce résultat, nous croyons que des chercheurs pourraient contredire nos impressions. Effectivement, ceux-ci pourraient mener des recherches exploratoires visant à cerner des discours et des pratiques de guides qui se voudraient écotouristiques dans les faits et qui inviteraient alors vraiment à une expérience de la Nature écologiquement et culturellement responsable. À quel(s) conception(s) socio-historique(s) de la Nature de tels discours puiseraient-ils ?

En conclusion, l'étude de cas nous a permis de constater que le sens de la Nature dans le discours du guide en contexte de tourisme Nature se veut à la fois complexe et paradoxal. Nous réalisons, au terme de ce parcours, que l'objet de notre recherche se voulait à la fois fascinant et déroutant. Une fois de plus : « Parler de la Nature, quelle témérité ! » (Weil, 1999, p. 11). Si nous sommes conscient que plusieurs questions

demeurent en suspens, nous croyons tout de même que notre recherche pourra éclairer en partie les guides et les praticiens du tourisme Nature soucieux de jeter un regard critique sur leurs propres discours face à la Nature. Ainsi, s'ils le désirent, ils posséderont une première clé afin d'améliorer ces discours. Malgré tout, notre démarche de recherche constitue davantage un exercice d'humilité que la prétention à une quelconque vérité sur la Nature.

BIBLIOGRAPHIE

Livres

- ANZIEU, Didier et Jacques-Yves. MARTIN. *La dynamique des groupes restreints*. (Paris : Presses Universitaires de France, 2003), 400 p.
- BERGER, Peter et Thomas LUCKMANN. *La construction sociale de la réalité*. (Paris : Méridiens Klincksieck , 1986), 288 p.
- BOUTHAT, Chantal. *Guide de présentation des mémoires et des thèses*. (Montréal : Université du Québec à Montréal, 1993), 110 p.
- BERMAN, Moris. *The Reenchantment of the World*. (Ithaca and London : Cornell University Press, 1981), 357 p.
- BROCKMEIER, Jens ; HARRÉ Rom et MÜHLHÄUSLER, Peter. *Greenspeak. A Study of Environmental Discourse*. (Thousand Oaks : Sage Publications, 1999), 204 p.
- BURR, Vivien. *Social Constructionism*. (New-York : Routleges, 2003), 229 p.
- CLIFFORD, James. *Malaise dans la culture. L'ethnographie, la littérature et l'art au XX^e siècle*. (Paris : ÉNSB-A, 1996), 389 p.
- COLLINGWOOD, R. G. *The idea of Nature*. (Oxford : Clarendon Press, 1945), 183 p.
- COUPRIE, Alain. *La nature : Rousseau et les romantiques*. (Paris : Hatier, 1985), 78 p.
- CRESWELL, John W. *Qualitative Inquiry and Research Design. Choosing Among Five Traditions*. (Thousand Oaks : Sage Publications, 1998), 403 p.
- CRONON, William (éd.). *Uncommon ground. Toward reinventing nature*. (New-York : W. W. Norton & Company, 1995), 561 p.
- DENZIN, Norman K. et Yvonna S. LINCOLN (éd.). *Collecting and Interpreting Qualitative Materials*. (Thousand Oaks : Sage Publications, 1998), 462 p.
- DENZIN, Norman K. et Yvonna S. LINCOLN (éd.) *Handbook of Qualitative Research*. (Thousand Oaks : Sage Publications : 2000, 1065 p.

- DESCHAMPS, Chantal. L'approche phénoménologique en recherche. Comprendre en retournant au vécu de l'expérience humaine. (Montréal : Guérin, 1993), 111 p.
- DESLAURIERS, Jean-Pierre. *Recherche qualitative, guide pratique*. (Montréal, McGraw-Hill, 1991), 142 p.
- EDER, Klaus. *The social construction of nature : a sociology of ecological enlightenment*. (Londres : Thousand Oaks, 1996), 243 p.
- EVERNDEN, Lorne Leslie Neil. *The Social creation of Nature*. (Baltimore : Johns Hopkins University Press, 1992), 179 p.
- FLICK, Uwe. *An Introduction to Qualitative Reserach*. (Thousand Oaks : Sage Publications, 2002), 310 p.
- GANOCZY, Alexandre. *Dieu, l'Homme et la Nature*. (Paris : Les Éditions du Cerf, 1995), 347 p.
- GAUTHIER, Benoît (dir. publ.). *Recherche sociale. De la problématique à la collecte de données*. (Sainte-Foy : Presses de l'Université du Québec, 2003), 619 p.
- GELLEREAU, Michèle. *Les mises en scène de la visite guidée. Communication et médiation*. (Paris : L'Harmattan, 2005), 279 p.
- GENGEMBRE, Gérard. *Le romantisme*. (Paris : Édition Marketing, 1995), 120 p.
- GIORDANO, Yvonne (coord.). *Conduire un projet de recherche. Une perspective qualitative*. (Colombelles : Éditions EMS, 2003), 318 p.
- GERGEN, Kenneth J. *An Invitation to Social Construction*. (Londres : Sage Publications, 1999), 248 p.
- GOFFMAN, Erving. *La mise en scène de la vie quotidienne. La présentation de soi*. (Paris : Les Éditions de Minuit, 1973), 228 p.
- GRENIER, Alain A. *The Nature of Nature Tourism*. (Lapland : Acta Universitatis Lapponiensis 74, 2004), 479 p.
- GUSDORF, Georges. *Le Romantisme*. (Paris : Payot, 1993), volume 1, 706 p.

- HACKING, Ian. *The social construction of what ?* (Londres : Harvard University Press, 1999), 261 p.
- HAJER, Maarten A. The politics of environmental discourse : ecological modernization and the policy process. (Oxford : Clarendon Press, 1995), 332 p.
- HARISSON, Julia. *Being a Tourist. Finding Meaning in Pleasure Travel.* (Vancouver : UBC Press, 2003), 262 pp.
- JEFREY, Denis et Michel MAFFESOLI (dir. publ.). *La sociologie compréhensive.* (Ste-Foy : Les Presses de l'Université Laval, 2005), 160 p.
- LANQUAR, Robert. *Sociologie du tourisme et des voyages.* (Paris : Presses universitaires de France, 1985), 127 p.
- LEWI, Alain. *Le sentiment de la nature chez les écrivains romantiques.* (Paris : Pierre Bordas et fils, 1992), 125 p.
- LUHMANN, Niklas. *Ecological communication.* (Chicago : University of Chicago Press, 1989), 187 p.
- MACNAGHTEN, Phil et John URRY. *Contested Natures.* (Londres : Sage Publications, 1998), 307 p.
- MAY, Steve et Dennis K., MUMBY (éd.) *Engaging Organizational Communication Theory and Research. Multiple Perspectives.* (Thousand Oaks : Sage Publications, 2005), 308 p.
- MAXWELL, Joseph A. *Qualitative research design. An interactive approach.* (Londres : Sage Publications, 2005), 175 p.
- MICHEL, Frank. *Désirs D'Ailleurs.* (Paris : Armand Colin, 2000), 271 p.
- MILLER, Gale et Robert DINGWALL (éd.). *Context and Method in Qualitative research.* (Thousand Oaks : Sage Publications, 1997), 226 p.
- MUCHIELLI, Alex. *Étude des communications : Approches par la contextualisation.* (Paris : Armand Colin, 2005), 263 p.
- MUCCHIELLI, Alex et Claire NOY. *Étude des communications : Approches constructivistes.* (Paris : Armand Colin, 2005), 238 p.

- NOSKE, Barbara. *Beyond boundaries : Humans and Animals*. (New-York : Black Rose Books, 1997), 253 p.
- NOTHCUTT, Norvell et Danny MCCOY. *Interactive Qualitative Analysis*. (Thousand Oaks : Sage Publications, 2004), 441 p.
- POUPART, Jean et al. *La recherche qualitative. Enjeux épistémologiques et méthodologiques*. (Montréal : Gaëtan Morin, 1997), 495 p.
- RITCHIE, Jane et Jane LEWIS (éd.) *Qualitative Research practice. A guide for Social Science Students and Researchers*. (Thousand Oaks : Sage Publications, 2003), 336 p.
- ROSSMAN, Gretchen B. et Sharon F. RALLIS. *Learning in the Field. An Introduction to Qualitative Research*. (Thousand Oaks : Sage Publications, 2003), 368 p.
- RYAN, Chris (éd.) *The tourist experience*. (Londres : Continuum, 2002), 233 p.
- SELLTIZ, Claire, WRIGHTSMAN, Lawrence S. et Stuart WELLFORD COOK. *Les méthodes de recherche en sciences sociales* (Montréal : Holt, Rinehart et Winston), 606 p.
- SILVERMAN, David. *Doing Qualitative Research. A Practical Handbook*. (Thousand Oaks : Sage Publications, 2000), 316 p.
- SILVERMAN, David (éd.) *Qualitative Research. Theory, Method and Practice*. (Thousand Oaks : Sage Publications, 1997), 262 p.
- SINGH, T.V. (éd.) *New Horizons in Tourism. Strange experiences and stranger practices*. (Cambridge : CABI Publishing, 2004), 221 p.
- SOPER, Kate. *What is Nature ? Culture, politics and the non-human*. (Oxford : Blackwell, 1995), 289 p.
- STAKE, Robert E. *The Art of Case Study*. (Thousand Oaks : Sage Publications, 1995), 175 p.
- URRY, John. *The Tourist Gaze*. (Londres : Sage Publications, 1990), 176 p.
- WANG, Ning. *Tourism and Modernity. A Sociological Analysis*. (Oxford : Permagon, 2000), 271 p.

WATZLAWICK, Paul, BEAVIN, J. Helmick et Don D. JACKSON. *Une logique de la communication*. (Paris : Seuil, 1972), 280 p.

WILLIAMS, Raymond. *Problems in Materialism and Culture. Selected Essays*. (London, New-York : Verso , 1980), 277 p.

WINKIN, Yves. *Anthropologie de la communication. De la théorie au terrain*. (Paris : De Boeck Université, 1996), 322 p.

Article de journal

[ANONYME]. « Le soleil brille pour le tourisme mondial ». *Le Devoir* (Montréal), mardi 7 novembre 2006, p. B1.

Articles de revues

AP, John et Kevin K.F. WONG. « Case study on tour guiding: professionalism, issues and problems ». *Tourism Management*, vol. 22, 2001, p. 551-563.

BOUCHARD, Pierrette (dir. publ.). «La recherche qualitative : études comparatives». *Les cahiers du LABRAPS*, Université Laval, Série Études et Recherche, vol. 16, 1994, p. 22.

BOURDEAU, Philippe. « Le tourisme d'aventure : pratiques et discours ». *Téoros*, vol. 13, no. 3, 1994, p. 6-10.

BOYER, Marc. «L'invention de la distinction, moteur du tourisme ? Hier et aujourd'hui». *Téoros*, vol. 14, no. 2, 1995, p. 45-47.

CHEONG, So-Min et Marc L. MILLER. « Power and Tourism. A Foucauldian Observation ». *Annals of Tourism Research*, vol. 27, no. 2, 2000, p. 371-390.

COHEN , Erik. « The Tourist Guide. The Origins, Structure and Dynamics of a Role ». *Annals of Tourism Research*, vol. 12, no. 1, 1985, p. 5-29.

COHEN, Erik. « Language and Tourism ». *Annals of tourism Research*, vol. 13, no. 4, 1986, p. 533-563.

DAHLES, H. « The Politics of Tour Guiding: Image Management in Indonesia ». *Annals of Tourism Research*, vol. 29, no. 3, 2002, p. 783-800.

- ECHTNER, Charlotte M. Et Tanzim B. JAMAL. « The disciplinary dilemma of tourism studies ». *Annals of Tourism Research*, vol. 24, no. 4, 1997, p. 868-883.
- FINE, Elizabeth C. et Jean Haskell SPEER. « Tour Guide Performances as Sight Sacralization ». *Annals of Tourism Research*, vol. 12, no. 1, 1985, p. 73-95.
- GEVA, Aviva et Arieh GOLDMINE. « Satisfaction measurement in guided tours ». *Annals of Tourism Research*, vol. 18, no. 2, 1991, p. 177-185.
- HOLLOWAY, J. Christopher. « The Guided Tour. A Sociological Approach ». *Annals of Tourism Research*, vol. 8, no. 3, 1981, p. 377-402.
- LECLERC, D. et J.N. MARTIN. « Tour guide communication competence: French, German and American tourists' perceptions ». *International Journal of Intercultural Relations*, vol. 28, 2004, p. 181-200.
- MAOZ, Darya. « The mutual gaze ». *Annals of Tourism Research*, vol. 33, no. 1, 2006, p. 221-239.
- PEARCE, Philip L. « Tourist-Guide Interaction ». *Annals of Tourism Research*, vol. 11, 1984, p. 129-146.
- RYAN, Chris, HUGHES, Karen et Sharon SHIRGWIN. « The gaze, spectacle and ecotourism ». *Annals of Tourism Research*, vol. 27, no. 1, 2000, p. 148-163.
- RYAN Chris et Keith DEWAR. « Evaluating the communication process between interpreter and visitor ». *Tourism Management*, vol. 16, no. 4, 1995, p. 295-303.
- SALAZAR, Noel B. « Tourism and Glocalization. "Local" Tour Guiding ». *Annals of Tourism Research*, vol. 32, no. 3, 2005, p. 628-646.
- TRIBE, John. « The Concept of Tourism : Framing a Wide Tourism World and Broad Tourism Society ». *Tourism Recreation Research*, vol. 22, no. 2, 1999, p. 75-81.
- TRIBE, John. « The Philosophic Practitioner ». *Annals of Tourism Research*, vol. 29, no. 2, 2002, p. 338-357.
- WEAVER, David B. « Comprehensive and Minimalist Dimensions of Ecotourism ». *Annals of Tourism Research*, vol. 32, no. 2, 2005, p. 439-455.

Sites Internet

- AVENTURE ÉCOTOURISME QUÉBEC, 2004. *Mission et objectifs*. [En ligne], <http://www.aventure-ecotourisme.qc.ca/html/mission.shtml>. (Page consultée le 29 mai 2004).
- CORNU, Jean-Michel. *Le romantisme et la philosophie (fin XVIIIème milieu XIXème)*. [En ligne], <http://www.cornu.eo.org/news/154.shtml>. (Page consultée le 20 juin 2006).
- ELSEVIER. *Annals of Tourism Research*, 2003. [En ligne], http://www.elsevier.com/wps/find/journaldescription.cws_home/689/description#description. (Page consultée le 18 avril 2004).
- ORGANISATION DES NATIONS UNIES (ONU), 2003. *Le tourisme au service de la paix et du développement durable*. [En ligne], <http://www.un.org/News/fr-press/docs/2003/SGSM9034.doc.htm>. (Page consultée le 13 avril 2004).
- ORGANISATION DES NATIONS UNIES (ONU), 2002. *La déclaration de Québec sur l'écotourisme établit les bases internationales de son développement*. [En ligne], <http://www.un.org/News/fr-press/docs/2002/PNUE59.doc.htm>. (Page consultée le 15 avril 2004).
- ORGANISATION MODIALE DU TOURISME (OMT), 2004. *Baromètre OMT du tourisme mondial*. [En ligne] http://www.worldtourism.org/market_research/facts/barometer/WTOBarom04_1_frExcerpt.pdf. (Page consulté le 13 avril 2004).
- ORGANISATION MODIALE DU TOURISME (OMT), 2002. *L'organisation Mondiale du Tourisme / Déclaration de Mr. Francesco Frangialli*. [En ligne], <http://www.un.org/ageing/coverage/wtoF.htm>. (Page consultée le 14 avril 2004)
- SCOTT, Stan. *L'Ascendance rationaliste du moi romantique*, 1998. [En ligne], http://elecpress.monash.edu.au/french/1998_2/scott.html. Monash University. (Page consultée le 20 juin 2006).
- TÉOROS. *Présentation. Téoros, ou l'aventure de la « téorologie » en langue française*. [En ligne], http://www.teoros.uqam.ca/profil_p.asp. Université du Québec à Montréal. (Page consulté le 20 mars 2004).
- TOURISME MONTRÉAL. *Informations statistiques sur les marchés touristiques. Les marchés géographiques. France*. [En ligne], <http://www.tourisme-montreal.org/Download/France2006.pdf>. (Page consultée le 4 juillet 2006)

WEILER, Betty et Sam H. HAM, 2000. *Tour Guides Training. Lessons form Malaysia about What Works and What's Needed*. [En ligne], http://www.eco-index.org/search/pdfs/128report_2.pdf. (Page consulté le 2 février 2006)

Vidéo

DESJARDINS, Richard et Robert MONDERIE. *L'Erreur Boréale*. Canada, Office national du film du Canada, 1999, 68 minutes, coul., VHS.

ANNEXE I

Les airs de famille du constructionnisme social selon Burr (2003. p. 2-9)

- A critical stance toward taken-for-granted knowledge
- Historical and cultural specificity – Knowledge is an artefact of a culture, at a specific time
- Knowledge is sustained by social processes – Knowledge, through practices and language, is fabricated.
- Knowledge and social action go together – Descriptions or constructions of the world therefore sustain some patterns of social action and exclude other. Our constructions of the world are therefore bound up with power relations because they have implications for what it is permissible for different people to do, and for how they may treat others.
- Anti-essentialism
- Questioning realism – truth- objectivity – la réalité ne peut être que perçue partiellement.
- Language as a pre-condition for thought
- Language as a form of social action – performative role of language
- A focus on interaction and social practices
- A focus on processes, rather than structures

Les contours du constructionnisme social selon Gergen (1999, p.47-49)

- The terms by which we understand our world and our self are neither required nor demanded by « what there is ».
- Our modes of description, explanation and/or representation are derived from relationship.
- As we describe, explain or otherwise represent, so do we fashion our future.
- Reflection on our forms of understanding is vital to our future well being.

ANNEXE II

Extrait du verbatim de la conférence de Roger à propos de la chasse aux phoques

ROGER - Ok, le phoque. Ok, on arrive au phoque, le phoque, on a on problème avec le phoque, pas juste à cause de Brigitte Bardot, bien à cause de Brigitte Bardot...

TOURISTE # 6 - Elle est connue ici aussi elle ?

ROGER - Trop même. Moi, regardes, j'ai un piège humanitaire juste pour Brigitte Bardot ici...*[Rires dans le public]*

TOURISTE # 8 - Elle fait chier tout le monde elle...

ROGER - Ok, qu'est-ce qu'elle fait Brigitte Bardot, encore cette année, elle a écrit à notre Premier Ministre d'interdire la chasse aux phoques...

TOURISTE #2 - Aux bébés phoques.

ROGER - Non, la chasse aux phoques.

TOURISTE #1 - Et le pire, elle est mariée avec un mec, il est PD comme un phoque.
[Rires dans le public]

ROGER - Ok, on a augmenté de 275 000 à 375 000 le quota, Brigitte Bardot, bon, en partie c'est à cause de elle qu'il y a vingt ans elle a parti la guerre contre la chasse aux phoques. Ok, au début ça semblait horrible, parce que la chasse traditionnelle au phoque, ça se fait avec un gros 2X4, tu te promènes sur les banquises, et tu varges sur la tête du phoque jusqu'à temps qu'il meurt. *[Expression de dégoût de la part de nombreux touristes]* Ok, le désavantage de cette chasse c'est que ça salit la neige. Ok, bien non, c'est une blague, ce n'est pas que ça salit, c'est que, le désavantage de cette chasse, c'est que, aux yeux du citadin, de l'urbain moderne, c'est cruel. Mais, ça a été prouvé, en tous cas, bien, par des études, que, ça qu'est-ce que tu fais là ? Là t'écrases le cervelet, donc, t'écrases le siège de la douleur *[Expression de dégoût de la part de nombreux touristes]* et là l'animal tombe inconscient, donc il n'est plus conscient. Mais, les nerfs, hein, tuez une poule, écorchez une poule, tuez un bœuf, les nerfs continuent de bouger. Bien le phoque là, qu'est-ce qui fait ? Bien il fait ça, il fait comme le bacon. Mais là, qu'est-ce qu'ils font, madame Bardot et son équipe de caméraman, il y a environ 12-14, peut être 8 phoques d'enlignés, et là tu vois un chasseur qui donne...qui donne juste un coup, juste pour qu'il *shake* encore, pis là il

donne un autre coup à l'autre, pis là tu vois huit phoques qui *shakent* pis là, là, c'est horrible là, il y a du sang, pis là tout le monde est indigné. Facque là, si elle là, il y a de la désinformation là-dedans, oui, c'est sûr, que on essaye de transformer le coup de bâton par une balle de fusil. Mais le chasseur, une balle de fusil à une piastre la balle, 25 piastres 25 balles, eux autres ça leur coûte cher. En une semaine ça lui a coûté cent piastres de balles, lui, un coup de bâton, c'est gratuit. Facque, il gagne 400 piastres par mois de plus. Mais t'sé, c'est de changer des mentalités. Mais le fait n'est pas le type de chasse. C'est que, on se doit de chasser le phoque, pourquoi ? On a le problème pareil comme pour le cerf de Virginie. C'est que la capacité d'accueil du fleuve Saint-Laurent, si tu prends tout l'écosystème du golf et du fleuve Saint-Laurent, c'est 1.5 millions de phoques que le Saint-Laurent peut faire vivre. Maintenant la population est à 5 millions. Donc, il y a 3.5 millions de phoques de trop, qui chacun va manger 25 à 30 kilos de poissons par jour. On sait que partout autour du monde, l'homme avec son hommerie, a complètement saccagé la mer, avec ses bateaux industriels, que ce soit les Portugais, les Espagnols, nous autres, les Américains, les Japonais, les Chinois, on a tous fait la gaffe, ok, mais là, le Saint-Laurent, je m'excuse, il ne peut pas supporter cinq millions. Pour la protection des poissons et pour la protection de la population. Si on écoutait madame Bardot : « *Ok, madame Bardot, vous avez entièrement raison, vous êtes très éduquée, vous avez raison, on arrête de chasser le phoque* ». Qu'est-ce qui va arriver ? Bien dans deux ou trois ans ils vont être dix millions, et là, il n'y aura plus de nourriture, la maladie va prendre, et là, on risque de tout perdre le cheptel de phoques. Donc, la chasse permet la conservation de l'espèce. Même que moi, j'hausserais les quotas à 600 000 là, jusqu'à temps de baisser au plus sacrant à 1.5 millions là, pis après gérer ça. En plus, nos pêcheurs n'ont plus d'emploi parce qu'il n'y a plus de poissons dans le fleuve, y sont au chômage, pis ils en mangent du bébés phoques, c'est bon du bébé phoque pis là tout d'un coup y ont pas le droit d'en manger parce que Mme Bardot à veut les protéger.

[Les propos de Roger suscitent beaucoup de tumulte dans la salle, contestation de la part de plusieurs touristes qui parlent et s'expriment simultanément]

TOURISTE #2 - Oui mais elle protège les petits !

ROGER - Ok, ok, c'est vrai. Ok, c'est vrai, mais Brigitte Bardot elle va manger du veau, elle va manger de l'agneau, c'est des bébés...c'est quoi le problème ?

TOURISTE #9 - Et puis même, c'est pas juste les phoques, c'est la nature, c'est les animaux en général, c'est pas juste une espèce quoi...

ROGER - C'est ça, c'est que mets toi dans la nature, mets toi dans la jungle. Dans la jungle là, il y a le petit qui se faire manger par le lions, de manière très dégueulasse, il y a la gazelle qui va se faire *snapper* par le cougar, il y a l'ours polaire qui va

manger le petit blanchon là, et pis qui va te le déchirer vivant là... Mais à cause que c'est un ours polaire, c'est correct, mais parce que c'est pas correct. Mange du veau, de l'agneau c'est correct, du blanchon, ce n'est pas correct.

TOURISTE #12 – Non, non, non, c'est pas. Ce n'est pas ça du tout, ce n'était pas ça du tout hein. C'était le massacre des bébés phoques pour prendre la peau.

TOURISTE #2 - Voilà, des bébés phoques, pour la peau. Et qu'ils prennent juste la peau, et qu'ils laissent la viande. Ils laissent la viande sur les banquettes.

ROGER- Ouais, ouais, ouais. Oui, mais c'est parce qu'ils sont très facile à tuer, ouais.

TOURISTE #12 – Maintenant, qu'il y ait trop de phoques, effectivement, il faut gérer ça.

ROGER - Oui, mais les blanchons, je veux dire, il y avait de la chasse aux blanchons, mais il y avait de la chasse aux phoques aussi, c'est sûr qu'ils vont chasser le blanchons parce que... oui... oui... mais

TOURISTE #2 - Ils faisaient la chasse aux bébés phoques avec les cadavres qui restaient sans les peaux, quoi !

TOURISTE 9 - Oui, mais il y avait d'autres espèces aussi et...

ROGER - Oui, mais regardez, le blanchon c'est une espèce vedette...

TOURISTE #1 - Hey ! Si vous voulez polémiquer parce que vous êtes anti-chasse, alors que pour eux c'est hyper important, elle aurait mieux fait de s'occuper des, des gens qui souffrent, qui ont été tués dans des pays comme le Rwanda, etc, avant on s'occupe de son enfant après on s'occupe des animaux...

TOURISTE #2 - Ça n'a rien à avoir...

TOURISTE #1 - Si, ça a avoir...

TOURISTE #2 - Ce n'est pas quelqu'un qui tappe avec un bâton sur un gosse là-bas...

TOURISTE #1 – Ah bon !?!

ROGER- Hey ! Attendez, attendez, on va finir ça, je n'ai même pas fini de parler là. T'sé le blanchon, c'est du sensationnalisme, parce que c'est un petit, blanc, et quand tu varies, il y a du sang rouge donc ces des images qui sont très pogrammantes, pis sa

politique à elle, c'est de la propagande qui est très bonne, de juste, viser les blanchons [*Approbaton des propos de Roger de la part de quelques uns des touristes*], t'sé, il y a de la propagande, comme nos gouvernements font, comme tout le monde, comme le lobby du pétrole, tout le monde, tout le monde fait du lobby, pour son bien à lui.

TOURSITE #2 - Oui mais elle a rien à y gagner...

ROGER - Elle n'a rien à y gagner. Même que, elle, si on l'écoutait là, bon, on aura plus de phoques, parce que empêcher la chasse, c'est condamner le phoque à son extermination. Ok, parce qu'il faut ramener la population en équilibre avec l'écosystème, capable de nourrir une population. Ça c'est des principes d'écologie, de base, qu'on apprend nous autres dans nos cours, et pis, on est des professionnels là-dedans, et pis c'est le moyen de sauver les animaux. Mais elle, elle pense qu'en interdisant tout, elle va sauver la planète. Mais elle se tire une balle dans le pied parce que en empêchant la chasse, elle est pour la destruction du phoque, carrément. C'est ça qui va arriver si on l'écoute.

TOURISTE #12 - La chasse est interdite, là ?

ROGER - Non, on va les prendre là. Hey ! Cinq millions là, on va tu attendre qu'ils soient 8 millions ? ! ?

TOURSITE #12 - Mais là, il n'y a pas de quota là...

ROGER - Non, non, 375 000, par année. Mais là, ils chialaient encore, ils sont fait une manifestation encore, à Paris, l'année passée. Moi je pensais que c'était fini cette histoire là. Là, nous autres, les cheveux nous dressent parce que c'est du monde qui ne voit juste qu'un côté de la médaille, le côté qu'ils veulent, avec la propagande qui va avec, pis là, nous autres, ça fait chier là.

TOURISTE #1 - Moi je suis d'accord que si tu veux t'attaquer à un problème, tu dois en connaître, vraiment, tous...

ROGER - Ok, le blanchon, ils ne le chassent plus parce que l'image a changé, sinon c'est très peu...mais il faut se mettre dans le contexte parce qu'on est plus habitué à voir la nature à l'état de jungle. Retourne dans la jungle africaine, si hey ! c'est *rough* hein ! Des animaux, j'en ai vu moi des animaux se faire manger par des loups pis arriver tout croches ; mais ce n'est pas des hommes qui ont fait ça. Dans la nature, il y en a qui survivent, il y en a qui meurent, ok.

TOURSITE #2 - Oui mais ils tuent pour manger, les animaux, ils ne tuent pas pour le plaisir ou pour de la peau...

ROGER - Oui, le carcajou.

TOURISTE #2 - Oui, mais enfin tu en as un. Un loup, un loup qui tu un animal c'est pour manger,

ROGER - Moi, je suis d'accord avec ça mais regarde...

TOURISTE #12 - Non mais un loup ça fait des massacres...

TOURISTE #2 - Oui mais c'est pour manger, c'est pas pour se faire genre...

TOURISTE #9 - Et en plus, quand ils vont le tuer ce n'est pas à la jambe, c'est dans des endroits stratégiques...

(Beaucoup de discussions dans le public, beaucoup de bruit, plusieurs touristes qui parlent et s'expriment simultanément)

ROGER - Ok, ok, on va enchaîner avec les autres animaux, le sujet des phoques on va pouvoir étudier ça plus tard, tout ça pour dire qu'au Québec, au Canada, on a des grosses populations qu'il faut gérer, et on se doit d'imposer la chasse pour pouvoir gérer ces populations en place là. Parce qu'on n'a pas juste 15 lynx, dans les Alpes, qu'il faut protéger, on a des centaines de milliers d'individus, et il faut que la récolte soit faite de manière intelligente, ok on essaye de changer notre image, ça c'est la pire... la chasse aux phoques c'est peut être le pire sujet là, parce que c'est sûr qu'il y a du vrai et du pas vrai et qu'il y a toujours deux côtés, mais le but de la chasse aux phoques, c'est vraiment de ramener la population à un état respectable, et continuer pareil, ce prélèvement d'individus. Ça fait des centaines de milliers d'années que, on prélève des individus mais il y a des manières de la faire. On a vu que dans les 1600-1700 on ne prenait pas les bons moyens, mais que là on est capable d'arriver à un bon jugement. On va finir ça là, et vous, vous continuerez le débat plus tard. Mais moi, c'était juste pour vous éclairer, pour vous montrer au moins l'autre côté de la médaille, de ce qui est véhiculé, là-bas.